





**Le parcours du personnage d'Anne Shirley dans la série *Anne...*  
*La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery. Le  
modèle atypique d'une éducation féminine au tournant du XX<sup>e</sup>  
siècle**

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en lettres  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

PAR

© ROSALIE RHÉAUME

**Juin 2024**



**Composition du jury :**

**Roxanne Roy, directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski**

**Cynthia Harvey, présidente de jury, Université du Québec à Chicoutimi**

**Audrey Coussy, examinatrice externe, Université McGill**

Dépôt initial le 30 mars 2024

Dépôt final le 13 juin 2024



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.



« That is one consolation when you are poor – there are so many more things you can imagine about. » -Anne Shirley, *Anne of Green Gables*

« La peur qu'on a des choses est pire que les choses elles-mêmes. » - Walter Blythe, *Anne, La vallée arc-en-ciel*



## **REMERCIEMENTS**

Je remercie ma directrice Roxanne Roy pour son soutien et les innombrables retours sur ma rédaction qui ont permis de rendre ce mémoire à la hauteur de mes attentes.

Je remercie également la professeure Katerine Gosselin qui a su stimuler ma réflexion et m'encourager pendant toutes mes études.

Je tiens aussi à remercier mes parents sans qui je n'aurais pas pu poursuivre mes études universitaires, leur soutien m'a fait grandir et m'a appris que le plus important dans la vie est la persévérance.

Merci à Audrey pour sa précieuse aide pour les traductions de mes nombreuses recherches en anglais.

Un merci tout particulier à Mathieu qui était à mes côtés dans les hauts et les bas, dans les moments de panique, comme dans les moments de réussite. Merci d'avoir accepté de me relire lorsque je n'y arrivais plus, d'avoir été présent pendant cette aventure et de constamment m'encourager dans mes projets.

Je remercie l'Université du Québec à Rimouski ainsi que sa fondation pour son soutien durant mon parcours académique.



Ce mémoire est dédié à ma maman qui a toujours été présente pour moi et qui m'a tout donné. Elle aurait été fière de lire ce mémoire et d'assister à ma remise de diplôme.



## RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur les quatre premiers tomes de la série *Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery : *Anne... La maison aux pignons verts* (1908), *Anne d'Avonlea* (1909), *Anne quitte son île* (1915) et *Anne au domaine des peupliers* (1936). En prenant appui notamment sur des travaux abordant l'histoire des femmes canadiennes-anglaises du tournant du XX<sup>e</sup> siècle de Gail Cuthbert Brandt et Alison Prentice, ce mémoire étudie la conformité avec laquelle Anne Shirley, la protagoniste de la série littéraire, s'inscrit dans les normes féminines de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il tente également de cerner les intentions de l'auteure qui crée un personnage féminin à la forte personnalité pour un public de jeunes lectrices. L'hypothèse proposée est double : d'une part, Anne serait d'avant-garde en ce qui concerne l'éducation intellectuelle, morale et professionnelle, mais traditionnelle dans son éducation sentimentale. Le mémoire emploie l'approche de l'histoire littéraire, dont les théories ont été développées notamment par Jean Morency et Bernard Andrès. Plus particulièrement, le mémoire s'intéresse au phénomène de création de l'œuvre et du personnage d'Anne Shirley. Conjuguée à des travaux sur la littérature jeunesse, sur le personnage romanesque et sur l'histoire des femmes, cette approche permet de comparer la vie fictive du personnage d'Anne à la vie historique des canadiennes-anglaises du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Il en ressort qu'Anne Shirley, la protagoniste de la série *Anne... La maison aux pignons verts*, suit davantage l'évolution de son temps qu'elle n'est ni d'avant-garde ni traditionnelle.

Mots clés : *Anne... La maison aux pignons verts*, Lucy Maud Montgomery, littérature canadienne-anglaise, littérature jeunesse, histoire des femmes, histoire littéraire, avant-gardisme, XIX<sup>e</sup> siècle, XX<sup>e</sup> siècle, éducation des femmes



## ABSTRACT

This thesis focuses on the first four volumes of the series *Anne of Green Gables* by Lucy Maud Montgomery: *Anne of Green Gables* (1908), *Anne of Avonlea* (1909), *Anne of the Island* (1915) and *Anne at the Windy Poplars* (1936). Drawing on works from Gail Cuthbert Brandt and Alison Prentice that address the history of English Canadian women at the turn of the twentieth century, this dissertation studies the level to which Anne Shirley, the protagonist of the literary series, conforms to the feminine norms of the late nineteenth century. It also attempts to understand the intentions of the author who created a female character with a strong personality intended for an audience of young female readers. The proposed hypothesis is twofold: on the one hand, Anne would be avant-garde in her intellectual, moral and professional education, but completely traditional in her sentimental education. The thesis uses the approach of literary history, notably theories developed by Jean Morency and Bernard Andrès. More specifically, the thesis focuses on the elaboration of the character of Anne Shirley as an integral part of the overarching narrative of the series. Combined with scholarship on children's literature, the fictional character, and women's history, this approach allows for the comparison of the fictional life of the character Anne to the historical life of English Canadian women at the turn of the twentieth century. It appears that Anne Shirley, the protagonist of the series *Anne of Green Gables*, follows the evolution of her times more than she is avant-garde or traditional.

*Keywords:* *Anne of Green Gables*, Lucy Maud Montgomery, English Canadian literature, children's literature, women's history, literary history, avant-gardism, nineteenth century, twentieth century, women's education



## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ix
RÉSUMÉ.....	xiii
ABSTRACT.....	xv
TABLE DES MATIÈRES.....	xvii
LISTE DES SIGLES UTILISÉS.....	xxi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 L'éducation intellectuelle et morale d'Anne Shirley.....	21
1.1 L'ACCÈS DES FEMMES AU SAVOIR DE LA FIN DU XIX <sup>E</sup> SIÈCLE ET DU DÉBUT DU XX <sup>E</sup> SIÈCLE.....	21
1.1.1 Opinions et points de vue.....	29
1.1.2 Un vent de changement pour l'éducation.....	33
1.2 L'IMAGINATION COMME PRINCIPE D'ÉDUCATION CHEZ ANNE SHIRLEY.....	36
1.2.1 L'imagination et le physique.....	40
1.2.2 L'imagination et la religion.....	44
1.3 RECONNAISSANCES ET RÉCOMPENSES POUR UNE ORPHELINE ROUSSE.....	47
1.3.1 L'éducation comme chemin vers l'ascension sociale.....	49
1.3.2 Monter les échelons sociaux grâce à l'imagination et à l'empathie.....	53
1.4 LA CONFRONTATION DES MODÈLES SOCIAUX.....	57
1.4.1 Le cas des étrangers.....	61
1.4.2 Les servantes.....	63
1.4.3 Autres modèles sociaux représentés.....	64
CHAPITRE 2 Profession inhabituelle et modèles sociaux au tournant du XX <sup>e</sup> siècle.....	71
2.1 LA VIE D'UNE AUTEURE, ENTRE SPHÈRE PRIVÉE ET PUBLIQUE.....	71
2.1.1 La femme et le monde du travail.....	72

2.1.2 Critiques et jugements.....	76
2.1.3 Parcours littéraire au Canada au début du XX <sup>e</sup> siècle .....	77
2.1.4 Évolution de la protagoniste d'Anne.....	82
2.2 LES RELATIONS DE POUVOIR ET D'INFLUENCE DANS UNE SOCIÉTÉ PATRIARCALE .....	85
2.2.1 Enseignante et autorité.....	85
2.2.2 Les relations de pouvoir en enseignement .....	89
2.2.3 Opportunités de l'enseignement .....	91
2.3 LES CONVICTIONS MISES À RUDE ÉPREUVE .....	95
2.3.1 Évolution pédagogique et psychologique .....	99
2.3.2 Remise en question et doutes professionnels.....	101
2.3.3 Histoire fictive et historique.....	102
2.4 LA VIE COMMUNAUTAIRE COMME VECTEUR DE CHANGEMENT DU MONDE .....	104
2.4.1 S'impliquer socialement dans sa nouvelle vie .....	104
2.4.2 Objectifs de la création de cette vie communautaire active.....	107
CHAPITRE 3 L'éducation sentimentale et le passage à la vie adulte .....	113
3.1 L'ESPRIT DE COMPÉTITION EN AMITIÉ.....	113
3.1.1 Une relation hors du commun.....	114
3.1.2 De la rivalité à l'amitié rassurante .....	116
3.1.3 La concurrence en amour.....	118
3.2 L'AMITIÉ POUR LA MARGINALITÉ .....	121
3.2.1 L'amitié à Avonlea .....	122
3.2.2 L'amitié pour les extrêmes.....	125
3.3 L'EMPRISONNEMENT D'ANNE DANS UNE CONCEPTION AMOUREUSE ROMANESQUE .....	128
3.3.1 L'idéal amoureux .....	130
3.3.2 Résister à l'amour véritable : les relations d'Anne Shirley .....	131
3.3.3 Certitudes, hésitations et jugements.....	133
3.4 FRIVOLITÉ AMOUREUSE ET LIBERTÉ, LE CAS D'ANNE SHIRLEY .....	136
3.4.1 Différentes femmes, différents modèles .....	136
3.4.2 Une vie amoureuse occupée.....	138
3.4.3 Liberté de fréquentation et de choix du mari .....	140
3.4.4 La maternité au-delà du corpus.....	142

CONCLUSION.....	147
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	153



## LISTE DES SIGLES UTILISÉS

À noter que les références aux œuvres principales du corpus seront indiquées par le sigle correspondant, suivi de la page, et insérées entre parenthèses dans le corps du texte.

*Anne... La maison aux pignons verts* : APV

*Anne d'Avonlea* : ADA

*Anne quitte son île* : AQI

*Anne au domaine des peupliers* : ADP

« Le personnage et ses qualités » : PSQ

*Anne Around the World: L.M. Montgomery and Her Classic* : AW

*Canadian Women: A History* : CW

*Creating Historical Memory: English-Canadian Women and the Work of History* : CHM

*Du petit poucet au dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse* : PP

*L'effet-personnage dans le roman* : EP

*La rousseur infamante* : RI

*Looking for Anne of Green Gables: The Story of L.M. Montgomery and Her Literary Classic* :  
LAG

*Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec : MM*

*Separate Spheres : SS*

*The Green Gables Letters from L.M. Montgomery to Ephraim Weber, 1905–1909 : LME*

*The Oxford handbook of children's literature : OH*

*The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada : SP*

*Women Who Taught : WWT*





## INTRODUCTION

### Présentation du sujet

Le milieu littéraire canadien est en plein essor au cours des années 1888 à 1914 : « Presque chaque année [...], un, deux ou trois jeunes écrivains canadiens, homme ou femme, publièrent un premier roman<sup>1</sup>. » Cet intérêt pour les lettres canadiennes naît, entre autres, de « changements de circonstances sociales, économiques et littéraires » (*HLC*, p. 321). L'un de ces changements est l'accessibilité aux universités (*HLC*, p. 327). Les nouveaux auteurs de cette période fréquentent ces universités et leur formation, qui est assurée par des professeurs étrangers, a pour effet de les intéresser au monde extérieur. Au cours de cette période, la littérature jeunesse prend de plus en plus de place sur le marché du livre. C'est grâce à des auteurs comme Ralph Connor, Marshall Saunders et Lucy Maud Montgomery que cet engouement se maintient jusque vers 1920, avant de connaître une baisse considérable d'intérêt (*HLC*, p. 801). De 1920 jusque dans les années 1970, peu de livres de la littérature jeunesse canadienne ont été écrits et publiés<sup>2</sup>. Toutefois, « [à] la fin des années 1990, nous pouvons dire que la littérature jeunesse canadienne a émergé en force<sup>3</sup>. » (*OH*, p. 24)

L'« histoire régionale » est également un genre prédominant au cours des années 1888 à 1914. Décrit comme étant très important dans la « littérature juvénile canadienne » (*HLC*,

---

<sup>1</sup> Carl Frederick Klinck, *Histoire littéraire du Canada : Littérature canadienne de langue anglaise*, Laval, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 320. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *HLC*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Judith Saltman, « Canadian Children's Literature at the Millennium », *Windows and Words: A Look at Canadian Children's Literature in English*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2003, p. 23. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *OH*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>3</sup> « *At the end of the 1990s, we can say that Canadian children's literature has emerged as a force.* » Nous traduisons.

p. 751), ce genre littéraire comprend souvent des descriptions d'une région ou du moins insiste sur le milieu régional. *Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, une œuvre classée dans le champ littéraire jeunesse, s'inscrit dans le genre littéraire régional qui a plu aux Canadiens, car c'est une œuvre qui « ren[d] de façon réaliste l'expérience quotidienne et locale » (*HLC*, p. 751) de l'Île-du-Prince-Édouard. Ce roman est le premier de Montgomery et paraît en 1908 alors que l'auteure a 33 ans. Elle est née à l'Île-du-Prince-Édouard où elle situe l'histoire d'« [u]n couple vieillissant [qui] s'adresse à un orphelinat pour qu'on leur envoie un garçon. Par erreur, c'est une fille qui arrive chez eux<sup>4</sup>. » Le premier tome d'*Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery a été réimprimé 37 fois dans les six années qui ont suivi sa parution<sup>5</sup> et est traduit dans plus de 36 langues<sup>6</sup>. Ce premier tome d'une série de huit livres fait l'objet d'adaptations cinématographiques depuis 1919<sup>7</sup>. En 1985, Kevin Sullivan a produit une série télévisée éponyme « acclamée par la critique<sup>8</sup> » qui a d'abord été diffusée en « mini-série » sur CBC, PBS et The Disney Chanel avant d'être reprise sous forme de film en 1987 afin de produire une suite<sup>9</sup>. De plus, en 2017, la CBC a produit la première saison de la série *Anne with an E*<sup>10</sup>. *Anne... La maison aux pignons verts* a également été adaptée en dessin animé, notamment par Isao Takahata en 1979, et en comédie musicale. En effet, Don Harron et Norman Campbell ont développé *Anne of Green Gables, The Musical* en 1956 pour le

---

<sup>4</sup> Harry Bruce, *Maud. La vie de Lucy Maud Montgomery* [1992], traduction de l'anglais par Michèle Marineau, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1997, p. 156.

<sup>5</sup> Harry Bruce, *Maud. La vie de Lucy Maud Montgomery*, ouvr. cité, p. 173.

<sup>6</sup> Andrew McIntosh, Chantal Gagnon et Neil Besner, « Anne, la maison aux pignons verts », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 26 mars 2009, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/anne-la-maison-aux-pignons-verts>.

<sup>7</sup> William Desmond Taylor a réalisé un film muet en 1919 titré *Anne... La maison aux pignons verts*.

<sup>8</sup> S. a., « Anne of Green Gables », *Sullivan entertainment* [En ligne], 2022, URL : <https://www.sullivanmovies.com/portfolio/anne-green-gables>.

<sup>9</sup> S. a., « From Book to Screen », *Anne of Green Gables* [En ligne], 2021, URL : <https://www.anneofgreengables.com/behind-the-scenes>.

<sup>10</sup> Andrew McIntosh, Chantal Gagnon et Neil Besner, « Anne, la maison aux pignons verts », art. cité, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/anne-la-maison-aux-pignons-verts>.

Festival de Charlottetown<sup>11</sup>. Toutefois, malgré l'importance de l'œuvre canadienne-anglaise de Lucy Maud Montgomery et son succès mondial, peu de recherches approfondies ont été menées sur la série *Anne... La maison aux pignons verts*.

## État de la question

La majorité des travaux menés sur *Anne... La maison aux pignons verts* sont en anglais et s'intéressent à la part biographique de l'auteure dans son œuvre fictionnelle, comme l'article « Lucy Maud Montgomery and Anne » de Clarence Karr<sup>12</sup>. Dans cet article, Karr tente de démontrer que le roman de Montgomery est inspiré, d'une part, de la vie de l'auteure et, d'autre part, des traditions et des changements ayant lieu dans la société canadienne-anglaise entre 1870 et 1910. L'auteur aborde également l'émergence de la littérature jeunesse. Cet article est particulièrement intéressant dans le cadre de notre mémoire, car il traite partiellement de notre problématique en étudiant brièvement comment le rôle traditionnel des femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle est représenté dans l'œuvre de Montgomery. Toutefois, notre mémoire se distingue de ce travail, car nous avons choisi de mettre en relation les personnages fictionnels d'*Anne... La maison aux pignons verts* avec les femmes canadiennes-anglaises de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous approfondissons nos recherches afin de bien comprendre la réalité des femmes de cette époque et les particularités potentielles de l'histoire des femmes de l'Île-du-Prince-Édouard. D'autres travaux, comme « The Sweetness of Saying “mother”? » de Christa Zeller Thomas<sup>13</sup>, s'intéressent à la figure

---

<sup>11</sup> Voir à ce sujet Emily-Jane Orford et Denise Ménard, « Anne of Green Gables, The Musical », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 19 août 2019, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/anne-of-green-gables-the-musicaltm>.

<sup>12</sup> Clarence Karr, « Lucy Maud Montgomery and Anne », *Authors and audiences: popular canadian fiction in the early twentieth century* [2000], Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014, p. 125-137.

<sup>13</sup> Christa Zeller Thomas, « The Sweetness of Saying “mother”? Maternity and Narrativity in L.M. Montgomery's *Anne of Green Gables* », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature Canadienne* [En ligne], vol. 34, n° 2, 2009, p. 40-57, URL : [https://www.erudit.org/fr/revues/scl/2009-v34-n2-scl34\\_2/scl34\\_2art03/](https://www.erudit.org/fr/revues/scl/2009-v34-n2-scl34_2/scl34_2art03/).

maternelle dans l'œuvre de Montgomery. Le mémoire d'Amber L. Jones<sup>14</sup>, pour sa part, porte sur l'importance de la nature pour le personnage principal de la série, Anne Shirley. Jones étudie comment la nature a permis l'entrée de l'orpheline dans la société et comment la nature est un exutoire pour Anne Shirley avant son arrivée chez les Cuthbert, la famille par laquelle elle est adoptée. Jones pose notamment l'hypothèse selon laquelle la véritable religion d'Anne Shirley, perçue comme païenne par les résidents de l'Île du Prince-Édouard, est celle de la nature. Un autre élément qui intéresse beaucoup les chercheurs qui travaillent sur le premier roman de Montgomery est l'intertextualité présente dans l'œuvre. L'ouvrage collectif *Anne Around the World: L.M. Montgomery and Her Classic*<sup>15</sup> consacre tout un chapitre aux allusions et aux intertextes présents dans *Anne... La maison aux pignons verts*. Les références de Montgomery vont de Shakespeare à la « version du Roi James de la Bible<sup>16</sup> » (AW, p. 85) : « Mais il y en a encore un peu de la Renaissance. Le dix-huitième siècle est bien représenté par Montgomery<sup>17</sup>. » (AW, p. 85) Pour sa part, Hanna Wozny peint, dans son mémoire *La figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse*<sup>18</sup>, le portrait de l'orphelin type à l'aide de plusieurs personnages-enfants célèbres dans la littérature jeunesse dont Anne Shirley. Enfin, d'autres chercheurs, comme Janis Dawson<sup>19</sup>, se sont brièvement attardés sur les représentations du Canada dans *Anne... La maison aux pignons verts*. La

---

<sup>14</sup> Amber L. Jones, *The Natural Progression of an Orphan: L.M. Montgomery Anne of Green Gables*, mémoire de maîtrise, Tennessee Technological University, 2009.

<sup>15</sup> Jane Ledwell et Jean Mitchell (dir.), *Anne Around the World: L.M. Montgomery and Her Classic*, Montréal/Kingston/Londres/Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2013. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle AW, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>16</sup> « *Her references go back to Shakespeare – and certainly the King James Version of the Bible [...]* ». Nous traduisons.

<sup>17</sup> « *But there is little else of the Renaissance: The eighteenth-centuries well represented in Montgomery.* » Nous traduisons.

<sup>18</sup> Hannah Wozny, *La figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse*, mémoire de maîtrise, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2010-2011.

<sup>19</sup> Janis Dawson, « Literary Relations: Anne Shirley and Her American Cousins », *Children's Literature in Education*, vol. 33, n° 1, mars 2002, p. 29 à 51.

brièveté de cet état présent met bien en relief le manque d'intérêt des chercheurs pour cette œuvre majeure du début du 20<sup>e</sup> siècle.

## **Problématique et hypothèse**

Dans ce mémoire, nous explorons dans quelle mesure le personnage d'Anne Shirley, de la série *Anne... La maison aux pignons verts*, s'inscrit ou non dans une vision conformiste<sup>20</sup> de la femme canadienne au début du XX<sup>e</sup> siècle afin de déterminer quelle représentation de la femme dépeint Lucy Maud Montgomery avec ce personnage. Il s'agit de montrer en quoi la protagoniste de la série suit les normes sociales féminines du tournant du XX<sup>e</sup> siècle ou s'en éloigne et à quelle fin. Nous étudions les quatre premiers tomes chronologiques de la série de Montgomery afin de mieux comprendre l'évolution du personnage d'Anne Shirley. Ce corpus<sup>21</sup> nous permet également de saisir comment l'orpheline se distingue du rôle traditionnellement donné aux femmes du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour mener cette étude, nous nous servons de la traduction française, faite par Henri-Dominique Paratte pour le premier tome et par Hélène Rioux pour les suivants, afin de respecter les limites linguistiques de la chercheuse. La traduction du premier tome utilisée est la première

---

<sup>20</sup> Nous entendons par les termes « traditionalisme » et vision « conformiste » tout ce qui se rapproche de la place sociale qui était donnée aux femmes dans les années 1880 et 1890, c'est-à-dire principalement à la maison. Par exemple, les femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle devaient, la majorité du temps, apprendre à prendre soin des enfants en prévision d'avoir les siens et à tenir une maison pour son futur mariage. À l'opposé, nous entendons par les termes « anticonformisme », « moderne » et « d'avant-garde » une vision de la femme qui devance son temps : qui fera des études par exemple, qui refusera de se laisser diriger par le jugement de l'homme ou encore qui exercera un métier non commun pour une femme de cette époque. Tout comme le précise l'*Encyclopédie Universalis*, nous entendons par conformisme : « le processus d'influence sociale par lequel une personne est amenée à aligner ses propres perceptions, croyances ou conduites sur celles d'un ensemble d'autres personnes. » (Michel Chambron et Michaël Bambrun, « Conformisme », *Encyclopædia Universalis* [En ligne], s. d., URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/conformisme-psychologie/>).

<sup>21</sup> Notre corpus est composé des quatre premiers tomes chronologiques (*Anne... La maison aux pignons verts* [1908], *Anne d'Avonlea* [1909], *Anne quitte son île* [1915] et *Anne au domaine des peupliers* [1936]) de la série. Ces derniers couvrent environ des onze ans aux vingt-cinq ans de l'orpheline. Ainsi nous pouvons mieux étudier sa formation morale, sociale, scolaire et sa carrière. La suite de la série ne représente pas un grand intérêt pour notre recherche, car, à partir du cinquième tome, *Anne dans sa maison de rêve*, Anne devient totalement traditionnelle. En effet, elle épouse Gilbert Blythe, fonde une famille et abandonne sa carrière d'enseignante et presque totalement celle d'écrivaine (elle rédige très peu de nouvelles par la suite).

traduction française à avoir été publiée. Par la suite, d'autres éditions françaises ont été publiées à travers les époques. Nous croyons que les impacts des traductions choisies sur notre sujet de recherche sont minimes, car il ne porte pas sur la langue ni sur le style de l'auteure et nous pensons que la construction du personnage d'Anne Shirley en français est très similaire à la version originale. Les éléments se raccordant à l'histoire fictive et historique restent dès lors les mêmes en anglais et en français. Toutefois, nous demeurons conscients que nous passons peut-être à côté de sous-entendus qui se trouvent dans l'œuvre originale et qui pourraient ne pas transparaître à la traduction.

Enfin, le premier tome de la série de Lucy Maud Montgomery est considéré, dans ce mémoire, comme appartenant au champ littéraire de la littérature jeunesse parce qu'il respecte les trois concepts de Johanne Prud'homme (l'intentionnalité, l'accessibilité et la littérarité)<sup>22</sup>. Tout d'abord, Montgomery a conçu l'idée du premier tome de la série *Anne... La maison aux pignons verts* pour les jeunes filles de l'école du dimanche, comme elle le mentionne elle-même dans son journal intime<sup>23</sup>, ce qui correspond au critère de l'intentionnalité. Ensuite, la première parution a respecté ce public cible en publiant le roman selon un format pour la jeunesse : le livre comprenait des illustrations qui permettaient aux lectrices de mieux situer l'histoire<sup>24</sup>. Par cela, le premier tome de la série respecte le critère de l'accessibilité. Le roman a été très bien reçu par le jeune public en plus d'un important engouement par les adultes. Enfin, le critère de la littérarité est également observé, car, dès le début de l'écriture d'*Anne*, Montgomery avait l'intention d'écrire une œuvre littéraire<sup>25</sup>.

---

<sup>22</sup> Voir à ce sujet Johanne Prud'Homme, « Éléments de poétique de la littérature pour la jeunesse : le personnage de l'enfant-narrateur », *Cahiers scientifiques de l'ACFAS*, n°103 (*Littérature pour la jeunesse*), 2005, p. 30.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1901-1911*, ouvr. cité, p. 171-172.

<sup>24</sup> Lucy Maud Montgomery, *The Green Gables Letters from L.M. Montgomery to Ephraim Weber, 1905-1909*, édité par Wilfrid Eggleston, Toronto, The Ryerson Press, 1960, p. 45. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *LME*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>25</sup> Lucy Maud Montgomery a longtemps rêvé d'écrire un roman. Bien qu'initialement, l'auteure rédigeait *Anne... La maison aux pignons verts* dans le but de fournir des nouvelles aux jeunes filles de l'école du dimanche, les aventures d'Anne ont finalement formé un roman : « *All my life it has been my aim to write a book – a "real live" book. [...] Two year ago in the spring of 1905 I was looking over this notebook in search of some suitable idea for a short serial I wanted to write for a certain Sunday School paper [...] I began to*

Toutefois, la seconde pointe du triangle, l'accessibilité, n'est pas respectée sous tous les angles. Bien que les thématiques abordées (difficultés rencontrées lors du passage de l'enfance à l'âge adulte) sensibilisent le jeune public, *Anne... La maison aux pignons verts* est un livre assez imposant en termes de page. En effet, il fait plus de 350 pages. De plus, le niveau de langue peut ne pas toujours être facile pour une jeune lectrice. Tout comme *Anne... La maison aux pignons verts*, d'autres œuvres à travers le temps, comme *Harry Potter* de J. K. Rowling, ont toutefois prouvé que ce critère littéraire n'était pas indispensable à leur popularité auprès des jeunes. Un dernier élément nous a fait douter de cette appartenance à la littérature jeunesse : « À plus d'un titre, le personnage du livre de jeunesse semble échapper à la *mimesis* psychologique<sup>26</sup>. » Au contraire de cette affirmation de Nathalie Prince, *Anne Shirley* est réaliste afin de permettre au lecteur de s'identifier<sup>27</sup>. Ces éléments ne permettent toutefois pas d'empêcher la classification du premier tome d'*Anne* dans le champ éditorial de la littérature jeunesse. Ils remettent seulement en question la forme que prenaient les œuvres de la littérature jeunesse au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ces constats sont importants afin de bien mettre en perspective le roman historiquement.

---

*block out chapters, devise incidents and "brood up" my heroine. Somehow or other she seemed very real to me and took possession of me to an unusual extent. Her personality appealed to me and I thought it rather a shame to waste her on an ephemeral little serial. Then the thought came, "Write a book about her. You have the central idea and character. All you have to do is to spread it out over enough chapters to amount to a book." The result of this was "Anne of Green Gables." » [« Toute ma vie, mon but a été d'écrire un livre – "un livre réel". [...] Il y a deux ans, au printemps 1905, je parcourais ce carnet à la recherche d'une idée convenable pour un journal de l'école du dimanche [...] J'ai commencé à bloquer des chapitres, à imaginer des incidents et à "couvrir" mon héroïne. D'une manière ou d'une autre, elle m'a parue très réelle et a pris possession de moi à un degré inhabituel. Sa personnalité me plaisait et je trouvais dommage de la gâcher dans un petit feuilleton éphémère. Puis l'idée m'est venue : "Écris un livre sur elle. Tu as l'idée centrale et le personnage. Tout ce que tu as à faire, c'est de l'étaler sur un nombre suffisant de chapitres pour en faire un livre ». C'est ainsi qu'est né 'Anne... La maison aux pignons verts'. »] (Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1901-1911*, ouvr. cité, p. 171-172 ; nous traduisons.)*

<sup>26</sup> Nathalie Prince, « Chapitre 3. Les ambiguïtés du personnage », dans Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse* [En ligne], Paris, Armand Colin, collection « Hors collection », 2021, p. 122 ; URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.uqar.ca/la-litterature-de-jeunesse--9782200628000.htm>.

<sup>27</sup> Voir le chapitre 3 du livre *La littérature de jeunesse* de Nathalie Prince pour plus d'informations sur la *mimesis* en littérature. Nathalie Prince, « Chapitre 3. Les ambiguïtés du personnage », ouvr. cité, p. 117-174 ; URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.uqar.ca/la-litterature-de-jeunesse--9782200628000.htm>.

Anne est une protagoniste ambitieuse qui rêve grand et qui a le courage de ses ambitions. Bien qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle les femmes occupaient principalement un rôle de ménagère dans la société, c'est également à cette époque que commencent à apparaître les premières voix féministes au Canada. Nous posons l'hypothèse qu'Anne Shirley est d'avant-garde sur certains éléments, notamment en ce qui concerne l'éducation générale et la profession. Si cela peut sembler une évidence à première vue, il y a de nombreux éléments qui viennent masquer cette tendance avant-gardiste, comme le choix politique d'Anne qui penche vers le conservatisme ou encore le fait que la jeune femme écarte d'emblée sa carrière d'écrivaine dès qu'elle fonde une famille. Toutefois, nous posons l'hypothèse qu'Anne correspond davantage au modèle féminin traditionnel en amitié et en amour. Dans les quatre premiers tomes de la série, Anne est en pleine croissance et ses opinions évoluent et changent souvent, ce qui rend difficile une telle analyse. Nous tenterons de comprendre quels éléments permettent de situer le personnage romanesque d'Anne Shirley du côté de l'avant-garde ou de la tradition par rapport à la société féminine canadienne du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Par la série *Anne... La maison aux pignons verts*, Montgomery semble avoir voulu faire une critique de la façon dont les femmes sont traitées et considérées dans la société de son époque. Ayant épousé un pasteur, Montgomery pourrait aussi avoir voulu vivre la vie qu'elle n'a pas pu vivre. En effet, des extraits de ses journaux intimes laissent penser qu'elle n'était pas tout à fait comblée par sa vie de femme de pasteur, car elle devait constamment faire bonne figure devant tous et bien paraître. De plus, elle se sentait prisonnière de son époque, incapable de dire et de faire ce qu'elle souhaitait réellement. Cet extrait du 29 juin 1913 illustre bien une certaine peur de la véritable Lucy Maud Montgomery :

La vérité nous rend libres — mais seulement si nous avons l'honnêteté de l'accepter et le courage de la dire. Je pense avoir la première, mais pas le second. Je suis une lâche et je n'ose pas dire la vérité telle que je la vois et par conséquent je ne suis pas libre — je suis une esclave des vieilles coutumes, des vieilles conventions et des vieilles règles. Mais ce n'est pas la faute de la vérité. Elle me rendrait libre si je la

disais. Mais même la liberté peut être une chose trop coûteuse — pour nous, les faibles, du moins<sup>28</sup>.

Nous pouvons ajouter à cette explication que le premier tome de la série était destiné à un public de jeunes filles. Montgomery aurait donc pu souhaiter présenter à ses lectrices plusieurs modèles féminins différents, peut-être afin que ces dernières se rendent compte de la diversité d'options qui s'offrent à elles dans l'avenir.

### **Méthodologie et cadre théorique**

Le cadre théorique que nous avons retenu pour notre mémoire s'inscrit à la croisée de la littérature jeunesse, l'effet-personnage, l'histoire des femmes ainsi que l'histoire littéraire.

Grâce à la diffusion des journaux intimes et des correspondances de l'auteure, nous avons pu établir que le premier tome de la série *Anne... La maison aux pignons verts* a été écrit pour les jeunes filles. Non seulement l'histoire originale de la série était destinée à l'école du dimanche<sup>29</sup>, mais en plus l'auteure explique dans différentes lettres envoyées à Ephraim Weber, un de ses amis, que même si elle a espoir que l'histoire puisse intéresser des

---

<sup>28</sup> « *The truth does make us free - but only when we have the honesty to accept it and the courage to tell it. I think I have the former but I have not the latter. I am a coward and dare not tell the truth as I see it and consequently I am not free - I am a slave to old customs and old conventions and old rules. But that is not the fault of the truth. It would make me free if I told it. But even freedom may be too costly a thing - for us weak ones at least.* » (Lucy Maud Montgomery, *L.M. Montgomery's Complete Journals: The Ontario Years, 1911–1917*, édité par Jen Rubio, préface de Jonathan F. Vance, Oakville, Rock's Mills Press, 2016, p. 104 ; nous traduisons.)

<sup>29</sup> Dans un de ses journaux intimes, en date du 16 août 1907, Montgomery écrit : « *Two year ago in the spring of 1905 I was looking over this notebook in search of some suitable idea for a short serial I wanted to write for a certain Sunday School paper and I found a faded entry, written ten years before: - "Elderly couple apply to orphan asylum for a boy. By mistake a girl is sent them."* » [« Il y a deux ans, au printemps 1905, je parcourais ce carnet à la recherche d'une idée pour une petite série que je voulais écrire pour un certain journal de l'École du dimanche et j'ai trouvé cette entrée, écrite dix ans plus tôt : "Un couple vieillissant s'adresse à un orphelinat pour qu'on leur envoie un garçon. Par erreur, c'est une fille qui arrive chez eux." »] (Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1901-1911*, ouvr. cité, p. 171-172 ; nous traduisons.)

adultes, elle ne croit pas avoir la capacité d'écrire pour des « personnes matures<sup>30</sup> ». Au départ, Montgomery ne souhaitait pas écrire un deuxième tome. C'est sa maison d'édition, The Page Publishers, qui lui a commandé la suite de la série *Anne*. Nous pouvons donc en déduire que le public cible a changé afin que cela serve les intérêts des éditeurs et non par désir de l'auteure de notre corpus. D'ailleurs, Montgomery écrit dans l'entrée de son journal intime en date du 22 février 1930 qu'« *Avonlea* n'a pas été écrit pour une quelconque personne ou une quelconque classe sociale, mais simplement dans le but de partager les aventures d'Anne avec quiconque serait intéressé par elles<sup>31</sup> ». *Avonlea* est le nom fictif du village dans lequel Montgomery situe l'histoire d'*Anne*, dont « le paysage de Cavendish [, à l'Île-du-Prince-Édouard, forme l'] arrière-plan<sup>32</sup> ». La réception de la première œuvre de Montgomery montre que les adultes ont très vite adopté *Anne* et les jeunes lectrices s'y sont également intéressées dès le début. Toutefois, bien que le premier tome ait été écrit à l'intention d'un public jeune, la forme n'y était pas adaptée. Les éditeurs l'ont donc ajustée

---

<sup>30</sup> Dans une lettre adressée à Ephraim Weber en date du 2 mai 1907, Montgomery écrit : « *It is merely a juvenilish story, ostensibly for girls; [but] as I found the MS. rather interesting while reading it over lately I am not without hope that grown-ups may like it a little.* » [« Il s'agit simplement d'une histoire juvénile, destinée aux jeunes filles, mais comme j'ai trouvé le manuscrit plutôt intéressant en le relisant dernièrement, je ne suis pas sans espoir que les adultes l'apprécient un peu. » (Lucy Maud Montgomery, *The Green Gables Letters from L.M. Montgomery to Ephraim Weber, 1905–1909*, ouvr. cite, p. 29 ; nous traduisons.)] Dans une deuxième lettre, en date du 2 mars 1908, Montgomery ajoute : « *I'll send you a copy and you can flesh your maiden sword of book criticism in it, always remembering that it is a story written more especially for girls and not pretending to be of any intrinsic interest to adults.* » [« Je vous enverrai une copie et vous pourrez y faire vos critiques du livre, en n'oubliant pas qu'il s'agit d'une histoire écrite plus particulièrement pour les filles et qu'elle ne prétend pas être d'un quelconque intérêt pour les adultes. » (LME, p. 36 ; nous traduisons)] Enfin, le 10 septembre 1908, Montgomery écrit : « *In a book for the young it wouldn't do to have the hero "fail tremendously," as you say. They couldn't understand or sympathize with that. It would take older people. I do not think I'll ever be able to write stories for mature people. My gift such as it is seems to lie along literature for the young.* » [« Dans un livre pour la jeunesse il ne faudrait pas que le héros "échoue trop souvent", comme vous le dites. [Les adultes] ne pourraient pas comprendre ou sympathiser avec cela. Il faudrait des personnages plus âgés. Je ne pense pas que je serai un jour capable d'écrire des histoires pour des personnes d'âge mûr. Mon don, tel qu'il est, semble résider dans la littérature pour la jeunesse. »]. (LME, p. 45 ; nous traduisons.)

<sup>31</sup> « *And Avonlea was not written for anybody or any class but merely to carry on Anne's adventures for anybody who was interested in them.* » Lucy Maud Montgomery, *L.M. Montgomery's Complete Journals: The Ontario Years, 1930-1933*, édité et introduction par Jen Rubio, Rock's Mills Press, Oakville, Rock's Mills Press, 2019, p. 23 ; nous traduisons.

<sup>32</sup> « *Cavendish scenery supplied the background [...]* » Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1901-1911*, ouvr. cité, p. 172 ; nous traduisons.

pour la jeunesse en ajoutant notamment des images. Nous en concluons que seul le premier tome a ce jeune public pour cible. Nous avons alors orienté notre recherche du côté des travaux menés sur la littérature jeunesse. Les chapitres « Les livres d'enfants » de Marjorie McDowell et « Le Roman » de Desmond Pacey, du collectif *Histoire littéraire du Canada : littérature canadienne de langue anglaise* dirigé par Klinck en 1970, s'avèrent particulièrement intéressants dans le cadre de notre mémoire, car non seulement ils mentionnent plusieurs fois Lucy Maud Montgomery, mais ils abordent également l'histoire de la littérature jeunesse au Canada. Pacey identifie Montgomery comme une des auteurs qui a permis l'émergence de cette littérature au Canada : « La littérature pour les jeunes au Canada avait connu beaucoup de succès durant les deux premières décennies du vingtième siècle, surtout avec l'œuvre de Ralph Connor, L. M. Montgomery et Marshall Saunders<sup>33</sup>. » En plus de McDowell et Pacey, Dominique Demers nous permet de mieux comprendre la littérature jeunesse avec son livre *Du Petit Poucet au Dernier des raisins*. Dans le sous-chapitre abordant l'identité sociale et familiale, Dominique Demers explique qu'« [e]n littérature d'enfance et de jeunesse, l'identité sociale du héros est vécue beaucoup à l'intérieur de cette micro-société qu'est la famille<sup>34</sup>. » Ce trait de la littérature jeunesse permet d'étudier le personnage d'Anne selon son statut d'orpheline, puisqu'elle est marginalisée dans la société d'Avonlea. Ce statut social inférieur nuit à son ascension scolaire et professionnelle, car personne ne connaît ses antécédents familiaux et tous imaginent donc le pire. Une autre section importante du livre de Demers pour notre étude porte sur les « attributs extraordinaires ». L'auteure s'intéresse à l'impact des tares et des dons sur les héros de la littérature jeunesse. Anne, pour sa part, arbore une chevelure rousse qui lui vaut maintes moqueries et querelles. La rousseur chez la femme est trop souvent associée à la sexualité — même la médecine a un jour validé cette « sexualité féminine insatiable » particulièrement

---

<sup>33</sup> Desmond Pacey, « Le roman », dans Carl Frederick Klinck (dir.), *Histoire littéraire du Canada : Littérature canadienne de langue anglaise*, Laval, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 801.

<sup>34</sup> Dominique Demers et Paul Bleton, « Enquête sur le héros », dans Dominique Demers et Paul Bleton, *Du petit poucet au dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse*, Boucherville/Sainte-Foy, Québec/Amérique Jeunesse/Télé-Université, 1994, p. 188. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *PP*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

présente chez la femme rousse<sup>35</sup>. Depuis plusieurs siècles, et même encore aujourd'hui, la rousseur est également associée à la figure du diable, à la sorcellerie et au mal. La rousseur a souvent pour effet collatéral, en littérature, de dépersonnaliser le personnage<sup>36</sup>. Heureusement, Anne Shirley est dotée d'une imagination hors du commun qui l'aide à traverser les moments difficiles et à découvrir sa véritable vocation : l'écriture. Enfin, un incontournable pour poser les éléments théoriques de la littérature jeunesse est l'article « Éléments de poétique de la littérature pour la jeunesse : le personnage de l'enfant-narrateur » de Johanne Prud'homme. Prud'homme tente de créer une poétique de la littérature pour la jeunesse et définit les trois concepts susmentionnés : l'intentionnalité, l'accessibilité et la littérarité qui forment un triangle de relations. Ces trois concepts nous permettent de déterminer si notre corpus fait partie de la littérature jeunesse en ne nous limitant pas uniquement aux dires de l'auteure.

Nous nous appuyerons, par ailleurs, sur des travaux qui abordent la question du personnage romanesque afin de justifier la mise en parallèle entre la vie d'un personnage fictionnel et la vie des femmes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, afin d'analyser la vie professionnelle du personnage d'Anne Shirley, il nous a fallu démontrer comment la vie de l'orpheline se rapproche de la réalité historique tout en s'en distinguant. Le livre *L'effet-personnage dans le roman* de Vincent Jouve est un essentiel, en particulier le chapitre « Le personnage comme personne ». Dans ce chapitre, l'auteur tente d'identifier les caractéristiques qui créent l'illusion du réel chez un personnage romanesque et celles qui permettent au lecteur de percevoir un personnage romanesque comme « vivant ». Par exemple, le personnage doit suivre une « logique narrative<sup>37</sup> » pour projeter un effet de

---

<sup>35</sup> Voir à ce sujet Valérie André, *La rousseur infamante. Histoire littéraire d'un préjugé*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, coll. « L'Académie en poche », 2013, p. 59. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *RI*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet Valérie André, *La rousseur infamante. Histoire littéraire d'un préjugé*, ouvr. cité, p. 85.

<sup>37</sup> Vincent Jouve, « Le personnage comme personne », *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 114. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *EP*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

crédibilité. C'est le cas du personnage à l'étude dont les lectrices peuvent suivre l'évolution sur plusieurs tomes et sur plusieurs années. Les lectrices ont parfois l'impression qu'Anne Shirley, la protagoniste, mène une vie indépendante de sa créatrice, comme si elle évoluait et grandissait comme être humain, hors de la plume de son auteure. Cette impression survient, entre autres, lorsqu'Anne Shirley commet des erreurs (par exemple, lorsqu'elle donne à boire de la liqueur de framboise à Diana par ignorance) ou encore lorsqu'Anne se sent incomprise et rejetée par les autres. Ces événements la rendent plus humaine et fragile émotionnellement et la rapprochent du public qui lit son histoire.

L'article « Le personnage et ses qualités » d'Isabelle Daunais nous permet également de poser les caractéristiques du personnage romanesque qui correspondent à Anne Shirley. Les théories de Daunais, selon lesquelles un personnage romanesque naît de l'opposition avec le monde qui l'entoure et du passé — c'est par le souvenir d'un monde terminé que le personnage va « s'élever contre le monde ambiant<sup>38</sup> » —, nous permettent de mieux comprendre le personnage à l'étude. Par la conscience du passé, le personnage acquiert une « capacité d'action » (*PSQ*, p. 19) qui lui permet de se construire indépendamment, parfois en opposition, du monde dans lequel il se retrouve plongé. En effet, le personnage romanesque change et évolue et c'est dans cette instabilité qu'il devient romanesque. La chercheuse avance l'idée selon laquelle les personnages romanesques, tout comme les êtres humains, ont une conscience qui leur permet de « s'élever contre le monde ambiant, perçu comme territoire hostile et décevant » (*PSQ*, p. 16). C'est le cas d'Anne Shirley qui, devant une société qui semble se liguer contre elle, notamment en raison de sa chevelure rousse dont elle parle constamment au long de la série et son statut d'orpheline, fait tout pour l'intégrer et y trouver sa place. C'est dans ce combat et dans cette résistance qu'elle devient un personnage romanesque.

---

<sup>38</sup> Isabelle Daunais, « Le personnage et ses qualités », *Études françaises*, vol. 41, n° 1 (*Le personnage de roman*, dir. par Isabelle Daunais), hiver 2005, p. 16, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2005-v41-n1-etudfr872/010842ar/>. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *PSQ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Enfin, nous nous référons à des travaux qui se penchent sur l'histoire des femmes au Canada des années 1800 à 1945, approximativement. La problématique de notre mémoire vise à mettre en relation le personnage d'Anne Shirley avec l'histoire des femmes canadiennes de cette époque. Pour ce faire, nous avons consulté avec profit des travaux tels que le livre du Collectif Clio, paru en 1982 : *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Bien que le titre fasse référence au Québec, les auteurs de cet ouvrage mentionnent à quelques reprises le « Bas-Canada ». À cette époque, le Bas-Canada englobait non seulement le Québec, mais également ce qui est devenu l'Île-du-Prince-Édouard. C'est pourquoi nous nous permettons d'utiliser cet ouvrage. Le Collectif Clio écrit qu'

[e]n campagne, on retient les enfants à la maison lorsque les travaux de la ferme requièrent leur participation. La mère ouvrière retire ses filles de l'école dès qu'elles sont en âge de garder les plus jeunes à la maison ou dès qu'elles peuvent commencer elles aussi à gagner de l'argent comme domestique ou apprenties en usine<sup>39</sup>.

Cela fait écho à nos hypothèses selon lesquelles Anne est avant-gardiste en ce qui concerne l'éducation scolaire, car elle ira à l'université. Elle représente la femme moderne qui est éduquée et exerce un métier en dehors de la sphère privée. Elle se trouve en opposition avec son amie Diana, qui abandonnera ses études et apprendra à tenir une maison. Chacune d'elles représente, en quelque sorte, un état d'esprit : le progressisme pour Anne Shirley et le conservatisme pour Diana Barry.

L'ouvrage collectif *Canadian Women: A History*<sup>40</sup> nous est fort utile, car les auteurs s'intéressent à l'histoire de la femme au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, notamment à leur éducation et à leur situation sociale. Les chapitres deux à huit sont particulièrement pertinents, puisqu'ils parcourent l'histoire des femmes sous tous les aspects que nous abordons pour

---

<sup>39</sup> Micheline Dumont et Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, coll. « Idéelles », 1982, p. 180. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MM*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>40</sup> Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], Toronto, Nelson Education, 2011. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CW*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

notre mémoire. Nous utilisons également d'autres travaux, comme celui de Doris Anderson qui aborde la « condition féminine » et celui de Jane Gaskell qui s'intéresse aux « femmes et [à] l'éducation » dans *L'encyclopédie canadienne*. Ce qui est particulièrement intéressant dans ces articles ce sont les explications fournies quant au métier d'enseignant qui est considéré comme une des premières professions « féminines<sup>41</sup> ». Le livre *Separate Spheres: Women's Worlds in the 19th-Century Maritimes* de Janet Guildford et Suzanne Morton<sup>42</sup> permet de mieux comprendre le rôle des femmes dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle qui perçoit l'homme et la femme comme ayant des statuts différents (la femme est considérée comme inférieure à l'homme) et ces deux sphères devaient être traitées de la façon qui convient. D'autres références viennent appuyer les distinctions sociales relevées entre les sexes, comme les livres *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec* de Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont<sup>43</sup> et *L'instruction des filles au Québec (1639-1960)* de Micheline Dumont<sup>44</sup> qui nous informent sur l'éducation donnée aux filles. Nous voyons que les distinctions entre les sphères privées et publiques, entre l'homme et la femme, sont grandement atténuées et idéalisées dans *Anne... La maison aux pignons verts*.

Afin de mener à bien la recherche pour ce mémoire, nous avons choisi d'utiliser la méthode de l'histoire littéraire, car nous souhaitons nous intéresser à la conformité et à la non-conformité du personnage d'Anne Shirley en regard des femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

---

<sup>41</sup> Doris Anderson, « Condition féminine », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 2014, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/condition-feminine>.

<sup>42</sup> Susan Morton et Janet V. Guildford, *Separate Spheres: Women's Worlds in the 19<sup>th</sup>-Century Maritimes*, Fredericton, Presses Acadiensis, 1994. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *SS*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>43</sup> Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, ouvr. cité, 1983.

<sup>44</sup> Micheline Dumont, *L'instruction des filles au Québec (1639-1960)*, Ottawa, Société historique du Canada, 1990.

et de sa condition. Plus précisément, nous employons la méthode de la nouvelle histoire littéraire, celle qui évolue depuis la Révolution tranquille, telle que présentée notamment par Jean Morency dans l'article « L'histoire littéraire à l'épreuve des sciences humaines : l'exemple de la littérature québécoise<sup>45</sup> » et par Bernard Andrès dans « Histoire d'histoires littéraires<sup>46</sup> ». Sylvain Menant, dans « Vers une nouvelle histoire littéraire : la reconstruction du *continuum*<sup>47</sup> », et Antoine Compagnon, dans « Faire l'histoire littéraire du XX<sup>e</sup> siècle<sup>48</sup> », se sont également intéressés à cette méthode. Cette nouvelle histoire littéraire va se distancer de l'étude des « monographies d'auteurs ou de mouvement<sup>49</sup> » pour se concentrer sur « les conditions dans lesquelles l'un ou l'autre sont conçus et reçus comme tels (ou encore rejetés [...])<sup>50</sup>. » Nous employons donc l'histoire littéraire qui s'intéresse aux phénomènes littéraires et aux contextes qui entourent une œuvre (la création d'une œuvre, sa production et sa réception), tels que Sylvain Menant le décrit : « Nous sommes loin de croire désormais que l'histoire littéraire est celle des *grands écrivains*, ou celle des *grands événements*, ou celle des *mouvements*, des *écoles*. Nous avons appris à remplir l'espace riche et passionnant qui sépare, soude et éclaire ces éléments remarquables et remarquables<sup>51</sup>. »

---

<sup>45</sup> Jean Morency, « L'histoire littéraire à l'épreuve des sciences humaines : l'exemple de la littérature québécoise », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 48, n° 2 (*Regards interdisciplinaires sur l'histoire*, dirigé par Jeremy Hayhoe), 2017, p. 47-66.

<sup>46</sup> Bernard Andrès, « Histoire d'histoires littéraires », *Voix et Images*, vol. 14, n° 2 (*L'édition au Québec*, dirigé par Jacques Michon), hiver 1989, p. 325-330.

<sup>47</sup> Sylvain Menant, « Vers une nouvelle histoire littéraire : la reconstruction du *continuum* », dans Luc Fraise (dir.), *L'histoire littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, dirigé par Luc Fraise, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 16-24.

<sup>48</sup> Antoine Compagnon, « Faire l'histoire littéraire du XX<sup>e</sup> siècle », dans Luc Fraise (dir.), *L'histoire littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 469-474.

<sup>49</sup> Bernard Andrès, « Histoire d'histoires littéraires », art. cité, p. 326.

<sup>50</sup> Bernard Andrès, « Histoire d'histoires littéraires », art. cité, p. 326.

<sup>51</sup> Sylvain Menant, « Vers une nouvelle histoire littéraire : la reconstruction du *continuum* », art. cité, p. 23. L'auteur souligne.

Pour notre mémoire, nous nous concentrons sur le phénomène littéraire de la création et les contextes qui l'entourent en prenant appui notamment sur les journaux intimes de Lucy Maud Montgomery et sur différents ouvrages qui traitent des conditions de la femme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont ceux qui ont été nommés précédemment. Nous adaptons toutefois cette méthode afin qu'elle puisse servir notre problématique. Nous n'étudions donc pas le contexte de production et de réception de l'œuvre, mais nous nous intéressons au contexte de création du personnage d'Anne Shirley, qui correspond au contexte de l'enfance de Lucy Maud Montgomery (environ 1880 à 1895). Nous considérons que ce contexte se distingue de celui de la création de l'œuvre, car l'auteure a mis cette idée d'histoire de côté pendant plus de dix ans. Ce n'est qu'en 1905, selon ses journaux intimes, qu'elle a retrouvé cette idée en replongeant dans ses cahiers et a décidé d'en faire un roman. Nous nous intéressons donc à la matérialisation du contexte social, économique et politique qui a mené à l'idée du personnage d'Anne Shirley jusqu'à sa création. Pour ce faire, notre cadre théorique s'étend au-delà du contexte de création du personnage, soit environ de 1850 à 1920, afin de mieux pouvoir témoigner de l'évolution du personnage d'Anne Shirley. Cela nous permet de combler les lacunes liées à l'absence de documents sur l'histoire des femmes canadiennes-anglaises de cette époque.

Pour vérifier l'hypothèse précédemment avancée, ce mémoire se divise en trois chapitres examinant chacun un aspect de l'éducation d'Anne Shirley. Chaque chapitre s'intéresse à l'évolution d'Anne à travers les quatre premiers tomes de la série de Montgomery. Le premier chapitre porte sur l'éducation générale que reçoit la protagoniste de la série. Nous nous intéressons à l'accès aux savoirs des femmes de l'époque ainsi qu'à la reconnaissance par les pairs. Le deuxième chapitre aborde, pour sa part, l'éducation professionnelle en mettant l'accent sur les métiers d'enseignante, de directrice d'école et d'écrivaine du personnage principal de la série. Enfin, le troisième chapitre traite de l'éducation sentimentale afin de montrer qu'Anne est traditionnelle dans son parcours amoureux et amical.

Ce mémoire a pour objectif de mieux connaître la condition de la femme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, de comprendre comment cela a influencé le regard de l'auteure sur le monde et la société ainsi que sa créativité et dans quel but. Nous voulons cerner les intentions de l'auteure en créant une protagoniste de la condition d'Anne Shirley pour un jeune public de lectrices. Enfin, nous souhaitons pallier l'absence de travaux universitaires en français sur une œuvre qui est pourtant fort reconnue et importante dans l'histoire littéraire canadienne.





## CHAPITRE 1

### L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE ET MORALE D'ANNE SHIRLEY

#### 1.1 L'ACCÈS DES FEMMES AU SAVOIR DE LA FIN DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE ET DU DÉBUT DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

Au Canada, le XIX<sup>e</sup> siècle est gouverné par une vision victorienne du monde selon laquelle le foyer et la famille sont primordiaux. Cette vision victorienne « a créé une division nette entre la “sphère” privée, ou domestique, du foyer et de la famille et la sphère publique<sup>52</sup> ». Cette distinction entraîne également une séparation forte des rôles sociaux associés à chacun des sexes. Les activités des femmes devaient se concentrer « sur le foyer et la famille et comprenaient la gestion du ménage et de la vie sociale de la famille, créant ainsi un environnement domestique raffiné et cultivé, assurant un standard de vie élevé dans la vie quotidienne de la famille et dans la formation morale des enfants<sup>53</sup>. » On considérait à cette époque que le rôle de la femme lui était attribué par la volonté divine et que sa place dans la société devait être farouchement conservée.

*Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery raconte l'évolution d'une jeune fille puis d'une jeune femme qui rencontre les difficultés liées à son sexe de naissance. Les lectrices découvrent en même temps que la protagoniste, Anne Shirley, les obstacles liés au statut social de la femme. L'éducation publique pour les jeunes femmes, à cette époque, n'était pas du tout du même calibre que celle donnée dans les écoles privées

---

<sup>52</sup> « [C]reated a sharp division between the private, or domestic, “sphere” of home and family and the public sphere ». Sharon Ann Cook et collab., *Framing Our Past Canadian Women's History in the Twentieth Century*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2022, p. 82 ; nous traduisons.

<sup>53</sup> « [O]n the home and the family and included managing the household and the family and included managing the household and the social life of the family, creating a refined and cultured home environment, and ensuring and elevated tone in the family's daily life, and the moral training of children. » Sharon Ann Cook et collab., *Framing Our Past Canadian Women's History in the Twentieth Century*, ouvr. cité, p. 82 ; nous traduisons.

pour filles et ne leur permettait pas de se rendre aussi loin dans leurs études<sup>54</sup>. En effet, les filles ne pouvaient pas suivre le même programme que les garçons, notamment les cours de latin et de grec. Le concept même de niveau d'enseignement est encore récent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, car il apparaît véritablement pendant ce siècle. L'enseignement se faisait davantage par « classes sociales » plutôt que par « niveau » (*MM*, p. 30). Toutefois, ce n'était pas à l'école primaire que les différences dans la matière enseignée se faisaient le plus ressentir ; l'éducation des filles et des garçons était sensiblement la même, car elle était basée sur des « sources philosophiques et pédagogiques homogènes » (*MM*, p. 50). En d'autres mots, outre le catéchisme, la lecture et l'écriture, qui étaient des matières communes aux deux sexes, les filles voyaient inmanquablement des « travaux dits “féminins” » (*MM*, p. 50) ajoutés à leurs cours de base. Les éducateurs ajoutaient des cours « adapté[s] à la nature et au rôle social de la femme » (*MM*, p. 53) au cursus des jeunes élèves ; « [q]uant au contenu régulier du cours secondaire, il sera modifié dans le sens d'une instruction féminine et familiale. » (*MM*, p. 127) Cela étant, avant de développer davantage cet aspect, retournons aux premières années d'enfance des jeunes filles et de la protagoniste de notre corpus, Anne Shirley.

Dans le premier tome de la série *Anne... La maison aux pignons verts*, les lectrices apprennent qu'Anne Shirley a eu une enfance difficile avant d'être adoptée, mais il n'en connaît pas beaucoup plus sur l'éducation qu'elle a reçue avant d'arriver chez Marilla et Matthew Cuthbert, ceux qui deviendront ses tuteurs légaux. Certains enfants vieillissent prématurément à cause de leur expérience de la pauvreté et de la cruauté<sup>55</sup> et cela est le cas d'Anne Shirley. Avant d'arriver à Avonlea, la jeune orpheline a changé quelques fois de

---

<sup>54</sup> Beverly Boutilier et Alison Prentice, *Creating Historical Memory: English-Canadian Women and the Work of History*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2014, p. 30. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CHM*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>55</sup> Alison Prentice, *The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, p. 39. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *SP*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

foyer et a vécu plusieurs mois à l'orphelinat. Elle n'était appréciée dans aucun de ces endroits, notamment à cause de sa chevelure rousse et de ses nombreuses taches de rousseur. Dans ces familles d'accueil, Anne était traitée comme une servante et devait s'occuper des plus jeunes. De plus, à l'orphelinat, les autres enfants l'insultaient et la rejetaient en raison de son apparence. Il semble également qu'elle n'ait reçu que très peu d'éducation avant d'être recueillie par les Cuthbert vers l'âge de onze ans. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'était encore un grand privilège pour les enfants d'avoir accès à l'école et à l'éducation. Cette situation est bien représentée dans *Anne... La maison aux pignons verts*. En effet, les enfants étaient souvent retenus sur la ferme afin d'accomplir leur travail qui était indispensable pour les agriculteurs, ces derniers « ne pouvaient pas “embaucher des étrangers” et dépendaient entièrement de l'aide de leurs enfants [...] On avait parfois besoin que les enfants plus âgés restent à la maison pour s'occuper des plus jeunes<sup>56</sup>. » (*SP*, p. 159) Dans notre corpus, nous retrouvons le cas de Jerry, un jeune immigré que Matthew engage afin de l'aider sur la ferme à la place d'Anne. Ce jeune garçon ne va jamais à l'école. Toutefois, le cas des jeunes filles est moins représenté dans *Anne* : bien que la jeune orpheline ne semble pas avoir pu fréquenter très souvent l'école avant d'être adoptée, les filles de la série ne sont jamais empêchées d'aller à l'école primaire afin de s'occuper des plus jeunes. Diana Barry, la meilleure amie d'Anne, par exemple, cesse ses études afin d'apprendre à tenir une maison et à devenir une future femme mariée exemplaire. Cependant, elle a complété tous les diplômes élémentaires, soit ceux de primaire et secondaire, avant de quitter les bancs d'école. Diana Barry est donc totalement lettrée et apte à poursuivre des études dans l'éventualité où ses parents changeraient d'avis, mais cela n'est pas arrivé. Quel était le but de Montgomery en modifiant ainsi la réalité du XIX<sup>e</sup> siècle dans le roman ? A-t-elle cherché à présenter son opinion quant à l'éducation des femmes par ce moyen ?

Comme il est possible de le remarquer, l'accès des femmes au savoir est un point central dans *Anne... La maison aux pignons verts*. Certaines jeunes femmes représentées dans

---

<sup>56</sup> « [W]ere not able to hire “strangers” and depended entirely on the assistance of their children [...] Older children were sometimes needed at home to care for younger ones. » Nous traduisons.

la série poursuivent des études à l'université tandis que d'autres sont poussées à abandonner l'école pour apprendre le métier qui leur est prédestiné : celui d'épouse et de mère au foyer. Dans la série de Montgomery, le monde éducationnel semble idéalisé. Il est possible de le remarquer par certaines incohérences, comme le cursus que suivent les garçons et les filles. En effet, dans les années 1890, la plupart des filles et des garçons qui fréquentaient l'école primaire et secondaire n'avaient pas tout à fait le même programme d'apprentissage. Le Québec au début du XX<sup>e</sup> siècle est même fortement marqué par l'ouverture de certaines d'écoles « ménagères » dans lesquelles les jeunes filles, « destinées à rester au foyer ou à pratiquer les métiers dits féminins » (MM, p. 121), apprenaient leur futur métier. Toutefois, dans *Anne... La maison aux pignons verts*, les élèves suivent les mêmes cours, et bien qu'ils ne soient pas assis les uns à côté des autres — à l'exception de la fois où Anne est obligée de s'asseoir au côté de Gilbert Blythe après un fâcheux incident —, ils ont tous une chance égale de réussir dans la vie et de poursuivre leurs études. Dans la réalité historique, jusque tard dans le XIX<sup>e</sup> siècle, la séparation des filles et des garçons en classe était parfois fortement encouragée, mais d'autres fois, il était socialement accepté, et même considéré comme normal, que les élèves suivent leurs cours tous ensemble<sup>57</sup>. La mixité des classes se produisait le plus souvent dans les régions rurales où le nombre d'enseignants était moins élevé que dans les régions urbaines. Dans le Canada anglais du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque cela était possible et quand l'enseignant s'avérait être une femme, on essayait au maximum de diviser l'école « en départements féminins et masculins, ou en écoles séparées pour les hommes et les femmes<sup>58</sup>. » (SP, p. 152) Dans les petites écoles, une telle séparation n'était pas applicable, que ce soit à cause d'un manque de moyen ou tout simplement parce qu'il n'y avait pas suffisamment d'élèves<sup>59</sup>. Toutefois, lorsqu'Anne entre au collège puis à l'université, elle n'est pas confrontée à cette division des genres. Elle fréquente les mêmes cours que ses

---

<sup>57</sup> Voir à ce sujet Alison Prentice, *The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada*, ouvr. cité, p. 112-113.

<sup>58</sup> « [I]nto female and male departments, or separate male and female schools. » Nous traduisons.

<sup>59</sup> Voir à ce sujet Alison Prentice, *The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada*, ouvr. cité, p. 146.

collègues masculins et partage leurs classes, ce qui augmente ses chances de réussite. La réalité du début du XX<sup>e</sup> siècle, n'est donc visiblement pas représentée dans notre corpus primaire et Anne semble se placer à l'avant-garde de cette réalité.

À l'école d'Avonlea, notre protagoniste ne correspond pas du tout au type de l'élève modèle, calme et obéissante que devrait être une fille à l'école à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, « [l]e mot “respectable” apparaît à maintes reprises dans [les écrits des éducateurs du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle] comme une valeur positive<sup>60</sup> » (*SP*, p. 68) et encouragée par tous les enseignants. Dans le cas d'Anne, elle semble avoir quelques difficultés à se comporter comme une citoyenne polie et aux bonnes manières lorsqu'elle arrive chez Marilla et Matthew. Cela est dû, en partie, à son imagination débordante qui l'amène parfois à être étourdie et maladroite. Plusieurs péripéties plus farfelues les unes que les autres découlent de ces caractéristiques d'Anne et nourrissent l'intrigue, que l'on songe seulement à l'épisode de la souris noyée dans le crème de pouding parce qu'Anne a oublié de le recouvrir après s'être imaginé une énième histoire<sup>61</sup>. Nous pouvons également penser au jour où Anne se présente à l'école coiffée d'une couronne de fleurs après avoir rêvé être une autre jeune fille qu'elle-même. Son comportement changera peu à peu au fil des années, sans doute parce que la capacité d'Anne à rêver s'amenuisera, comme nous le verrons dans la partie 1.2 de ce chapitre.

Malgré tout, la jeune orpheline réussit très bien dans ses études primaire et secondaire et l'esprit de compétition qu'elle développe avec ses camarades, particulièrement avec Gilbert Blythe, lui permet d'être davantage prise au sérieux par son enseignant. Au XIX<sup>e</sup> siècle, au Canada anglais, les jeunes filles étaient souvent considérées comme des élèves de deuxième classe et moins prises au sérieux que les garçons ce qui leur donnait beaucoup moins de chance de réussir et de poursuivre leurs études. Dans *Anne*, cet aspect n'est pas non

---

<sup>60</sup> « *The word “respectable” appears over and over in their works as a positive value* ». Nous traduisons.

<sup>61</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], traduit de l'anglais par Henri-Dominique Paratte, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1986, p. 119. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *APV*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

plus représenté. Anne est jugée presque entièrement comme ses camarades masculins et, lorsqu'elle ne l'est pas, cela n'est pas dû au fait qu'elle est une fille, mais plutôt au fait qu'elle est orpheline et étrangère de surcroît. L'esprit de compétition va vraiment permettre à Anne de se concentrer sur ses études et de faire moins de bêtises à l'école, car elle cherche à être première de la classe dans toutes les matières.

Tel que mentionné précédemment, la vision du monde proposée par Montgomery est idéalisée dans *Anne* au point où plusieurs filles d'Avonlea, dès le premier tome de la série, vont au collège avec l'appui de leur enseignante Madame Stacy. Pourtant, ce n'est qu'en 1878 que le Collège de Queen's ouvre ses portes « à contrecœur » aux femmes (*CHM*, p. 33) et même alors, les intégrer était prendre le risque de se faire juger et discriminer, sans compter le fait que les coûts liés à l'éducation supérieure étaient très élevés pour les familles de classes moyenne, ouvrière et paysanne.

Dans le Canada anglais du XIX<sup>e</sup> siècle, les options qui s'offrent aux jeunes filles pour leur avenir étaient limitées : soit elles devenaient vieilles filles ou religieuses, soit elles se mariaient et élevaient des enfants. Même après plusieurs années d'accessibilité aux études supérieures, l'éducation et l'enseignement n'étaient, pour les femmes, que des métiers à exercer en attendant de trouver un époux. Dans la majorité des cas, une fois mariée, l'enseignante quittait son emploi, soit par contrainte du mari, soit par choix personnel, afin de s'occuper de la maisonnée. Dans les deuxième et troisième tomes d'*Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, principalement, on voit certains personnages se retrouver face au dilemme de la carrière, à choisir entre se marier maintenant ou plus tard. Ils envisagent l'université comme un prétexte pour repousser le mariage<sup>62</sup>.

---

<sup>62</sup> Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île* [1915], traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1986, p. 42. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *AQI*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Toutefois, dans l'histoire canadienne comme dans la fiction de Montgomery, l'éducation supérieure au XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle coûtait très cher<sup>63</sup>, encore plus pour la classe ouvrière dont est issue Anne Shirley. En effet, elle est orpheline puis adoptée par une famille de fermiers. D'ailleurs, l'auteure prend soin de préciser que le principal obstacle aux études universitaires d'Anne est l'argent : « Elle ne voulait pas toucher aux économies de Marilla ; et il y avait très peu de possibilités qu'elle gagne suffisamment d'argent pendant les vacances d'été. » (*AQI*, p. 172) Joséphine Barry, la tante de Diana qui s'était liée d'amitié avec Anne dans le premier tome de la série, est fortuitement réapparue dans le second tome de la série pour régler ce problème financier et permettre à notre jeune protagoniste de poursuivre ses études en lui léguant 1000 \$ après son décès. C'est grâce à ce don généreux qu'Anne va pouvoir obtenir son diplôme universitaire.

Anne Shirley est un personnage fort, elle est déterminée et ambitieuse. Cela la pousse à se surpasser. Alors qu'elle étudie au collège dans le premier tome, Anne travaille énormément afin d'obtenir la bourse Avery qui lui permettra de poursuivre ses études à l'université en payant les quatre années de scolarité. Grâce à ses efforts soutenus, elle réussit à obtenir la bourse quelques mois plus tard. En cela, la protagoniste de la série de Montgomery est indéniablement d'avant-garde, car elle obtient non seulement la reconnaissance de ses camarades et de quelques professeurs, mais également celle du comité de sélection de la bourse. Tel que mentionné précédemment, les filles étaient considérées comme une classe à part<sup>64</sup>, moins intelligentes, et c'est ce qui rend surprenant la pleine approbation dont jouit le personnage d'Anne dans l'histoire. Après avoir obtenu la prestigieuse bourse, Matthew, un des tuteurs légaux, décède tragiquement et Anne n'hésite

---

<sup>63</sup> En effet, Gail Cuthbert Brandt écrit, dans *Canadian Women: A History*, que « *not many secondary schools in any province were free, and few parents could afford to subsidize the additional costs of their daughters' attendance even when a school was free.* » [« [...] peu d'écoles secondaires étaient gratuites dans les provinces, et peu de parents pouvaient se permettre les coûts supplémentaires liés à la fréquentation de leurs filles, même lorsque l'école était gratuite. »] (*CW*, p. 196 ; nous traduisons.) Même Egerton Ryerson, un ministre méthodiste assez influent au XIX<sup>e</sup> siècle, aurait admis « *at least once that these were in fact too expensive for "a large class of the inhabitants of cities and towns".* » [« [...] ces écoles étaient en fait trop chères pour "une grande partie des habitants des villes et des villages". »] (*SS*, p. 175 ; nous traduisons)

<sup>64</sup> Voir à ce sujet Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], ouvr. cité, p. 196.

pas à suspendre ses études afin de prendre soin de Marilla qui devient de plus en plus aveugle<sup>65</sup>. Pour Anne, l'université est « un tournant sur sa route » (ADA, p. 276), une source d'espoirs. Cette héroïne est intéressante parce que Montgomery nous présente une protagoniste qui est d'avant-garde dans son parcours scolaire et qui se surpasse en tout. D'un autre côté, toutefois, Montgomery semble retenir Anne Shirley et l'empêcher de donner trop d'espoirs d'avenir à ses lectrices. C'est comme si l'auteure prévenait les jeunes lectrices que, peu importe l'espoir qui existe pour leur éducation, la finalité de leur vie sera toujours la même. Anne illustre bien cela en demeurant à la maison pour prendre soin de la famille qui lui reste : Marilla Cuthbert. Les éditeurs d'*Anne... La maison aux pignons verts*, The Page Publishers, ont exigé une suite au premier tome paru en 1908, l'auteure n'avait pas du tout l'intention d'en écrire une<sup>66</sup>. La suite de la série *Anne... La maison aux pignons verts* nous porte à questionner les intentions de Lucy Maud Montgomery avec la création du personnage d'Anne, car cette dernière semble d'avant-garde en éducation tout le long du premier tome, mais, à la fin de ce tome, Montgomery ramène son personnage vers la vie conventionnelle qu'une femme du XIX<sup>e</sup> siècle doit socialement vivre.

---

<sup>65</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne d'Avonlea* [1909], traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1986, p. 158 ; 273 ; 276. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle ADA, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>66</sup> Dans sa correspondance avec Ephraim Weber en date du 10 septembre 1908, Montgomery ne semble pas enchantée par la demande de son éditeur. De plus, la dernière phrase de la citation suivante vient montrer qu'à l'origine, Lucy Maud Montgomery n'avait pas l'intention d'écrire une suite à *Anne... La maison aux pignons verts* : « Vous voyez, Anne semble avoir touché le goût du public. Elle est passée par quatre éditions en trois mois. En conséquence, les éditeurs m'ont pressé d'avoir le second volume prêt pour octobre — en fait, ils ont insisté pour que je le fasse. [...] [S]i j'avais su qu'on me demanderait d'écrire un second livre d'Anne, je n'aurais pas du tout “terminé” [le premier tome], mais simplement “arrêté”. » [« You see, Anne seems to have hit the public taste. She has gone through four editions in three months. As a result, the publishers have been urging me to have the second volume ready for them by October – in fact insisting upon it. [...] [I]f I had known I was to be asked to write a second Anne book I wouldn't have “ended” it at all but just “stopped”. »] (LME, p. 43 ; nous traduisons.)

### 1.1.1 Opinions et points de vue

Dominique Demers écrit, dans *Du petit poucet au dernier des raisins*, qu'« [u]ne foule d'informations [peuvent être] puisées dans des lieux différents » (*PP*, p. 191) pour constituer l'identité du héros d'une œuvre. Ces lieux nous permettent de connaître l'entourage du personnage, sa personnalité, son apparence, etc. Les différents lieux étant, par exemple, ce que l'entourage d'un personnage dit de lui ou de quelque chose ou encore ce que le protagoniste dit de lui-même<sup>67</sup>. Lucy Maud Montgomery met en scène différents points de vue sur l'éducation, la plupart étant émis par des femmes. Encore une fois, la présentation de tous ces points de vue nous conforte dans l'hypothèse que Montgomery souhaitait offrir un éventail de possibilités aux jeunes lectrices afin qu'elles puissent se forger une opinion critique de l'avenir. Un certain nombre de commentaires sont favorables à l'éducation. Par exemple, Marilla Cuthbert, la femme qui adopte Anne avec son frère, encourage la jeune fille à poursuivre des études afin qu'elle puisse se débrouiller seule dans la vie<sup>68</sup>, sans l'aide d'un homme. Elle-même n'a jamais eu de mari ni d'enfant, vivant toujours avec son frère. Elle s'est donc occupée de la ferme par elle-même et entretient la pensée qu'une femme doit être prête à toutes éventualités. À ce propos, Marilla ne semble pas être un cas unique. Au Minnesota, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, il semblerait que plusieurs parents aient souhaité que leurs filles fassent des études avancées dans l'éventualité où « le destin les obligerait à subvenir à leurs besoins<sup>69</sup>. » Toutefois, d'autres points de vue sont indéniablement moins favorables. C'est le cas, notamment, de Rachel Lynde qui trouve, pour sa part, qu'Anne ne devrait pas poursuivre d'études à l'université. L'orpheline a, en effet, « suffisamment d'instruction pour une femme » (*APV*, p. 275). La vieille commère n'est pas « d'accord avec

---

<sup>67</sup> Voir à ce sujet Dominique Demers et Paul Bleton, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse*, ouvr. cité, p. 191.

<sup>68</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 220.

<sup>69</sup> « [T]hat they might receive some advanced schooling and be trained for a profession should fate require them to be self-supporting. » Alison Prentice et Marjorie R. Theobald, *Women Who Taught*, Toronto, University of Toronto Press, 1991, p. 120 ; nous traduisons. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *WWT*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

le fait que les filles aillent à l'université avec les garçons et se bourrent le crâne de latin, de grec et d'une infinité d'absurdités du genre. » (*APV*, p. 275). La voisine des Cuthbert a un mari et des enfants et croit fermement que la place des femmes est à la maison pour prendre soin de sa famille. Tel que mentionné auparavant, très peu d'options de carrière s'offrent aux jeunes canadiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Montgomery présente, grâce à Marilla et Rachel Lynde, deux destinées diamétralement opposées : la vieille fille qui vit avec son frère et la femme docile et aimante.

D'autres personnages de la série, tels que Mme Andrews, une femme du village d'Avonlea, croient que l'instruction d'Anne à l'université n'est pas du tout nécessaire, car « elle va sans doute se marier avec Gilbert Blythe [...] » (*ADA*, p. 302), un jeune homme très fréquentable qui vient aussi d'Avonlea. Mme Andrews ajoute que « si on [enseignait à la jeune femme] à s'occuper d'un homme à l'université, alors elle aurait raison d'y aller. » (*ADA*, p. 302) Rachel Lynde croit aussi que la seule raison pour une fille de fréquenter l'université est de pouvoir « flirter » (*AQI*, p. 24) et de se « trouver un homme » (*AQI*, p. 17), un mari. Encore une fois, certaines des opinions présentées portent sur la place prédestinée de la femme qui doit rester dans la sphère privée, c'est-à-dire à la maison. Mme Andrews et Mme Lynde défendent donc la tradition et la place conventionnelle de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour certains éducateurs et gouvernements, il était d'ailleurs très important d'instruire « la femme dans le sens de ses devoirs domestiques » (*MM*, p. 123) afin qu'elle prenne sa place socialement attribuée. Ce à quoi Anne réplique incontestablement qu'elle va à l'université « pour étudier, [se] développer et apprendre toutes sortes de choses. » (*AQI*, p. 17) En cela, Anne est originale, car la plupart des jeunes femmes qui souhaitaient poursuivre leurs études le faisaient afin de pouvoir exercer un métier en attendant de trouver un mari. L'éducation est toutefois perçue de manière différente d'une personne à l'autre : certaines camarades d'Anne Shirley voient l'université comme un réel tremplin pour l'avenir, alors que d'autres l'envisagent comme une échappatoire au mariage. Pourtant, plus Anne entend des commentaires négatifs autour d'elle à propos de l'université, plus elle commence à hésiter et à douter de son choix de poursuivre des études supérieures. Anne est un personnage qui a besoin d'avoir l'approbation de ceux qui l'entourent : « Elle cessa de parler,

mi-riant, mi-soupirant. Comme elle était dotée d'une nature sensible, toute désapprobation la troublait, même quand elle était exprimée par des personnes dont elle respectait à peine l'opinion. » (*AQI*, p. 23) À l'image des personnages présents dans la série *Anne*, d'autres personnages fictifs et des personnes réelles en position d'autorité telles que certains professeurs de Redmond (*AQI*, p. 54) et Ryerson, ministre et éducateur, refusent, et combattent même « avec véhémence » (*AQI*, p. 54), que les jeunes femmes aient accès à l'enseignement supérieur<sup>70</sup>. Montgomery défend donc le droit à l'éducation dans *Anne* en intégrant autant de personnages qui représentent diverses opinions.

Une possibilité de réponse à notre problématique pourrait être qu'Anne n'est ni d'avant-garde, ni traditionnelle, mais qu'elle suit véritablement la pratique de son temps, telle que nous l'explicitons un peu plus loin, dans son évolution et dans ses questionnements. En effet, il est facile de remarquer son hésitation lorsqu'elle fait des choix de vie, comme en ce qui concerne son éducation. Ce personnage romanesque rend parfaitement l'« effet de vie » (*EP*, p. 108) décrit par Vincent Jouve dans *L'effet-personnage dans le roman*. En « donnant un accès direct aux flux obscurs et changeant [des pensées des personnages], [Montgomery, avec *Anne... La maison aux pignons verts*,] crée le sentiment d'une activité psychologique si complexe qu'elle ne peut être que la vie et non sa représentation simplifiée. » (*EP*, p. 112) Anne Shirley, dans notre corpus, donne indubitablement l'illusion de la vie, l'impression qu'elle est une véritable personne. Elle s'éloigne alors de son rôle purement fictif. Là se trouve peut-être un élément de réponse à la question qui anime notre mémoire : Anne, en donnant ainsi l'effet de vie, représente peut-être donc réellement la femme de son époque dans sa progression et ses hésitations. De plus, « [l]a construction progressive de l'être romanesque est, de fait, essentielle à l'effet de vie. » (*EP*, p. 115) Anne pourrait n'être ni d'avant-garde ni conformiste, mais bien simplement de son temps. Aussi,

[l]es protagonistes féminins — Antonia Shimerda et Anne Shirley — créés par [Willa Cather et Lucy Maud Montgomery respectivement] offrent aux filles et aux jeunes femmes des modèles réalistes qui agissent, réagissent et pensent comme des

---

<sup>70</sup> Voir à ce sujet Alison Prentice, *The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada*, ouvr. cite, p. 111.

adolescentes effectuant la difficile transition entre l'enfance et l'âge adulte<sup>71</sup>. (AW, p. 201)

Le personnage d'Anne présente des pensées universelles qu'ont les adolescentes et des difficultés liées au passage de l'enfance à l'âge adulte, cela expliquerait sans doute en partie pourquoi le premier tome, qui aborde majoritairement cette transition, a connu un tel succès à travers le monde et les années. Bien que les pensées d'Anne Shirley soient adaptées à sa situation et à son milieu canadien-anglais de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, ses pensées restent universelles lorsqu'elle s'interroge sur l'amour de sa famille, sur l'amour qu'elle peut ressentir pour un certain garçon, sur l'angoisse du départ de la maison et sur son avenir. « Plus important encore, [les] actions [d'Antonia Shimerda et d'Anne Shirley] face à des tragédies telles que la mort, l'adoption et la perte personnelle montrent que ces protagonistes adolescentes sont indépendantes, intelligentes et autonomes<sup>72</sup> » (AW, p. 201). Nous pouvons notamment penser à la mort de Matthew qui survient à la fin du premier tome. Cette tragédie va développer considérablement la notion de sacrifice chez Anne qui abandonnera la bourse Avery, qui lui donnait accès à l'université, pour aller travailler en tant qu'enseignante et pouvoir s'occuper de Marilla et de la ferme. Bref, dans cet « effet de vie » créé par Montgomery grâce au personnage d'Anne Shirley, une nouvelle hypothèse se présente : celle qu'Anne est de son temps, ni plus ni moins.

Malgré les personnages qui tentent de dissuader Anne de poursuivre ses études, il y en a qui, au contraire, l'encouragent. Nous pouvons penser notamment à Gilbert Blythe. Il amène Anne à voir les choses différemment en lui rappelant qu'elle est la première fille d'Avonlea à aller à l'université, il la considère ainsi comme une « pionni[ère] » (AQI, p. 23) et semble l'admirer. À ce titre, on peut voir que Gilbert est également un personnage qui défend les droits des femmes, particulièrement leur droit à l'éducation. Cette expression tirée

---

<sup>71</sup> « *The female protagonists – Antonia Shimerda and Anne Shirley – created by these authors provide girls and young women with realistic rôle models who act, react, and think like adolescents making the difficult transition from childhood to adulthood.* » Nous traduisons.

<sup>72</sup> « *More important, their actions in the face of tragedies such as death, adoption, and personal loss show these adolescent protagonists to be independent, intelligent, and personally empowered.* » Nous traduisons.

du troisième tome de la série vient marquer une tendance avant-gardiste dans le roman, car plusieurs jeunes filles d'Avonlea ont été au collège dans le premier tome de la série : Jane Andrews et Josie Pye entre autres, mais certaines nous révélaient également avoir l'intention d'enseigner seulement en attendant le mariage (*APV*, p. 221). Anne serait la première à fréquenter l'université dans notre corpus, mais par rapport aux femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, peut-on toujours la considérer d'avant-garde ? Il est aussi intéressant de remarquer que les deux hommes qui font partie de l'entourage d'Anne, Gilbert et Matthew, l'encouragent à poursuivre ses études et à se démarquer.

Au cours de l'histoire, il arrive que certaines femmes, et même certains hommes, se lèvent pour prendre la parole afin d'encourager l'éducation des femmes. Toutefois, au XIX<sup>e</sup> siècle, il était particulièrement compliqué pour ces militants de défendre dure comme fer leur position à cause de la pression sociale exercée sur les femmes. Il n'était donc pas rare que ces derniers, comme Agnes Machar, auteure et journaliste, tentent de calmer les foules et de se protéger en « prenant soin d'apaiser la crainte qu'une éducation méthodique puisse déssexualiser une femme et la rendre moins susceptible de se marier et d'avoir des enfants<sup>73</sup>. » (*CHM*, p. 35) Il était primordial à cette époque de rassurer la population en lui garantissant que l'accès aux savoirs des femmes ne diminuerait pas leur fertilité. Dans *Anne*, cet enjeu ne semble pas être une priorité, c'est également en cela que nous considérons le monde d'Avonlea comme un univers idéalisé.

### **1.1.2 Un vent de changement pour l'éducation**

À partir de 1877, le régime d'éducation sur l'Île-du-Prince-Édouard change beaucoup. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le français est encore très présent dans les écoles acadiennes notamment. Toutefois, à partir de 1877, une « nouvelle loi prévoit un seul régime d'enseignement, celui

---

<sup>73</sup> « [...] Machar was still careful to assuage the age-old concern that a methodical education might unsex a woman and make her less likely to marry and have children. » Nous traduisons.

de l'école publique, obligatoire, uniforme et non confessionnelle. Autrement dit, l'école anglaise et neutre<sup>74</sup>. » Cette loi a mené à l'isolement des communautés acadiennes des autres communautés de l'Île-du-Prince-Édouard. Il est important de spécifier les réalités de cette province canadienne, car *Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery y a été rédigé et l'histoire s'y situe presque entièrement, du moins jusqu'à ce qu'Anne parte étudier au collège de Queen's. Dans les écoles acadiennes en particulier, on ne trouve pas suffisamment d'instituteurs diplômés. Pour pallier ce problème, le gouvernement accorde des « licences permissives », c'est-à-dire que les instituteurs obtiennent une permission provisoire d'enseigner. Dans notre corpus primaire, Anne Shirley étudie au collège de Queen's. À la mort de Matthew, son tuteur, et devant la maladie de Marilla, sa tutrice, la jeune fille abandonne la bourse Avery et choisit d'enseigner afin de ne pas s'éloigner d'Avonlea. Anne continue toutefois ses études à distance tout en enseignant dans l'éventualité d'aller à l'université un jour. Anne Shirley semble d'avant-garde par rapport à la société de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, car elle ne se contente pas d'obtenir une « licence permissive ». Elle fait des études complètes jusqu'à l'obtention de son baccalauréat. Toutefois, Anne suit simplement son temps, car « [l]a majorité des étudiantes sont concentrées dans les facultés des arts et de l'éducation, mais certaines trouvent leur place dans d'autres facultés ; quelques-unes osent même faire des études supérieures<sup>75</sup>. » (CW, p. 201) Toutefois, il est primordial de constater qu'Anne Shirley enseigne dès la fin de ses études au collège de Queen's et que Montgomery n'indique nulle part si Anne a le droit d'enseigner avec un diplôme de collège ou si elle a eu recours à cette fameuse licence. Sur ce point, il est donc impossible de dire avec exactitude si Anne devance les femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle ou si elle suit les normes de l'époque.

---

<sup>74</sup> Robert Rumilly, *Histoire des Acadiens*, Montréal, Éditions Fides, 1955, p. 775.

<sup>75</sup> « *The majority of women students were concentrated in the undergraduate faculties of arts and education, but some found their way into other faculties; a few even braved graduate study.* » Nous traduisons.

Il est fort intéressant de se plonger dans les écrits personnels de l'auteure pour tenter de comprendre ses intentions en écrivant la série *Anne... La maison aux pignons verts* vers 1908. Lorsque Montgomery répond à une lettre d'Ephraim Weber le 10 septembre 1908, elle se dit très surprise qu'il ne lui ait pas adressé la critique à laquelle elle s'attendait : celle d'une fin trop conventionnelle pour le premier tome de sa série. Ce qui est très intéressant, c'est qu'*Anne... La maison aux pignons verts* se termine par Anne qui sacrifie ses études temporairement afin de prendre soin de sa seule tutrice toujours vivante et malade, Marilla Cuthbert. Ce sacrifice témoigne de la maturité atteinte par la jeune fille et l'amène à entrer sur le marché du travail. On peut se demander pourquoi Montgomery dit regretter cette fin trop conventionnelle. Selon nos recherches, il n'est pas conventionnel et commun qu'une jeune fille provenant d'une classe sociale inférieure aille au collège et obtienne une bourse pour poursuivre des études universitaires en plus d'obtenir son diplôme avec tous les honneurs. Ce que Montgomery a voulu qualifier de conventionnel est peut-être le fait qu'Anne Shirley ne consacrerait pas les prochaines années de sa vie uniquement à son éducation universitaire. Si le roman de la série avait été le seul à être publié, les lectrices auraient pu imaginer la suite selon les codes traditionnels de cette époque : Anne aurait rencontré un jeune homme de son milieu, se serait probablement mariée et elle aurait abandonné sa carrière d'enseignante afin de prendre soin de son mari et de ses enfants. Ces réflexions nous amènent à nous questionner. Nous pensions que Montgomery avait souhaité présenter aux jeunes filles de l'école du dimanche différentes options qui s'offrent à elles pour l'avenir. Nous savons des journaux intimes de l'auteure qu'elle n'aimait pas particulièrement sa vie d'épouse de pasteur et qu'elle se sentait coincée dans les rôles sociaux de son époque. Alors pourquoi ces regrets pour la fin de son premier tome ? Montgomery n'a-t-elle pas voulu présenter une jeune orpheline forte et indépendante ? Qu'aurait-elle pu faire de plus pour défier les normes de son époque ? La suite de la vie de la protagoniste d'*Anne... La maison aux pignons verts* semble s'éloigner du traditionalisme du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour vérifier cette hypothèse, nous analyserons dans la suite de ce chapitre le rapport d'Anne à l'imagination.

## 1.2 L'IMAGINATION COMME PRINCIPE D'ÉDUCATION CHEZ ANNE SHIRLEY

Si l'éducation peut être, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, un moyen d'éviter le mariage ou, à l'inverse, celui de trouver un époux, elle est également perçue comme une occasion de s'élever socialement et économiquement : « [Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des promoteurs] présentent l'école comme une voie presque certaine vers la mobilité ascendante, vers l'amélioration de l'individu et de la classe sociale. Sur un autre plan, ils promeuvent l'éducation elle-même comme le signe et le symbole de la réussite<sup>76</sup>. » (*SP*, p. 66) Dans *Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, l'imagination est omniprésente au point de devenir, pour Anne, un principe d'éducation, car elle lui a non seulement permis de grandir, mais aussi d'évoluer dans la société au fil des tomes.

N'ayant aucun proche en mesure de l'adopter, Anne est placée dès son plus jeune âge en familles d'accueil dans lesquelles elle devait remplir la tâche de gouvernante auprès des enfants biologiques plutôt que d'être simplement une enfant dont il fallait prendre soin. Très tôt, Anne a appris à lire, d'abord grâce aux quelques mois par année qu'elle passait à l'école puis par elle-même. C'est en 1905 qu'une loi est venue obliger les enfants canadiens de 7 à 12 ans, à l'exception de ceux qui résident au Québec et dans ce qui est à l'époque la colonie de Terre-Neuve, de fréquenter l'école pendant une période minimale de temps<sup>77</sup>. L'apprentissage de la lecture ouvre énormément de portes à la jeune orpheline. La lecture lui permet d'enjoliver sa vie notamment en lui permettant de s'évader de sa triste réalité et de se réfugier dans un monde merveilleux. Anne Shirley manifeste rapidement une imagination très vive et même parfois envahissante, voire dérangeante pour les personnes qui l'entourent. En effet, la jeune fille tient des discours interminables et les autres personnages de la série redoutent les changements qu'elle pourrait apporter dans la société : sa conduite est jugée inconvenante pour une jeune femme, car elle ne respecte pas les normes sociales qui veulent

---

<sup>76</sup> « *On the first, they offered schooling as an almost certain avenue to upward mobility, to individual as well as class betterment. On another, they promoted education itself as the sign and symbol of success.* » Nous traduisons.

<sup>77</sup> Voir à ce sujet Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], ouvr. cité, p. 195.

qu'elle reste dans la sphère privée, sans se mettre de l'avant. N'ayant pas eu de figure d'autorité pour restreindre ses lectures, Anne a eu la chance, dans sa malchance, de pouvoir lire tout ce qui nourrissait son esprit comme bon lui semblait.

L'imagination illustre également l'évolution et la progression d'Anne en tant que personnage romanesque et en tant que fille. La protagoniste est romanesque dans les idéaux qu'elle nourrit à l'égard de la société, elle s'attend notamment à avoir les mêmes droits que les hommes et les mêmes chances de réussir. Anne Shirley aspire également à être traitée comme tout le monde, reconnue comme un individu à part entière et accueillie à bras ouverts dans la société d'Avonlea. Ces idéaux lui confèrent le rôle « de s'élever contre le monde ambiant, perçu comme territoire hostile ou décevant<sup>78</sup>. » Anne se distingue de la société dans laquelle elle grandit : elle est rejetée par les habitants d'Avonlea à cause de son statut de femme et d'orpheline, mais aussi à cause de son apparence et de son comportement. Malgré cela, elle tente constamment d'intégrer la communauté d'Avonlea. Son imagination l'y aide grandement. La protagoniste de notre corpus ne semble pas d'avant-garde par rapport aux femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour cet élément, car les femmes étaient inévitablement rejetées dans toutes les sphères qui n'étaient socialement pas acceptables pour elle. Toutefois, il est indéniable que le personnage d'Anne fait preuve d'une persévérance et d'une force intérieure hors du commun. Elle ne reste pas discrète, elle n'accepte pas d'être reléguée à la sphère de l'intime. Anne veut rayonner dans toutes les sphères de sa vie, autant à l'école qu'à la maison. Le comportement des autres personnages d'Avonlea semble rendre Anne traditionnelle dans le bannissement qu'ils lui font subir. D'abord, quand Marilla voit l'orpheline entrer chez elle, ainsi qu'on peut le lire dans cet extrait : « [L]orsque son regard se posa sur cette étrange petite silhouette aux longues tresses rousses, attifée d'une robe informe, et qu'elle rencontra les yeux lumineux, passionnés de l'enfant, elle s'arrêta d'un seul coup, stupéfaite. "Qu'est-ce que c'est que ça, Matthew Cuthbert ?" s'écria-t-elle. "Où

---

<sup>78</sup> Isabelle Daunais, « Le personnage et ses qualités », ouvr. cité, p. 16.

est le petit garçon ?” » (APV, p. 28). Ensuite, on perçoit la mise à l'écart de l'orpheline avec Rachel Lynde, leur voisine, et l'instituteur lorsqu'Anne met les pieds à l'école<sup>79</sup>.

De plus, dès son arrivée à Avonlea, Anne prend l'habitude de renommer les endroits qu'elle découvre pour les enjoliver, par exemple, elle rebaptise la mare des Barry « le Lac-aux-Miroirs » (APV, p. 25). Cynthia Sugars considère que l'orpheline possède une « capacité à romancer le paysage [...] le rendant en fait plus “réel” en le fictionnalisant<sup>80</sup>. » (AW, p. 111) En effet, l'imagination de la protagoniste de la série *Anne* lui permet vraiment de voir le monde avec un œil nouveau, de redécouvrir la valeur des choses : « Anne a le pouvoir de lire le paysage d'une manière que les adultes ne peuvent pas » (AW, p. 175). Également, l'imagination lui permet de se familiariser plus facilement avec les endroits qu'elle trouve. Anne donne des noms plus enchanteurs aux endroits qu'elle traverse afin de se les approprier :

Joli ? Oh, mais *joli* ne me semble pas être le mot pour le décrire. Beau non plus d'ailleurs. Aucun n'est suffisamment fort. Oh, mais c'était merveilleux, *merveilleux* ! [...] Mais ils ne devraient pas appeler « l'Avenue » cet endroit si adorable. Ça n'a aucun sens, ce nom-là. Ils devraient l'appeler, voyons voir, le Chemin blanc des Délices. N'est-ce pas là un beau nom imaginatif ? Quand je n'aime pas le nom d'un endroit ou d'une personne, j'en imagine un nouveau, et c'est toujours sous ce nom-là que je me les représente. (APV, p. 24 ; l'auteure souligne)

Anne peut ainsi s'imaginer avoir une vie meilleure et envisager comment il serait possible d'atteindre ce monde idéal. En effet, « sa facilité à utiliser l'analogie et la métaphore a une tendance résolument positive. Elle imagine un moyen de s'en sortir<sup>81</sup>. » (AW, p. 38). Ce don permet à Anne Shirley de grandir avec moins de séquelles que ce que son enfance difficile aurait pu lui causer, car le monde du rêve l'a, en quelque sorte, protégée. En parlant du deuxième foyer qui l'a accueillie après le décès de ses parents, Anne déclare à Marilla :

---

<sup>79</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 104.

<sup>80</sup> « [...] *ability to romance the landscape [...] in effect making it more “real” by fictionalizing it.* » Nous traduisons.

<sup>81</sup> « *We learn that while Anne can acknowledge how unhappy the orphanage made her, her facility with analogy and metaphor has a determinedly positive bent. She imagines a way out for herself.* » Nous traduisons.

« C'était un endroit bien solitaire. Je suis persuadée que je n'aurais pas pu vivre là si je n'avais pas eu d'imagination. » (APV, p. 42) Cette imagination était nécessaire pour qu'elle puisse se projeter dans de meilleures conditions et surtout pour qu'elle ait l'impression d'être aimée.

Une composante importante de l'éducation de l'orpheline par l'imagination est ses rencontres avec des amies imaginaires, notamment sa rencontre avec Katie Maurice<sup>82</sup>. Cette jeune amie se révèle en fait être une « amie de vitre » que la protagoniste a inventée de toutes pièces pour lui tenir compagnie chez Mme Thomas, une dame qui prend Anne chez elle à la suite de la mort de ses parents. L'orpheline a ensuite dû quitter sa chère amie imaginaire afin d'aller vivre dans un autre foyer, celui de Mme Hammond. Chez cette dernière, Anne a trouvé une autre amie : Violetta, qui, cette fois, se révèle être un écho qui répondait toujours à Anne en lui répétant chacune de ses paroles « même si vous ne parliez pas fort » (APV, p. 60). Anne est accueillie par l'orphelinat quelques mois avant d'arriver à Green Gables. Dans le petit village d'Avonlea, elle ne rencontre pas une amie de vitre ni une amie d'écho, mais une projection idéalisée, parfaite, d'elle-même : Lady Cordélia Fitzgerald. Cette Lady possède tout ce qu'Anne désire avoir : elle a une chevelure de jais et le teint pâle, elle est raffinée et délicate, etc<sup>83</sup>. Dans cette beauté parfaite, Anne n'arrive pas complètement à se projeter. Elle n'arrive pas « à rendre cela réel. » (APV, p. 61) Elle écarte rapidement cette version parfaite d'elle-même pour ne conserver qu'« Anne de Green Gables<sup>84</sup> » (APV, p. 61). Nous pouvons toutefois déduire de la présence de ces amies imaginaires le besoin qu'a Anne « d'avoir quelqu'un avec qui elle peut parler et jouer, la figure dont tout enfant a besoin, mais qui n'existe pas pour Anne<sup>85</sup>. » Besoin qui est comblé lorsqu'Anne rencontre Diana Barry,

---

<sup>82</sup> Anecdotiquement, Montgomery avait la même amie imaginaire lorsqu'elle était enfant. Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1901-1911*, ouvr. cité, p. 127.

<sup>83</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 61.

<sup>84</sup> Bien que les éditeurs des versions françaises d'*Anne of Green Gables* aient traduit le titre *Anne... La maison aux pignons verts*, ils ont conservé les termes « Green Gables » pour la maison de Marilla et Matthew Cuthbert dans le corps du texte.

<sup>85</sup> « In addition, the presence of imaginary friends can be understood as Anne's way to express her need of someone whom she can talk to and play with, the figure that every child needs but it is not there for Anne. » Fatimah Salsabila Az-Zahra et Nur Saktiningrum. « Anne Shirley's Character Development and its Causes as

une véritable petite fille de l'Île-du-Prince-Édouard. Cette première relation avec une vraie amie fait à la fois peur à Anne et la désole de délaisser ses anciennes amies. Ces amies imaginaires l'ont aidée à sortir du monde rêveur de l'enfance et à entrer dans le monde plus réaliste de l'adolescence. La protagoniste passe alors de l'ordinaire Anne Shirley à l'extraordinaire Anne de Green Gables. En effet, lorsque la jeune fille était à l'orphelinat, son imagination l'a beaucoup aidée à surmonter la peur et la tristesse de la maltraitance et de l'abandon. Son imagination lui crée des amies qui sont ses « consolatrice[s] » (APV, p. 59), bien qu'imaginaires, et qui lui permettent de traverser les moments difficiles.

### 1.2.1 L'imagination et le physique

Grâce à son imagination, Anne Shirley parvient à passer outre les remarques et les insultes qu'elle reçoit à cause de son apparence : elle est rousse avec beaucoup de taches de rousseur et elle est très maigre. En raison d'analyses zoomorphiques, le roux est lié au porc et au renard, et il a mauvaise réputation<sup>86</sup> depuis des centaines d'années, ainsi que le relève Valérie André : « la rousseur des cheveux est un signe de sottise (ou de folie), de prédisposition à la colère et à l'intrigue<sup>87</sup>. » La rousseur est également associée, encore aujourd'hui, à la figure du diable, à la sorcellerie et au mal. Elle a pour effet collatéral, en littérature, de dépersonnaliser le personnage<sup>88</sup>. Un exemple, mentionné par Valérie André dans *La rousseur infamante*, est celui du livre *Poil de Carotte* dont le titre est devenu « un nom commun, [repris] “en français dans le texte” par les auteurs du monde entier pour désigner un enfant rousseau. » (RI, p. 82), Un des événements cruciaux de la série *Anne... La*

---

Seen in *Anne of Green Gables* by Lucy Maud Montgomery », *Lexicon*, vol. 6, n° 2, octobre 2019, p. 123 ; nous traduisons.

<sup>86</sup> Voir à ce sujet Valérie André, *La rousseur infamante. Histoire littéraire d'un préjugé*, ouvr. cité, p. 25.

<sup>87</sup> Giambattista della Porta, *De Humane Physiognomonia* (1586), cité par Valérie André, *La rousseur infamante. Histoire littéraire d'un préjugé*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, coll. « L'Académie en poche », 2013, p. 23-24.

<sup>88</sup> Voir à ce sujet Valérie André, *La rousseur infamante. Histoire littéraire d'un préjugé*, ouvr. cité, p. 85.

*maison aux pignons verts* est lorsque Gilbert Blythe, un jeune camarade de classe d'Anne Shirley, la traite de « poils de carotte » parce que cette dernière, plongée dans ses pensées, ne lui accorde pas l'attention qu'il voudrait :

Alors, oui, Anne daigna le regarder, mais de quelle façon !

Elle fit plus que le regarder, d'ailleurs. Elle fut debout en un instant, toute rêverie évanouie. Elle foudroya Gilbert d'un regard brillant de colère et de larmes.

« Détestable, méchant garçon ! » s'exclama-t-elle, d'une voix passionnée.  
« Comment osez-vous ? »

Et puis — paf ! Anne assena un grand coup d'ardoise sur la tête de Gilbert, la brisant tout net — l'ardoise, non la tête — en deux morceaux. (APV, p. 106)

Cette scène de la série participe grandement à l'évolution du personnage d'Anne Shirley. D'abord, elle permet au lectorat de voir à quel point la couleur de ses cheveux est un point sensible pour Anne. Elle a elle-même « intégré le stéréotype concernant les roux<sup>89</sup> » (LAG, p. 173), celui selon lequel les femmes rousses sont « espiègles<sup>90</sup> » (LAG, p. 173) et elle en est consciente. Ensuite, c'est à partir de ce moment qu'Anne va développer une rivalité avec Gilbert. Au départ, elle est simplement animée par la colère suite à l'insulte proférée. Puis, cette rivalité se transforme en motivation : Anne tente d'être la meilleure dans tout ce qu'elle entreprend à l'école. Cette rivalité l'aidera à obtenir de bons résultats et même la bourse Avery au collège de Queen's. Enfin, cette célèbre scène marque le début de la reconnaissance de notre protagoniste en tant qu'individu possédant des émotions par la microsociété qu'est l'école d'Avonlea. En effet, les camarades de la jeune fille ne la verront plus du même œil. Cette scène montre aux autres élèves de l'école qu'Anne n'est pas qu'une petite orpheline dont on peut se moquer : « À l'école d'Avonlea, on appréciait fort les scènes.

---

<sup>89</sup> « *Anne herself has absorbed the stereotype regarding redheads.* » Nous traduisons.

<sup>90</sup> « *Red-haired women [...] are often portrayed as lascivious or mischievous.* » Nous traduisons.

Celle-ci était particulièrement réjouissante. Tout le monde poussa un “Oh” où se mêlaient l’horreur et la délectation. » (APV, p. 107)

Dominique Demers remarque que dans la littérature jeunesse, « [l]es personnages sont moins parfaits, plus vrais » (PP, p. 183), ils sont composés de tares et d’« attributs extraordinaires » (PP, p. 190). Outre le physique, les personnages de cette littérature développent une identité sociale « à l’intérieur [d’une] micro-société » (PP, p. 188) qui peut être celle de l’orphelinat, de la famille, de l’école, etc. En ce qui concerne Anne, elle semble davantage composée de tares du point de vue des gens de l’orphelinat et des habitants d’Avonlea. Elle parle trop selon les dires de Marilla : « Oh, ça, pour parler, elle a la langue bien pendue. Ça se voit tout de suite. Ce n’est pas un bon point pour elle, d’ailleurs. Je n’aime pas les enfants qui parlent à tort et à travers. » (APV, p. 33). Anne est aussi trop maigre selon une voisine de Marilla : « Vous n’avez pas l’air de valoir grand-chose. » (APV, p. 48). Quant à Rachel Lynde, elle affirme qu’Anne est loin d’être belle : « [C]e n’est sûrement pas pour votre apparence qu’on vous a choisie, c’est sûr et certain. » (APV, p.65). C’est du moins ce que ces personnages féminins pensaient au début du premier tome, avant qu’elles apprennent à connaître l’orpheline. Dans la littérature du début XX<sup>e</sup> siècle, le personnage de l’enfant s’éloigne de plus en plus de la représentation « pure » de l’enfant pour rejoindre une vision plus fidèle à la réalité. À cet égard, Anne est une héroïne qui « avance péniblement sur ce sentier tortueux et semé d’embûches que constitue le passage de l’enfance à l’âge adulte<sup>91</sup>. » L’imagination l’a beaucoup aidée à améliorer la vision qu’elle avait d’elle-même, mais également la manière dont les autres la perçoivent. Dans la série, Anne commence à accepter son corps qui se transforme sous ses yeux et elle se trouve plus jolie, ou du moins accepte son apparence, en grandissant :

Je ris un peu toute seule, parfois, lorsque je me souviens à quel point mes cheveux me rendaient malheureuse, mais je ne ris pas trop fort malgré tout, parce que c’était pour moi une telle source de problèmes. Deux détails me semblaient insupportables ; mes cheveux roux et mes taches de rousseur. Des taches de rousseur, je n’en ai plus,

---

<sup>91</sup> Dominique Demers, *Représentation et mythification de l’enfance dans la littérature jeunesse*, thèse de doctorat, Université Sherbrooke, 1993, p. 290.

et les gens sont assez aimables pour prétendre maintenant que mes cheveux sont châtain [...]. (APV, p. 269)

La confiance qu'elle développe peu à peu force, en quelque sorte, les personnages qui l'entourent à se repositionner et à réfléchir à ce qu'ils pensent de l'orpheline. Anne est somme toute représentative de la plupart des adolescentes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont peur de l'inconnu et des changements qui s'opèrent dans leur corps. Elle se pose beaucoup de questions et redoute l'avenir. Toutefois, l'imagination l'aide à surmonter tout ça et la rassure.

Tel que mentionné précédemment, depuis très longtemps, la rousseur a une connotation négative et attribue à la femme, entre autres, un pouvoir de séduction<sup>92</sup>. Ce trait physique a également des éléments psychologiques qui y sont attribués, comme l'espièglerie et la méchanceté. La protagoniste d'Anne le mentionne d'ailleurs explicitement : « “Vous trouveriez plus facile d'être vilaine que gentille, si vous aviez vous aussi des cheveux roux”, dit Anne d'un ton agressif. » (APV, p. 52) Dans la série de Montgomery, la rousseur est pour Anne un poids énorme qui, elle en est certaine, l'empêchera d'être heureuse à jamais :

« Dites-moi, comment est-ce que vous appelleriez cette couleur-ci ? »

Elle agrippa une des longues tresses brillantes qui lui pendaient dans le dos, la fit passer par-dessus son épaule, et la flanqua sous le nez de Matthew. [...]

« C'est roux, non ? » risqua-t-il.

La fillette laissa retomber la tresse tout en poussant un soupir si profond qu'il semblait provenir du bout de ses orteils et exhaler toute la détresse de l'histoire humaine.

« Oui, c'est roux », dit-elle, résignée. « Et vous comprenez, à présent, pourquoi je ne peux pas être parfaitement heureuse, personne ne peut l'être, avec des cheveux roux. » (APV, p. 22)

Montgomery rend le personnage « plus vrai que nature » en lui conférant ainsi les émotions, les difficultés et les questionnements d'une jeune fille du XIX<sup>e</sup> siècle. Anne y est aussi

---

<sup>92</sup> Voir à ce sujet Valérie André, *La rousseur infamante. Histoire littéraire d'un préjugé*, ouvr. cité, p. 11.

conforme dans son utilisation de l'imagination, mais elle se distingue dans ses manifestations. Nous avons précédemment abordé, bien que brièvement, l'image de l'enfant modèle à l'école qui se devait d'être calme et studieux. Il a aussi été assez vite établi qu'Anne ne faisait pas du tout partie de la catégorie de l'enfant modèle : elle tient des monologues interminables, s'affuble d'un chapeau de fleurs pour aller à l'école<sup>93</sup>, court après les garçons pour se venger de leurs méchantes paroles à son encontre... Anne représente la figure type de l'adolescente avec ses tourments et l'imagination qui permet d'ignorer ou de pallier certaines peurs et manques de l'enfance. L'auteure a si bien brossé le portrait physique et psychologique de la protagoniste de la série que tous et toutes peuvent s'y reconnaître. La construction d'Anne Shirley permet de s'identifier à elle puisque, comme la plupart des adolescents, Anne vit son lot de problèmes et développe ses propres techniques afin de se sentir mieux dans sa peau. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, certains adolescents se réfugient plutôt dans la religion pour surmonter les difficultés qui surviennent dans leur vie, d'autres, comme Anne, emploient l'imagination. En cela, Anne rejoint l'adolescent moyen.

### 1.2.2 L'imagination et la religion

Certains travaux, comme le mémoire *The Natural Progression of an Orphan: L.M. Montgomery's* de Amber L. Jones, abordent la religion d'Anne Shirley. En effet, des personnages, dans la série *Anne... La maison aux pignons verts*, prétendent que l'orpheline est païenne. Toutefois des chercheurs, comme Jones, suggèrent que la religion de l'orpheline est plutôt la nature<sup>94</sup>. D'autres encore pensent que le lien particulier que l'adolescente entretient avec la nature la rapproche plutôt des religions indigènes<sup>95</sup>. Dans tous les cas, Anne

---

<sup>93</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 82.

<sup>94</sup> Amber L. Jones, *The Natural Progression of an Orphan: L.M. Montgomery Anne of Green Gables*, ouvr. cité.

<sup>95</sup> Voir à ce sujet Jane Ledwell et Jean Mitchell (dir.), *Anne Around the World: L.M. Montgomery and Her Classic*, ouvr. cité, p. 158.

possède une imagination débordante qui lui permet de trouver sa place dans toutes les religions, qu'on les lui impose ou non. Dans notre corpus, elle est non-croyante en arrivant à Green Gables. Elle explique en effet qu'elle a arrêté de croire en Dieu lorsqu'elle a compris qu'il aurait pu lui donner une chevelure noir corbeau, comme elle en rêve tant, plutôt qu'une tignasse rousse : « Mme Thomas m'a dit que Dieu a fait exprès de me donner des cheveux roux, et depuis, il ne m'intéresse plus. » (APV, p. 52) Il y a également une autre raison qui pourrait expliquer l'athéisme d'Anne Shirley. En effet, comme l'avance Fatimah Salsabila Az-Zahra et Nur Saktiningrum, « les gens et la société dans lesquels Anne vivait [avant son arrivée à Avonlea] ne considèrent pas la pratique religieuse comme une activité importante qu'un enfant doit faire<sup>96</sup>. » Par contre, dès que Marilla la prend sous son aile, elle exige d'Anne qu'elle apprenne des prières et qu'elle aille à l'école du dimanche :

Marilla, aussi obsédée par les maximes moralisatrices que la duchesse du Pays des Merveilles, était fermement convaincue qu'il fallait en ajouter une à chacune des remarques que l'on adressait à un enfant. Anne, cependant, s'intéressait moins à la morale qu'aux possibilités d'émerveillement que les maximes lui offraient. (APV, p. 59)

Peu à peu, Anne se rapprochera de nouveau du protestantisme à l'aide de son imagination infallible qui lui permet de voir de la beauté dans tout ce qu'elle lit et voit. Ainsi, par exemple, elle prend grand plaisir à apprendre les prières comme Marilla le lui demande parce que « [c]e n'est pas de la poésie, mais cela [lui] fait le même effet que si c'était de la poésie. [...] C'est comme un air de musique. » (APV, p. 58) Pourtant, Anne affirmait quelques pages plus tôt qu'elle ne croyait pas en Dieu à cause de la couleur de cheveux qu'il lui avait donnée. Toutefois, elle ne représente pas la fervente croyante du début du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, à cette époque, les femmes pouvaient faire partie de deux sphères : la sphère privée, à la maison, et la sphère religieuse qui lui conférait, du moins en apparence, des pouvoirs de décisions dans la communauté. Cette sphère était tout de même appréciée, car elle permettait

---

<sup>96</sup> « The second reason is the people and the society where Anne used to live with do not see a religious practice as an important activity that a child must do. » Fatimah Salsabila Az-Zahra et Nur Saktiningrum, « Anne Shirley's Character Development and its Causes as Seen in *Anne of Green Gables* by Lucy Maud Montgomery », ouvr. cité, p. 123 ; nous traduisons.

également à la femme de sortir de la maison : « l'appartenance à l'église était [...] un moyen d'échapper aux corvées domestiques<sup>97</sup>. » (SS, p. 109)

L'imagination témoigne de l'évolution du personnage d'Anne Shirley tout au long de notre corpus. Au départ, elle est toujours plongée dans ses pensées, mais il est possible de remarquer au fil de son intégration dans la société dans laquelle elle grandit (cela se produit principalement dans le premier tome) qu'Anne se rend compte de la réalité du monde et délaisse peu à peu ses rêves extravagants. En grandissant, Anne a l'impression que l'imagination et le rêve ne font plus partie de ses droits fondamentaux. Peu à peu, elle sent qu'elle n'a plus « d'autre moment pour laisser vagabonder [s]on imagination » (AQI, p. 92) que la nuit lorsqu'elle va se coucher dans le pignon Est de Green Gables. Anne est alors enseignante et directrice dans une école secondaire. L'orpheline a fait face à la majorité des remarques négatives et positives émises à son sujet dans le premier tome de la série et doit maintenant affronter celles du milieu professionnel de l'éducation et de l'écriture. La protagoniste de notre corpus a alors moins de temps pour gambader dans les champs et laisser son imagination courir, car elle s'évertue à prouver à la société son droit et sa capacité à exercer ces métiers. Grandir semble signifier « abandonner l'imagination à l'enfance » pour la Anne qui annonce à un jeune adolescent qu'il « doi[t] payer le prix de grandir [...]. [Il doit] laisser derrière [lui] le monde des contes de fées. » (AQI, p. 197) La langue et les mots, que ce soient par l'écriture ou par la parole, sont très importants pour la jeune fille et pour son développement. Dans son enfance, cela permettait à l'orpheline « [de se réfugier] dans son univers où prédomine l'imagination [...] » (APV, p. 61). Sa progression se perçoit par les discours de plus en plus avarés de mots. Alors qu'Anne avait l'habitude de prononcer des monologues de parfois deux pages entières<sup>98</sup>, ses discours raccourcissent peu à peu pour

---

<sup>97</sup> « [...] *for church membership was also an escape from domestic drudgery.* » Nous traduisons.

<sup>98</sup> Voir par exemple, dans le premier tome de la série, le passage de la page 20 dans lequel l'orpheline s'émerveille, entre autres, du paysage. Voir également le passage de la page 89 à 91 dans lequel Anne se laisse aller à la rêverie en effectuant des travaux d'aiguille. Au contraire, le passage de la page 277 dans lequel Anne s'extasie du paysage est très court et simple : « “Ô vieille terre adorable”, murmura-t-elle extatique, “que tu es belle ! Que je suis heureuse de vivre en ce bas monde !” » Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 277.

presque complètement disparaître. Elle devient plus discrète, moins fantasque, avouant même à Marilla qu'elle préfère garder son imagination, tel un secret, pour elle.

Grâce à son imagination, Anne pourrait sembler d'avant-garde par rapport aux femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle : elle est très extravagante, particulièrement lorsqu'elle est jeune, elle n'a pas honte de faire usage de son imagination, notamment dans ses grands discours, et son rapport à la religion n'est pas construit sur les mêmes croyances que la majorité des citoyennes de l'époque. Anne s'intéresse de nouveau à la religion principalement parce qu'elle retrouve de la beauté dans les prières. L'emploi de l'imagination ramène l'adolescente vers une conception romanesque plus traditionnelle : Anne Shirley utilise l'imagination pour se protéger de la méchanceté du monde et pour s'épanouir. Nécessairement, Anne « sort du lot », son personnage n'est pas commun, mais est-ce suffisant pour la qualifier d'avant-gardiste ? Après tout, Anne n'est qu'une jeune fille plongée dans le monde d'Avonlea, qui lui est inconnu, avec les défis que l'intégration dans une nouvelle société représentent. C'est une jeune orpheline qui fait face aux reproches de son nouvel entourage tout en se questionnant sur les changements de son corps et de sa personnalité à l'aube du passage à l'âge adulte.

### **1.3 RECONNAISSANCES ET RÉCOMPENSES POUR UNE ORPHELINE ROUSSE**

Lorsqu'Anne arrive à Green Gables, il est si rare d'adopter des enfants à Avonlea, et surtout ceux qui ne viennent pas du village, que la protagoniste de la série n'est pas immédiatement considérée comme un individu, comme l'une des leurs. L'une des rares raisons qui poussaient les gens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à adopter des enfants, des garçons plus particulièrement, est lorsque les fermiers avaient besoin de main-d'œuvre, d'une aide

qui ne leur coûterait pas cher<sup>99</sup>. C'est précisément le cas de Marilla et Matthew Cuthbert qui choisissent d'adopter un enfant pour aider Matthew à la ferme. Ils s'attendent à recevoir « un brave garçon, gentil et intelligent, de dix ou onze ans environ. [Ils avaient] décidé que c'est le meilleur âge, juste assez vieux pour se rendre un peu utile tout de suite pour les tâches qu'il faut faire, et encore assez jeune pour être mis au pas comme il faut. » (APV, p.13-14) Toutefois, c'est plutôt une fille qui semble être « tout un numéro » (APV, p. 17) qui attend Matthew à la gare. L'adoption d'Anne Shirley par le couple de frère et sœur n'est pas facile pour l'orpheline. Elle fait face aux critiques liées à son statut social, à son statut d'étrangère et à son sexe. Son arrivée à Green Gables est d'abord conditionnelle, Marilla ne veut pas prendre le risque de la garder chez elle si Anne n'est qu'une païenne sans éducation. Finalement, Marilla s'attache rapidement à la personnalité pétillante et débordante d'énergie d'Anne et le couple de frère et sœur décide d'adopter la jeune orpheline.

Anne Shirley ne fait pas l'unanimité chez les habitants d'Avonlea. Pour les mêmes raisons que Marilla, on regarde l'orpheline bizarrement et on la juge plus facilement que les autres enfants. Toutefois, un élément déterminant accentue les reproches et les critiques qu'on émet à l'égard d'Anne : son apparence physique. Anne est rousse, d'une rousseur qu'on n'avait jamais, ou du moins que très rarement, vu à Avonlea. Rachel Lynde raconte d'ailleurs à Anne qu'elle a « connu une jeune fille, autrefois — [elle allait] même à l'école avec elle, en fait — dont les cheveux étaient aussi désastreusement roux [que les siens] [...] » (APV, p. 74), mais cela s'est déroulé il y a très longtemps et Mme Lynde ne mentionne pas une rencontre avec une personne rousse plus récente, ce qui souligne la rareté de la chose. La relation qu'entretient la jeune fille avec ses cheveux est complexe et difficile, elle a horreur de ses cheveux roux et la moindre remarque à ce sujet l'irrite. Son statut d'orpheline et sa couleur de cheveux sont des aspects nuisibles à l'intégration de la jeune fille dans la société d'Avonlea.

---

<sup>99</sup> Voir à ce sujet Julia L. Mickenberg et Lynne Vallone, *The Oxford handbook of children's literature*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 333.

### 1.3.1 L'éducation comme chemin vers l'ascension sociale

Au fil des tomes, la protagoniste de notre corpus réussit à se démarquer positivement des jeunes gens de son âge, notamment grâce à sa persévérance et à ses performances scolaires. Les professeurs qui l'entourent et ses camarades vont commencer à l'accepter, car ils ne peuvent nier son intelligence malgré son statut de femme et son rang social de jeune orpheline nouvellement adoptée. Ainsi que nous l'avons mentionné précédemment, les filles et les jeunes femmes étaient traitées comme une catégorie à part, une seconde classe dans le milieu scolaire. Dans notre corpus, ce n'est toutefois pas le fait d'être une fille qui rend Anne moins populaire auprès des autres personnages. C'est plutôt son imagination débordante, son statut d'orpheline et sa rousseur qui alimentent les préjugés des habitants d'Avonlea à son propos. La jeune fille apprend peu à peu à maîtriser son enthousiasme à l'école en même temps qu'elle excelle dans ses études, ce qui pourrait expliquer que son intégration dans la société et la reconnaissance par les pairs se fasse plus rapidement à partir du moment où elle fréquente l'école.

Avec cette reconnaissance acquise par les études, Anne va commencer à s'élever socialement et à trouver sa place dans la société. Elle obtient le respect qui lui est dû, mais non pas sans effort. C'est notamment grâce à l'esprit de compétition qu'elle développe avec ses camarades, dont Gilbert Blythe, qu'elle arrive à se surpasser et à conserver la première place (*ex æquo* avec Gilbert) dans toutes les matières. L'entrée d'Anne dans la société d'Avonlea est réaliste et conforme à ce qui se passait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle vit les échecs et les réussites ordinaires d'une jeune adolescente. Anne n'est pas une enfant parfaite dépourvue de défaut. Elle a, comme la majorité des enfants, de la difficulté dans certaines matières. Dans son cas, c'est avec l'algèbre qu'elle a le moins d'affinité. Toutefois, son entrée au collège de Queen's l'écarte de cette progression régulière en éducation et la rapproche de l'éducation moderne. En d'autres mots, Anne s'éloigne de la conformité auparavant remarquée au fur et à mesure qu'elle avance dans ses études. Le simple fait qu'Anne obtienne

la bourse d'études Avery<sup>100</sup> à la fin du premier tome de la série confirme cette tendance avant-gardiste chez l'orpheline. Cette bourse dans la série de Montgomery idéalise visiblement le monde de l'éducation pour les jeunes filles, car très peu de femmes dans les années 1880 et 1890 étaient encouragées à poursuivre leurs études. Egerton Ryerson, avec l'aide du gouvernement de l'époque, a mis la pression pendant de nombreuses années « pour l'exclusion complète des filles, ou mieux encore, pour leur non-reconnaissance totale à des fins financières<sup>101</sup>. » (*SP*, p. 111) De plus, « [l']éducation des filles dans le système public [du milieu et de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle], si elle est mentionnée, est le plus souvent discutée en termes très négatifs<sup>102</sup>. » (*SP*, p. 114) Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, il était difficile pour les élèves féminines de continuer leurs études au collège et à l'université, car il y avait peu de personnes d'autorité qui les encourageaient. Pourtant, dans *Anne... La maison aux pignons verts*, la protagoniste reçoit la reconnaissance de ses enseignants et des autres étudiants. Cela transparait notamment dans le fait qu'elle est sélectionnée parmi plusieurs centaines d'étudiants pour poursuivre des études à l'université : la bourse Avery couvrant les frais de scolarité des quatre années nécessaires à l'obtention du diplôme de baccalauréat.

Le monde fictionnel dans lequel vit Anne Shirley est aussi idéalisé en ce qui concerne l'accès à l'éducation. La jeune orpheline n'a pas besoin de se déguiser et de se faire passer pour un homme afin d'avoir accès à l'instruction et de prouver aux autres qu'elle peut être aussi intelligente, voire plus, qu'un homme. Ça n'a toutefois pas été le cas de toutes les femmes au XIX<sup>e</sup> siècle, et même dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Edith Curzon, notamment, est devenue, en 1885, « un symbole vivant de l'affirmation répétée de sa mère selon laquelle les femmes ont une capacité égale [à l'homme] à faire des études

---

<sup>100</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, « Un triomphe et des rêves », dans Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts*, ouvr. cité, p. 260 à 264.

<sup>101</sup> « [...]for the complete exclusion of girls, or second-best, their total non-recognition for financial purposes. » Nous traduisons.

<sup>102</sup> « The education of girls in the public system, if referred to at all, was most frequently discussed in very negative terms. » Nous traduisons.

supérieures<sup>103</sup>. » (*CHM*, p. 55) Sarah Curzon, la mère d'Edith Curzon, est une grande activiste pour les droits des femmes. Edith est la première de sa famille à aller à l'université et la première femme à obtenir un diplôme de baccalauréat en sciences naturelles à l'Université de Toronto<sup>104</sup>. Ce n'est que grâce aux combats qu'a menés sa mère qu'Edith Curzon a pu avoir accès à l'enseignement supérieur et obtenir un diplôme. Un autre exemple de cet accès difficile aux études supérieures est le cas de Kate Bloggs qui, dans les mêmes années, s'est déguisée en homme afin de pouvoir poursuivre des études universitaires. L'étudiante a non seulement réussi à obtenir son diplôme, mais elle a également « remporté des prix dans chaque matière du programme universitaire réputé “masculin”<sup>105</sup> » (*CHM*, p. 55). Lorsque nous comparons ces femmes qui ont dû se battre afin de poursuivre des études universitaires en 1885 dans le Canada anglais, le parcours d'Anne semble un peu trop facile puisqu'elle ne rencontre aucune difficulté dans son éducation. Elle étudie à l'université, obtient des bourses et la reconnaissance de ses pairs alors qu'au même moment, au contraire d'elle, les femmes devaient presque se battre pour avoir accès à l'éducation supérieure.

Encore une fois, avec ces éléments, Montgomery semble vouloir montrer aux jeunes lectrices qu'elles peuvent réaliser tout ce qu'elles souhaitent et poursuivre des études universitaires si le cœur leur en dit. Toutefois, une autre hypothèse s'impose. Tel que mentionné dans l'introduction, Montgomery a trouvé l'idée du personnage d'Anne Shirley lorsqu'elle quittait à peine l'enfance, mais elle a commencé à rédiger *Anne... La maison aux pignons verts* en 1905, dix ans après avoir trouvé l'idée originale de son histoire. Il est également possible que la série de Montgomery soit teintée d'une vision de l'auteure jeune et d'une vision de l'auteure adulte. Lorsque Lucy Maud Montgomery était enfant, les universités ouvraient tout juste leurs portes aux femmes, mais au moment où l'auteure est

---

<sup>103</sup> « [...] *a living symbol of her mother's repeated assertion that women had an equal capacity for higher learning.* » Nous traduisons.

<sup>104</sup> Voir à ce sujet Beverly Boutilier et Alison Prentice, *Creating Historical Memory: English-Canadian Women and the Work of History*, ouvr. cité, p. 55.

<sup>105</sup> « [...] *and winning class prizes in each subject of the university's reputedly 'masculine' curriculum* [...] » Nous traduisons.

adulte et débute la rédaction d'*Anne*, il commence à être bien admis que les femmes sont aussi intelligentes que les hommes. La série semble teintée des rêves de la jeune auteure qui vient d'avoir l'idée du personnage d'Anne Shirley et, en même temps, elle semble idéalisée par la vision de l'auteure adulte qui sait que les femmes sont de plus en plus acceptées dans l'enseignement supérieur et dans la sphère publique. Il est donc possible que la facilité d'accès à l'éducation dans la série de 1908 puisse être justifiée par la coexistence de ces deux visions de l'auteure et que le généreux don de Mademoiselle Barry, qui est arrivé à point nommé dans l'éducation d'Anne, puisse être justifié par l'intrusion de la vision de l'enfant dans le roman. Il est également possible que Montgomery ait voulu vivre son rêve de « recevoir l'éducation tant attendue qui lancerait sa vie<sup>106</sup> » à travers le personnage d'Anne. En effet, l'auteure de la célèbre série n'a pas connu une enfance heureuse. Lucy Maud Montgomery a habité avec sa grand-mère la majeure partie de son enfance. Lorsqu'elle a emménagé avec son père, vers l'âge de 15 ans, Montgomery espérait pouvoir poursuivre des études universitaires qui devaient changer sa vie, mais elle rêvait également d'avoir enfin l'attention et la reconnaissance de son père<sup>107</sup>. Toutefois, à son arrivée à la maison paternelle, elle s'est vite rendu compte qu'elle n'aurait rien de tout cela, car toute l'attention était dirigée vers son demi-frère. Nous rejoignons les questionnements d'Irene Gammel, dans *Looking for Anne of Green Gables*, qui se demande si Montgomery avait souhaité vivre son rêve d'une éducation supérieure par l'entremise d'Anne Shirley : « Était-elle déjà en train de formuler ce qu'elle articulerait plus tard comme son rêve le plus profond — avoir une vraie éducation universitaire, un “véritable baccalauréat”, comme Anne le recevra dans la suite de 1915, *Anne*

---

<sup>106</sup> « [...] *to be the longed-for education that would launch her life.* » Irene Gammel, *Looking for Anne of Green Gables: The Story of L.M. Montgomery and Her Literary Classic*, 1<sup>re</sup> éd., New York, St. Martin's Press, 2008, p. 44 ; nous traduisons. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle LAG, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>107</sup> « *Yet when Maud arrived in the western frontier town, her dream of happy family and education quickly collapsed. The center of family attention was not the first-born daughter, who had been waiting her turn patiently, but her half-brother Bruce, the first-born male, "son and heir" to the "house of Montgomery," born while she was in Prince Albert.* » [« Pourtant, lorsque Maud arrive dans la ville frontalière de l'Ouest, son rêve de famille heureuse et d'éducation s'effondre rapidement. Le centre d'attention de la famille n'est pas la fille aînée, qui attendait patiemment son tour, mais son demi-frère Bruce, le mâle aîné, “fils et héritier de la ‘maison des Montgomery’, né alors qu'elle était à Prince Albert.” Nous traduisons.] Irene Gammel, *Looking for Anne of Green Gables: The Story of L.M. Montgomery and Her Literary Classic*, ouvr. cité, p. 44.

*quitte son île*<sup>108</sup> ? » (LAG, p. 44) Au vu de ses journaux intimes et de ses espoirs irréalisés, il est donc justifié de penser qu'Anne vit la vie dont Montgomery a toujours rêvé.

### 1.3.2 Monter les échelons sociaux<sup>109</sup> grâce à l'imagination et à l'empathie

Dans la partie précédente de ce chapitre, nous avons pu constater qu'Anne Shirley est un personnage qui a peu confiance en elle. Elle s'aide, entre autres, de l'imagination pour se valoriser à défaut de l'être par les gens qui l'entourent. Anne a constamment besoin d'être approuvée, qu'on lui dise que ce qu'elle fait est bien. Il est possible de remarquer, dans le premier tome de la série, que cela est particulièrement difficile pour elle à son arrivée à Green Gables parce qu'on la rejette à cause de son statut d'orpheline sans même essayer de la connaître. À ce moment précis, elle correspond parfaitement à la conception du personnage romanesque selon Isabelle Daunais parce qu'Anne tente d'intégrer un monde qui a changé et qui la met à l'écart :

---

<sup>108</sup> « *Was she already formulating what she would later articulate as her fondest dream- to have a real university education, a "full-fledged B.A.," as Anne would receive in the 1915 sequel Anne of the Island?* » Nous traduisons, l'auteure souligne.

<sup>109</sup> Nous posons l'hypothèse que les classes sociales canadiennes au XIX<sup>e</sup> siècle peuvent être définies d'une manière semblable aux classes sociales en Angleterre à la même époque, car le Canada appartient à l'Angleterre depuis 1763, année de la signature du Traité de Paris. (The Canadian Encyclopedia, « Guerre de Sept Ans (résumé en langage simple) », *L'encyclopédie Canadienne* [En ligne], 17 janvier 2020, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/guerre-de-sept-ans-resume-en-termes-simples#:~:text=La%20guerre%20de%20Sept%20Ans,ainsi%20que%20d'autres%20territoires.>) Il existe, selon l'article « Classes sociales » de James E. Curtis, deux moyens de définir les classes sociales au XIX<sup>e</sup> siècle : une des définitions est marxiste et l'autre ne l'est pas. Dans ce mémoire, nous nous associons davantage à la définition non-marxiste des classes sociales qui tient compte des « [...] inégalités de revenu, d'instruction, de pouvoir et de prestige professionnel [...] ». (James E. Curtis, « Classes sociales », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 7 février 2006, URL : [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/social-class.](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/social-class)) Toutefois, suivant le manque de références sur le sujet, nous avons déterminé nous-mêmes une stratification des classes sociales qui semble se confirmer dans *Anne... La maison aux pignons verts* : la classe élevée, riche, inclut les gens aisés, fortunés qui, par leur argent, acquièrent un certain pouvoir, comme les politiciens, les propriétaires, comme les parents de Diana Barry, etc., la classe moyenne inclut les professeurs, les ouvriers, les artisans et les fermiers, dont Marilla et Matthew Cuthbert, et la classe basse inclut les étrangers, les acadiens et les orphelins. Les habitants d'Avonlea dans notre corpus font preuve d'un mépris identique pour ces trois catégories de personnages.

En quittant l'espace clos et autotélique du monde mythique pour les hypothèses illimitées, du monde prosaïque, [le personnage romanesque] n'a pas tout laissé derrière lui. Il a emporté les histoires ou à tout le moins le canevas des histoires qui peuplaient ce monde mythique et, tout en entreprenant pour lui-même une nouvelle aventure, a continué de se les raconter. (*PSQ*, p. 16)

Anne se présente à Avonlea et se retrouve face aux jugements d'autrui, encore une fois. Depuis toute petite, Anne affronte le regard des autres sur sa personne. Elle a donc recours à l'imagination pour ne pas se laisser abattre par les critiques et « pour traverser et transmuier la violence de son vécu<sup>110</sup>. » Elle se construit une vie meilleure, un monde dans lequel elle n'est plus seule et où elle vit heureuse :

[J]e faisais semblant de croire que mon reflet dans la vitre était en réalité celui d'une autre petite fille qui habitait là. [...] Nous nous faisons croire que la bibliothèque était enchantée. J'étais convaincue que si j'avais connu le mot de passe, j'aurais pu ouvrir la porte et entrer dans la pièce où vivait Katie Maurice, au lieu de me retrouver dans les étagères de conserves et de porcelaine de Mme Thomas. Et alors, Katie Maurice m'aurait prise par la main et m'aurait emmenée dans un endroit merveilleux, plein de fleurs, de soleil et de fées, où nous aurions vécu heureuses tout le reste de nos jours. (*APV*, p. 59)

Jusqu'à son arrivée à Green Gables, Anne conserve cette capacité d'imaginer qui lui est bien utile par la suite. Du monde mythique de l'imagination, la protagoniste d'*Anne... La maison aux pignons verts* a conservé ses histoires et continue d'en vivre, du moins au départ. On sent dans les mots d'Anne Shirley et dans les mots de l'auteure que l'orpheline veut de tout cœur faire partie d'une famille, d'une communauté. Lorsque Marilla suppose qu'elle pourrait peut-être rester à Green Gables, elle exige également que la jeune fille apprenne à se tenir « convenablement, comme une petite fille bien élevée » (*APV*, p. 49), ce à quoi Anne répond : « Je tâcherai de faire et d'être tout ce que vous me demanderez, pourvu que vous me gardiez » (*APV*, p. 49). L'orpheline met tout en œuvre, dans ses études, à la maison, au catéchisme et auprès de ses amis, pour tenter de se faire accepter et reconnaître tout en restant

---

<sup>110</sup> Thuy Aurélie Nguyen, « Éthique et empathie à l'épreuve du bain dans *Riz noir* d'Anna Moï », *Nouveaux cahiers d'Ethos* [En ligne], n° 1 (*Éthique et empathie. Regards croisés dans une perspective transdisciplinaire*, dir. Diane Léger et Thuy Aurélie Nguyen), 2015, p. 78, URL : <https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1015/>.

elle-même. Et elle y parviendra. Chaque tome de notre corpus marque une étape importante dans la vie sociale et dans l'éducation de l'orpheline. Le premier tome, *Anne... La maison aux pignons verts*, souligne son entrée dans la société. Elle obtient la bourse Avery en étant la meilleure de sa cohorte et son diplôme au collège de Queen's. Ce tome révèle également le passage de l'enfance à l'adolescence lorsqu'elle sacrifie ses études, et son avenir, pour rester à Avonlea afin de prendre soin de Marilla Cuthbert, sa tutrice. Le second tome de la série, *Anne d'Avonlea*, se termine par la prise de conscience de l'amour de la jeune fille pour Gilbert Blythe et marque cette fois le passage de l'adolescence à l'âge adulte : « Un doigt invisible venait de tourner la page de l'adolescence, elle était arrivée à celle de la femme, avec son charme et son mystère, sa souffrance et sa joie. » (ADA, p. 330) Le troisième tome, *Anne quitte son île*, raconte les premières publications de la jeune auteure, sa diplomation à l'université et se scelle par la promesse d'un avenir entre Anne et Gilbert. Enfin, le quatrième tome de la série, *Anne au domaine des peupliers*, raconte l'entrée sur le marché du travail d'Anne avec ses difficultés et ses réussites.

Il est impossible de ne pas aborder cet élément qui, dès les premières pages de la série, permet la reconnaissance du personnage d'Anne en tant qu'individu : l'empathie. Cette capacité psychologique particulièrement développée chez Anne Shirley l'aide à s'intégrer dans la société. En effet, l'empathie permet à Anne « de comprendre l'autre jusque dans sa complexité<sup>111</sup> » en « se mett[ant] à [sa] place sans forcément éprouver ses émotions<sup>112</sup> ». Cela lui offre un niveau de compréhension des émotions d'autrui beaucoup plus élevé que la moyenne et permet à la jeune fille de s'attirer la sympathie des autres personnages de la série de Montgomery. Par exemple, lors de sa première rencontre avec Rachel Lynde, la commère du village et voisine de Green Gables, cette dernière insulte gravement la jeune Anne.

---

<sup>111</sup> Miryam Leclerc, *Les discours sur l'empathie et la possibilité de fondement éthique de l'empathie dans les essais contemporains sur le roman*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, 2013, p. 14.

<sup>112</sup> Gérard Jorland, « L'empathie, histoire d'un concept », dans *L'empathie* (dir. Alain Berthoz et Gérard Jorland), cité par Miryam Leclerc, *Les discours sur l'empathie et la possibilité de fondement éthique de l'empathie dans les essais contemporains sur le roman*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, 2013, p. 14.

D'abord, alors que Mme Lynde discute avec Marilla pendant qu'Anne se promène dans le verger, elle traite l'orpheline comme un objet qu'on peut rendre n'importe quand : « Quel dommage que cette erreur se soit produite [...] Et vous n'auriez pas pu la renvoyer ? » (APV, p. 64) Puis, la voisine des Cuthbert s'attaque au physique de l'enfant lorsqu'elle les rejoint dans la maison : « Elle est très maigre et très ordinaire, Marilla. Venez donc ici, mon enfant, laissez-moi vous regarder. Doux Jésus, a-t-on jamais vu pareilles taches de rousseur ? Et elle a des cheveux couleur carotte ! » (APV, p. 65) Après ces insultes, la jeune Anne Shirley ne peut rester de marbre et s'emporte dans une colère foudroyante, crachant ses quatre vérités au visage de la vieille Rachel Lynde. Suite à cet événement, Marilla Cuthbert pose comme condition à Anne qu'elle aille s'excuser à Madame Lynde si elle souhaite rester à Green Gables. Toutefois, blessée dans l'âme, Anne refuse jusqu'à ce que Matthew la convainque que ses excuses ne doivent pas nécessairement être entièrement sincères et bien senties. Ce qui nous amène à la réaction de Mme Lynde lors des excuses de l'orpheline. Devant la plaidoirie fleurie et enthousiaste de l'enfant, la vieille commère s'attendrit et fait une chose qu'elle fera rarement par la suite : elle reconnaît ses torts<sup>113</sup>. Par amour et amitié pour Matthew, Anne tente de comprendre les motivations de Mme Lynde à agir ainsi envers elle afin de préparer ses excuses<sup>114</sup>. Cela n'est qu'un des nombreux exemples de la force de l'empathie d'Anne sur les gens. Cette capacité empathique que possède Anne Shirley semble provenir principalement de ses lectures et de son imagination fertile. En effet, « [l]a littérature devient, à ce moment, le jeu par lequel se produit une variation où l'imagination exerce sa capacité à se mettre à la place d'autrui<sup>115</sup>. » L'empathie dont fait preuve Anne a pour effet

---

<sup>113</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, « Anne fait ses excuses », dans Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts*, ouvr. cité, p. 70 à 76.

<sup>114</sup> Valerie Murrenus Pilmaier explore également ce passage d'*Anne... La maison aux pignons verts* en abordant la vulnérabilité de l'adolescente, qui espère trouver sa place dans une famille aimante, face à Rachel Lynde. (Valerie Murrenus Pilmaier, « « Kindred Spirits », Vulnerability as the Key to Transformative Female Relationships in L.M. Montgomery's *Anne of Green Gables* », dans *Gender(ed) identities: critical rereadings of gender in children's and young adult literature* (Tricia Clasen et Holly Hassel éd.), New York, Routledge, 2017, p. 150-164.)

<sup>115</sup> Kateri Lemmens, « Dans la peau des autres : de l'imagination narrative à l'imagination morale », *Nouveaux cahiers d'Ethos* [En ligne], n°1 (*Éthique et empathie. Regards croisés dans une perspective transdisciplinaire*, dir. Diane Léger et Thuy Aurélie Nguyen), 2015, p. 61, URL : <https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1015/>.

qu'« [elle reste] étonnamment ouverte à la curiosité pour l'autre, et ce, malgré les sévices qui lui [ont été] infligés<sup>116</sup>. » L'enfance de l'orpheline n'a pas été facile ; elle a été déplacée d'un foyer à l'autre sans jamais recevoir l'amour auquel un enfant a droit. En dépit de cela, « la lecture de fiction narrative [a renforcé ses] capacités sociales<sup>117</sup> ». Grâce à ces capacités, Anne se fait des amis qui sortent de l'ordinaire et démontre une compréhension envers les habitants d'Avonlea qui tombent sous son charme et l'intègrent bien volontiers à la société.

Cette section nous a permis de mettre en lumière différents éléments qui contribuent à la progression du personnage d'Anne Shirley dans la société de l'Île-du-Prince-Édouard. Jusqu'à un certain point, Anne ne se situe pas à l'avant-garde par rapport aux femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle connaît la progression normale d'une jeune fille dans la société en suivant les cours de base, primaire et secondaire, et en fréquentant l'école du dimanche. Là où Anne se distingue, c'est notamment dans la reconnaissance qu'elle reçoit pour ses études supérieures. Ce dernier élément la place plutôt du côté de la modernité. Il y a toutefois certains éléments comme l'évolution de son statut d'orpheline et son pouvoir d'empathie surdéveloppé qui, selon nous, semblent plutôt liés à un besoin fictionnel romanesque et ne peuvent donc pas être comparés à l'histoire des femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

#### 1.4 LA CONFRONTATION DES MODÈLES SOCIAUX

Montgomery semble avoir souhaité présenter, dans la série de 1908, plusieurs modèles sociaux et peut-être même a-t-elle voulu les mettre en confrontation afin de permettre aux lectrices d'avoir une vision globale de la société du début du XX<sup>e</sup> siècle et de celle venir. Les

---

<sup>116</sup> Thuy Aurélie Nguyen, « Éthique et empathie à l'épreuve du bain dans *Riz noir* d'Anna Moï », *Nouveaux cahiers d'Ethos* [En ligne], art. cité, p. 74.

<sup>117</sup> Kateri Lemmens, « Dans la peau des autres : de l'imagination narrative à l'imagination morale », *Nouveaux cahiers d'Ethos* [En ligne], art. cité, p. 58.

personnages principaux de la série ne sont jamais totalement d'avant-garde ni totalement traditionnels. Anne en est l'exemple parfait. Elle poursuit des études au collège, puis à l'université avant de devenir directrice d'école. En cela, il est indéniable qu'elle est d'avant-garde par rapport aux femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est intéressant de remarquer que Rachel Lynde, une voisine de Green Gables, est libérale, mais n'encourage pas du tout l'éducation des femmes. Anne, quant à elle, se dit conservatrice politiquement, et cela afin de respecter la mémoire du défunt Matthew, l'homme qui l'a élevé avec Marilla. Par ailleurs, elle fait partie de la classe inférieure de la société puisqu'elle est orpheline. Au début du premier tome de la série de Montgomery, tout vient prouver ce statut inférieur : « [V]oilà comment elle serait apparue aux yeux d'un observateur ordinaire : une enfant d'environ onze ans, affublée d'une robe très courte, très serrée, très laide, d'une tiretaine d'un gris jaunâtre. » (APV, p. 18) Cette robe, tous les enfants de l'orphelinat la portaient. Une robe qui se voulait « pratique » et non jolie, une robe qui servait et pouvait être portée très longtemps. Ce n'est pas une robe qui est à la mode, qui permet de se sentir mieux dans son corps et d'intégrer la société : « [...] le vêtement dans *Anne... La maison aux pignons verts* nous parle de la communauté, de la classe, de la féminité et du statut de la femme<sup>118</sup>. » (AW, p. 18) Plus la protagoniste grandit, plus nous percevons l'influence de la communauté sur ses choix vestimentaires. En effet, elle veut dans le premier tome de la série une robe comme les autres jeunes filles, mais on s'aperçoit vite que ce désir de robe à manches bouffantes n'est pas seulement motivé par l'envie de suivre la mode, mais par le besoin de se sentir normale : « Les manches bouffantes sont tout à fait à la mode, en ce moment. [...] [J]e préférerais avoir l'air ridicule avec tout le monde, plutôt que d'être la seule à avoir l'air simple et raisonnable » (APV, p. 78). Au départ, les vêtements empêchent Anne d'évoluer au rythme qu'elle le voudrait dans la société d'Avonlea. Ils viennent marquer des différences que l'adolescente aimerait cacher, comme son statut d'orpheline. Finalement, les « manches bouffantes reflète[nt] l'insécurité d'Anne qui l'amène à penser qu'être différente est détestable et

---

<sup>118</sup> « [...] *clothing in Anne of Green Gables tells us about community, class, femininity, and the status of women.* » Nous traduisons.

laid<sup>119</sup>. » L’habillement est un autre moyen, pour Montgomery, de montrer l’évolution de la jeune protagoniste dans les différentes sphères sociales. Les habits que porte Anne dans la première moitié du premier tome l’empêchent aussi de se développer et d’apprendre à se connaître. Elle ne semble pas capable de comprendre qui elle est et souhaite simplement ressembler aux autres, ne pas être différente, comme en témoigne la citation précédente.

Nous pouvons aussi nous rendre compte de l’influence de Marilla et de Matthew sur les vêtements de la jeune fille. D’abord, vêtue de vêtements pratiques comme Marilla<sup>120</sup>, Anne portera de plus en plus des vêtements à la mode, choyée par Matthew. C’est lui qui lui permettra en premier de faire un pas dans la société grâce aux vêtements « à la mode ». Matthew, connaissant le rêve de l’orpheline de posséder des manches extravagantes, demande l’aide de Rachel Lynde : « “Des manches bouffantes ? Bien sûr. Ne vous en faites plus pour ça, Matthew. Je lui ferai à la toute dernière mode”, dit Mme Lynde. Et, une fois Matthew parti, elle se prit à songer : “Ce sera un réel plaisir de voir cette pauvre gamine porter enfin quelque chose de décent. La manière dont Marilla l’habille est tout bonnement ridicule [...]” » (APV, p. 180). Les lectrices peuvent alors s’apercevoir que l’esprit pratique de Marilla ne fait pas toujours l’unanimité auprès des autres habitants d’Avonlea, même auprès de Rachel Lynde qui a tendance à avoir des principes traditionalistes très forts. Ce passage montre particulièrement bien l’évolution de la relation entre Rachel Lynde et Anne Shirley. Elles ont connu un début chaotique, mais leur relation s’est développée avec une forme de respect et d’admiration. Rachel semble avoir changé sa vision de la protagoniste, en partie du moins (elle reste contre le fait que les femmes aient trop d’éducation). Les habits traduisent aussi très bien l’ascension d’Anne Shirley dans les classes sociales. Plus l’orpheline intègre la société, plus ses vêtements deviennent convenables, à la mode et distingués. Toutefois, ainsi que le souligne avec justesse Jennie Macdonald : « Anne a besoin d’une belle robe non seulement pour rejoindre sa communauté, mais aussi pour transcender

---

<sup>119</sup> « [the] puffed-sleeves reflects Anne’s insecurity that brings her to an idea that being different is loathsome and ugly. » Fatimah Salsabila Az-Zahra et Nur Saktiningrum, « Anne Shirley’s Character Development and its Causes as Seen in *Anne of Green Gables* by Lucy Maud Montgomery », ouvr. cité, p. 122 ; nous traduisons.

<sup>120</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 77-78.

sa vie de privations<sup>121</sup>. » (AW, p. 248) Anne vient d'un orphelinat où elle n'a jamais eu suffisamment d'attention pour avoir droit aux vêtements qui lui plaisaient : « J'ai prié pour en avoir une, mais je n'y croyais pas trop. Je ne m'attendais pas à ce que Dieu ait le temps de s'occuper des robes d'une petite orpheline. » (APV, p. 78) Les manches bouffantes représentent pour elle tout ce dont elle a toujours été privée : un confort familial et surtout l'amour de tuteurs. Bref, le choix politique d'Anne et ses habits participent à prouver la complexité et l'évolution du personnage d'Anne Shirley à travers son ascension sociale.

Ensuite, Montgomery présente le personnage de Diana Barry. C'est une jeune fille de bonne famille qui a l'âge d'Anne et qui devient rapidement la grande « amie de cœur » (APV, p. 85) de cette dernière. Diana ne poursuivra pas ses études parce que ses parents sont très conservateurs et favorisent le rôle divinement destiné aux femmes. Ils refusent donc une éducation supérieure à Diana afin de la former pour devenir une future épouse et mère. Elle se marie quelques années avant Anne et a des enfants bien avant elle. En cela, Diana Barry représente la femme traditionnelle du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle incarne également le personnage de l'enfant modèle dans la littérature : « [p]endant longtemps, la littérature jeunesse nous a proposé une galerie de personnages désespérément beaux, des enfants modèles. [...] [Ces enfants étaient un] rêve, plutôt qu'un miroir. » (PP, p. 183) Peu à peu, « le corps romanesque des jeunes héros des livres pour enfants et adolescents a changé. Les personnages sont moins parfaits, ils semblent plus vrais. » (PP, p. 183) Diana ne commet pas d'erreurs, elle est toujours polie avec tout le monde et ne se laisse pas atteindre par les injures d'un camarade sur la couleur de ses cheveux. Avec ses personnages, Montgomery met en opposition deux avenir possibles pour les jeunes filles du début du XX<sup>e</sup> siècle. Diana est tout le contraire de notre jeune protagoniste, Anne Shirley, qui, elle, semble vraie, vivante, comme la jeune lectrice du début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette opposition des personnages permet également à Montgomery de valoriser certaines options d'avenir par rapport à d'autres. En effet, l'auteure de la série *Anne... La maison aux pignons verts* privilégie visiblement

---

<sup>121</sup> « *Anne needs a beautiful dress not only to join in her community but also to transcend her life of deprivation.* » Nous traduisons.

l'enseignement supérieur et l'exercice d'un métier rémunéré plutôt que l'abandon des études pour une vie à la maison. Cela est sans doute dû à son rêve irréalisé d'avoir une éducation supérieure.

#### 1.4.1 Le cas des étrangers

Afin de marquer l'originalité du personnage d'Anne Shirley, Montgomery met également en scène des Acadiens, comme Jerry le garçon de ferme qu'engage Matthew, et des étrangers, comme des Français. Anne, dès son arrivée à Green Gables, est considérée comme une étrangère par les habitants d'Avonlea, car elle ne vient pas de l'Île-du-Prince-Édouard. En effet, la protagoniste de la série est née en Nouvelle-Écosse. Marilla et d'autres personnages d'Avonlea ont une opinion très tranchée sur les étrangers, et plus précisément sur les Acadiens : « ces stupides petits Acadiens, des demi-portions » (APV, p. 13). Les habitants d'Avonlea ont peur que les étrangers changent leur ville : Marilla, notamment, se demande « ce qu'Avonlea va devenir avec tous ces étrangers qui viennent s'y installer. » (ADA, p.15) En tant que citoyens conservateurs du Canada, pays qui a été colonisé plusieurs fois et abandonné aux mains des Anglais, les personnages dans *Anne... La maison aux pignons verts* ont peur d'être obligés de changer, contre leur volonté, mais « leur besoin de main-d'œuvre agricole et domestique bon marché [entre] en conflit avec leur crainte de la "souillure" physique et morale des petits émigrants<sup>122</sup>. » (OH, p. 335) C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Marilla et Matthew choisissent tout de même d'adopter un étranger : ils ont besoin d'aide à la ferme. Toutefois, les comportements et les opinions envers les Acadiens représentés dans la série *Anne* divergent de cette peur par la haine que ressentent les Anglais face aux Français : « L'inclusion par Montgomery de personnages acadiens

---

<sup>122</sup> « [...] *their need for cheap agricultural and domestic labor conflicting with their fear of the physical and moral "taint" of the little emigrants [...]* » Nous traduisons.

“reflète les attitudes anglophones de condescendance envers les Français”<sup>123</sup> » (AW, p. 138). Gavin White précise que L.M. Montgomery partageait l’opinion selon laquelle les Français « représentaient une sous-classe incapable de répondre à des idéaux plus élevés<sup>124</sup>. » (AW, p. 138) Cette opinion était assez répandue parmi les Canadiens à l’époque et Montgomery dépeint encore une fois, dans *Anne... La maison aux pignons verts*, une réalité du début du XX<sup>e</sup> siècle. On perçoit également une distinction entre le traitement réservé aux Acadiens, comme Jerry, et aux étrangers, comme Anne Shirley. Dans la série de 1908, Montgomery offre une chance à Anne de se faire connaître et apprécier, alors que Jerry reste un étranger qu’on traite comme tel.

Dans *Anne... La maison aux pignons verts*, la différence entre les étrangers et les habitants d’Avonlea est souvent perçue négativement tout au long de la série. Anne est influencée par ces opinions, car son parcours et son évolution n’auraient pas été les mêmes si elle avait été traitée aussi froidement qu’une étrangère et renvoyée à l’orphelinat. Rachel Lynde, la voisine des Cuthbert, souligne la différence entre les étrangers et les habitants locaux en parlant d’un petit garçon qui fait son arrivée au village dans le second tome : « Oh ! le garçon peut être convenable, mais il sera différent des enfants d’Avonlea. » (ADA, p. 16) C’est également ce que les autres citoyens pensaient d’Anne Shirley lorsque la protagoniste est arrivée. Selon eux, elle ne devrait apporter que des problèmes à Avonlea. Heureusement pour elle, Anne a vite fait de leur prouver le contraire. Deux craintes envahissent le village d’Avonlea à l’arrivée d’Anne rendant son intégration dans la société plus ardue : la peur des étrangers et la peur des orphelins. Rachel Lynde, la commère du village, a entendu et lu quelques histoires dans les journaux<sup>125</sup> et en fait donc une généralité : « Le fait que les enfants

---

<sup>123</sup> « *Montgomery’s inclusion of Acadian characters “reflects Anglophone attitudes of condescension to the French.”* » Nous traduisons.

<sup>124</sup> « “[...] which represented an underclass incapable of responding to higher ideals.” » Nous traduisons.

<sup>125</sup> « Vous savez, je lisais, pas plus tard que la semaine dernière, dans le journal, l’histoire de cet enfant qu’un couple, de l’ouest de l’Île, a adopté : il sortait d’un orphelinat, et il a incendié leur maison une nuit, il a mis le feu par pure méchanceté, Marilla et il les a presque grillés tout vifs dans leur lit. Et je connais une autre histoire, celle de cet enfant adopté qui gobait les œufs tout cru — ils n’ont jamais réussi à le débarrasser de cette mauvaise habitude. » (Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 14)

orphelins en général sont des éléments dangereux à introduire dans une famille est souligné dès le début du roman de Montgomery. » (*OH*, p. 337) Dans le premier tome de la série, lorsque Marilla se rend compte de l'erreur, elle veut immédiatement renvoyer Anne à l'orphelinat : « Nous voulons un garçon pour aider Matthew aux travaux de la ferme. Une fille ne nous serait d'aucune utilité. [...] Il faudra expédier de nouveau cette fille à l'orphelinat. » (*APV*, p. 32) Ce phénomène n'était pas rare à cette époque. En effet, « [t]ous les plans de placement en famille d'accueil et de "placement à l'extérieur" supposaient que les enfants "déficients" pouvaient être renvoyés dans leurs foyers institutionnels s'ils ne s'intégraient pas dans le foyer familial auquel ils avaient été affectés<sup>126</sup>. » (*OH*, p. 341) Ce n'est qu'en 1916 qu'une loi est venue protéger les orphelins de l'Île-du-Prince-Édouard contre les abus du système<sup>127</sup>. Bref, les opinions négatives des villageois d'Avonlea rendent l'intégration d'Anne dans la société plus difficile, mais la mise en relation de personnes provenant de différentes classes sociales permet également aux lectrices de comprendre la singularité de la protagoniste de la série.

#### 1.4.2 Les servantes

Nous nous attelons à montrer, dans ce mémoire, comment Anne représente, ou non, la femme du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Pour ce faire, il nous semble important de s'intéresser à d'autres groupes de travailleuses de cette époque afin de déterminer la part d'avant-gardisme de la protagoniste de notre corpus. Une autre réalité canadienne qui est présentée par Montgomery, outre celle des enseignantes qui est plus largement connue, est celle des servantes : « Les domestiques restent très demandés dans les zones rurales et urbaines au tournant du siècle et les métiers de service emploient une proportion bien plus importante de

---

<sup>126</sup> « *All of the fostering and "placing out" plans assumed that "deficient" children could be returned to their institutional homes if they did not fit into the family home to which they'd been assigned.* » Nous traduisons.

<sup>127</sup> Voir à ce sujet Julia L. Mickenberg et Lynne Vallone, *The Oxford handbook of children's literature*, ouvr. cité, p. 342.

femmes que le travail en usine jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>128</sup>. » En effet, le métier de servante « reste l'emploi rémunéré le plus important pour les femmes au Canada ; en 1891, 41 % de toutes les femmes considérées comme travaillant sont employées dans ce domaine<sup>129</sup>. » (CW, p. 148) Ce métier est bien représenté dans le second tome de la série Anne grâce à Mademoiselle Lavendar, une amie de l'orpheline, qui engage les filles d'une même famille pour la servir et lui tenir compagnie (une fois qu'une d'elles atteint 16 ans, une plus jeune prend la relève). Charlotta IV est la dernière fille de sa famille et devient, au cours d'*Anne d'Avonlea*, une amie de la protagoniste. Outre ce personnage toutefois, il n'y a pas d'autre témoignage de cet emploi dans la série. Montgomery semble donc présenter à ces jeunes lectrices différentes options pour l'avenir en mettant en scène le métier de servante en plus de celui d'enseignante et du rôle d'épouse, mais elle n'y accorde que très peu de place dans sa série *Anne*. Il s'agit sans doute d'une stratégie de l'auteure afin de valoriser les deux métiers d'Anne : elle est enseignante (puis directrice) et écrivaine à partir du deuxième tome de la série. Les différentes carrières décrites par Montgomery lui permettent de mieux placer ceux d'Anne Shirley à l'avant-garde des métiers pouvant être jugés plus traditionnels.

### 1.4.3 Autres modèles sociaux représentés

Nous avons pu constater que les classes sociales, ouvrières, paysanne et moyenne ont été représentées par Montgomery grâce à Anne Shirley, Matthew et Marilla, Diana Barry et Charlotta. Chaque personnage permet à Anne de se distinguer des autres et de la valoriser aux yeux des lectrices. Ces recherches nous confortent dans l'idée que Montgomery souhaite

---

<sup>128</sup> « *Servants remained in great demand in both rural and urban areas at the turn of the century, and service occupations employed a far greater proportion of women than factory work well into the twentieth century.* » (Linda Kealey, *Enlisting Women for the Cause: Women, Labour and the Left in Canada, 1890-1920*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, p. 16 ; nous traduisons.)

<sup>129</sup> « *Domestic service continued to be the single most important paid employment for women in Canada; in 1891, 41 percent of all women considered to be working were employed in this area.* » Nous traduisons.

encourager l'éducation des femmes<sup>130</sup> et peut-être même la vocation d'écrivaine. Montgomery n'avait pas seulement l'intention de poursuivre des études, dans son journal intime en date du 9 août 1892, elle souligne qu'elle en avait le devoir. En effet, elle écrit qu'elle « *doi[t]* poursuivre [s]es études<sup>131</sup>. »

Afin de clore le tour de cette microsociété présentée dans *Anne*, il reste la classe sociale élevée de la riche bourgeoisie à explorer. Cette classe sociale est principalement représentée par deux personnages dans la série : Mademoiselle Joséphine Barry, la vieille fille et grand-tante riche de Diana qu'on rencontre dans le premier tome de la série, et Philippa Gordon, une amie d'Anne qui étudie avec cette dernière à l'université et qui provient d'une famille très riche, présente dans les deux derniers tomes de notre corpus. Philippa ne poursuit pas ses études par nécessité d'avoir un emploi ni pour le pur plaisir d'apprendre, comme Anne, mais seulement pour échapper au mariage. Son personnage marque une distinction nette entre la classe moyenne, dont fait partie Anne une fois adoptée, et la classe élevée, dont Philippa est issue. Cette dernière ne se soucie pas du tout de l'argent pour financer ses études, or, il s'agit du principal obstacle à l'éducation de la protagoniste de notre corpus.

Montgomery, à travers tous ces personnages, présente les diverses couches qui peuvent constituer la société. L'auteure a vraiment recréé une société dans la série *Anne... La maison aux pignons verts*. Cette société se présente d'abord, dans le premier tome de la série de Montgomery, comme un bloc hostile à l'orpheline. Lorsque la jeune fille est adoptée, ce modèle sociétal change et une microsociété accueille Anne ; celle de la famille<sup>132</sup>. Elle permet

---

<sup>130</sup> Nous avons vu dans la partie 1.3 de ce chapitre que l'éducation était très importante pour Montgomery. Le fait qu'elle n'ait pas eu accès à l'enseignement supérieur, comme elle l'espérait en allant vivre chez son père, a été très difficile pour Lucy Maud Montgomery. Le parcours éducatif d'Anne a sans doute été facilité et encouragé pour combler un manque chez l'auteure de la série.

<sup>131</sup> « *I mean to study very hard for I must get some more education.* » Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1889-1900*, édité par Mary Henley Rubio et Elizabeth Hillman Waterston, préface de Michael Bliss, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 141 ; nous traduisons ; l'auteure souligne.

<sup>132</sup> Voir à ce sujet Dominique Demers et Paul Bleton, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse*, ouvr. cité, p. 188.

au personnage d'Anne de se définir et de comprendre qui elle est lorsqu'elle est entourée de personnes qui l'apprécient et l'aiment. La famille va lui permettre de grandir grâce à des encouragements, comme lorsque Marilla pousse l'orpheline à poursuivre ses études ou encore les nombreuses fois où Matthew encourage Anne dans tout ce qu'elle fait malgré ses innombrables erreurs et bêtises. C'est également grâce à cette microsociété qu'Anne va pouvoir plus facilement entrer dans la société d'Avonlea. Les amis qu'Anne Shirley se fait à l'école, et en dehors, forment également une famille. Par exemple, Anne rencontre Mademoiselle Lavendar, une femme qui habite seule assez loin du village, mais qui est extrêmement douce et joyeuse. Elle rencontre aussi la grand-tante de Diana Barry, une vieille fille riche qui semble avoir très mauvais caractère de prime abord, mais qui se révèle seulement avoir habité seule sans compagnie trop longtemps. Cette microsociété amicale est extrêmement importante dans l'ascension sociale d'Anne, car ses amis de son âge, ses camarades de classe, lui permettront de se sentir plus à l'aise à l'école, d'avoir un esprit de compétition et de se surpasser.

Nous croyons que Montgomery a souhaité créer une histoire vraisemblable en recréant la société canadienne-anglaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, pour certains éléments comme les divers personnages qui suivent, ou non, une éducation supérieure, nous conservons la première hypothèse selon laquelle Montgomery a bien voulu représenter une diversité de choix aux jeunes lectrices. Par contre, en ce qui concerne la représentation des différentes sphères sociales, nous croyons que Montgomery a simplement voulu créer un semblant de réel dans son œuvre fictionnelle afin que le lectorat adhère davantage à l'histoire. Cette conclusion nous pousse à croire que Montgomery a peut-être bien créé une protagoniste de son temps dans un univers qui permet aux lectrices de se reconnaître tout en apportant des éléments, comme l'imagination extraordinaire d'Anne et son accès à l'éducation supérieure, qui donnent de l'espoir aux jeunes lectrices.

En conclusion, dans ce chapitre, nous avons étudié le parcours éducatif durant l'enfance du personnage d'Anne Shirley afin de déterminer si elle était d'avant-garde ou traditionnelle par rapport aux femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. À ce stade, nous croyons que la protagoniste de la série *Anne... La maison aux pignons verts* est en avance sur son temps, car son accès idéalisé à l'éducation supérieure, l'extraordinaire reconnaissance par ses pairs et les récompenses auxquelles elle a droit en tant que femme prennent beaucoup d'importance au sein de la série. Il est évident qu'une part de la personnalité d'Anne Shirley ne fait que suivre les changements de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais le poids de certains éléments<sup>133</sup> pèse suffisamment dans la balance pour décréter qu'Anne est d'avant-garde en ce qui concerne l'éducation générale.

De plus, Anne est incontestablement « une figure féministe, parce que contrairement à la plupart des protagonistes féminins du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>134</sup> » (AW, p. 204), elle défie plusieurs des codes sociaux liés à la condition féminine. Anne ne reste pas dans son coin, elle prend de la place, parle beaucoup et est aventureuse. Elle adore aussi être sur le devant de la scène et s'instruire. Ce qui est très intéressant avec le personnage d'Anne, c'est que son comportement n'est pas dirigé et contrôlé par « un ordre divin, humain ou [parental]<sup>135</sup> », mais par « un sentiment personnel<sup>136</sup> » (AW, p. 204). Anne « présente une "approche rationnelle" de l'adolescente qui, en faisant preuve d'un jugement indépendant, est capable de rejeter les rôles féminins<sup>137</sup>. » (AW, p. 204) Avec ses pensées, son comportement et ses actes, Anne semble bien d'avant-garde par rapport à son petit village d'Avonlea. Mais qu'en

---

<sup>133</sup> Par exemple, Anne poursuit des études dans des écoles normales, puis au collège public et à l'université publique alors que ce type de formation dans les écoles normales était considéré comme « l'exception plutôt que la règle, tant en Ontario qu'au Québec. » (Dominique Demers et Paul Bleton, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse*, ouvr. cité, p. 141.)

<sup>134</sup> « [...] a feminist figure because unlike most nineteenth-century female protagonists [...] » Nous traduisons.

<sup>135</sup> « [...] Divine, humain, or [parental] command. » Nous traduisons.

<sup>136</sup> « Anne's behaviour is "inspired by personal feeling [...]". » Nous traduisons.

<sup>137</sup> « In other words, she presents a "rational approach" to the adolescent girl who, using independent judgment, is able to reject female gender roles. » Nous traduisons.

est-il par rapport à toute la société anglo-canadienne (majoritairement celle de l'est-canadien) ? Nous répondrons à cette question grâce à l'éducation professionnelle et sociale présentée dans le chapitre 2. Une chose est certaine : « Quand Anne se sent attaquée, elle ne se tait pas : elle exprime courageusement son opinion et est prête à en assumer les conséquences<sup>138</sup>. » (AW, p. 205)

---

<sup>138</sup> « *When Anne feels under attack, she does not remain silent: she bravely voices her opinion and is ready to deal with the consequences.* » Nous traduisons.





## CHAPITRE 2

### PROFESSION INHABITUELLE ET MODÈLES SOCIAUX AU TOURNANT DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

#### 2.1 LA VIE D'UNE AUTEURE, ENTRE SPHÈRE PRIVÉE ET PUBLIQUE

Nous avons brièvement mentionné dans le chapitre précédent l'importance de la séparation des genres dans la sphère de l'éducation : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Dans le monde des adultes et professionnel, cette séparation est d'autant plus flagrante et déterminante. Nous avons abordé les maigres possibilités d'avenir qu'avaient les jeunes femmes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : elles pouvaient devenir enseignantes jusqu'au mariage, se marier dès qu'elles en avaient l'âge, rester vieilles filles ou devenir religieuses. Nous avons également remarqué qu'en éducation Anne Shirley, dans *Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, ne suit pas toujours les normes féminines dictées par la société. Dès le premier tome de la série, le penchant de l'orpheline pour la lecture et le monde du rêve est mis de l'avant. Plus encore, à partir du troisième tome, elle fait de l'écriture un de ses métiers. Ce métier, hors du commun pour une femme de l'époque, amène Anne à être confrontée à la place socialement acceptable de la femme au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

En effet, à l'époque de la rédaction du premier tome de la série (1895-1907), et même encore lors de la rédaction des deux tomes suivants (1908-1915), le fait que la femme travaille était *toléré*, mais uniquement lorsqu'il était question de contribuer à l'économie familiale<sup>139</sup>. Dans *Anne*, la protagoniste exerce non seulement le métier d'enseignante (métier plus traditionnel pour la fin du XIX<sup>e</sup> siècle), mais elle exerce également celui d'écrivaine. Toutefois, elle ne travaille pas pour apporter de l'argent à sa famille. Elle le fait pour elle,

---

<sup>139</sup> Voir à ce sujet Linda Kealey, *Enlisting Women for the Cause: Women, Labour and the Left in Canada, 1890-1920*, ouvr. cité, p. 16.

pour acquérir de l'expérience et pour son propre plaisir : «“Enseigner est un métier captivant”, écrivit Anne à une amie de l'Académie Queen's. “Jane se plaint de la monotonie du travail, mais je ne partage pas son avis.” » (ADA, p. 104) Une autre motivation d'Anne à enseigner est d'amasser suffisamment d'argent pour étudier à l'université. En effet, la banque qui contenait toutes les économies de Matthew et Marilla Cuthbert, les parents adoptifs d'Anne Shirley, a fait faillite<sup>140</sup>. Le choc causé par la perte de toutes leurs possessions monétaires a été tellement fort que Matthew en est mort<sup>141</sup>. Anne choisit donc de mettre de côté, provisoirement, ses études afin de se concentrer sur l'enseignement afin de pouvoir, un jour, retourner sur les bancs d'école.

### 2.1.1 La femme et le monde du travail

La protagoniste de la série se distingue de la majorité des jeunes femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle grâce à son métier d'enseignante, malgré le fait qu'il soit assez répandu à cette époque. En effet, « dès 1900, l'enseignement primaire est dispensé presque entièrement par des institutrices<sup>142</sup>. » D'une part, Anne se situe à l'avant-garde des femmes de son époque parce qu'elle continue ses études universitaires tout en enseignant : « [L]a formation dans les écoles normales reste l'exception plutôt que la règle [...] La majorité des enseignantes accèdent à la profession par d'autres voies, généralement en fréquentant des écoles modèles

---

<sup>140</sup> Il est intéressant de noter que les Insulaires de l'Île-du-Prince-Édouard, dans les années 1865 à 1895, connaissent des difficultés financières liées à la « dette croissante à cause [du] chemin de fer », mais également liées à « l'industrie de la construction navale du Canada atlantique [qui] s'effondre. » (Gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard, « Faits historiques », *Île-du-Prince-Édouard, Canada* [En ligne], 2024, URL : <https://www.princeedwardisland.ca/fr/information/bureau-du-conseil-executif/faits-historiques>.) Enfin, la « Farmer's Bank of Rustico » était une banque importante à cette époque. Elle « a tout simplement “cessé d'exister” » en 1894 (John T. Croteau, « La « Farmer's Bank of Rustico » - Une des premières banques du peuple », *Revue d'histoire de l'Amérique française* [En ligne], vol. 10, n° 1, juin 1956, p. 46, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/301741ar>.) Ces différents événements pourraient concorder avec la faillite dont Matthew est victime dans le premier tome d'*Anne... La maison aux pignons verts*.

<sup>141</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 266.

<sup>142</sup> Jane Gaskel, « Les femmes et l'éducation », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 2014, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/women-and-education>.

ou des écoles de couvent, puis en se présentant aux commissions locales d'examen<sup>143</sup>. » (WWT, p. 141) Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs des enseignantes ne possédaient qu'un diplôme de base ou collégial, c'est le cas notamment de Jane Andrews, l'amie d'Anne Shirley qui enseigne après avoir obtenu son diplôme du collège de Queen's. Toutefois, Anne, bien qu'elle enseigne tout de suite après ses études à Queen's, continue également ses études tel que mentionné ci-haut. Cela augmente donc considérablement ses qualifications en tant qu'enseignante. D'autre part, Anne est avant-gardiste parce qu'elle occupe, dans *Anne au domaine des peupliers*<sup>144</sup>, la position de directrice, en plus de celle d'enseignante, dans une école secondaire. Occuper un emploi en position d'autorité était plutôt rare à cette époque : « Moins bien rémunérées que les hommes, les institutrices sont cantonnées à des échelons inférieurs, alors que les postes de direction sont tenus par des hommes<sup>145</sup>. ». C'est à la fin du troisième tome de la série qu'Anne se voit offrir le poste de directrice d'une école publique<sup>146</sup>. Dans le roman, Anne reçoit beaucoup de critiques, comme nous le verrons un peu plus loin, de familles patriarcales qui considèrent que la place des femmes est à la maison, qu'elle ne peut pas avoir l'autorité nécessaire pour enseigner et, surtout, qu'elle n'en a pas les compétences. Ces idées préconçues sont généralement admises à la fin des années 1890. C'est d'ailleurs en partie pour cela que la femme a un salaire inférieur à l'homme. En effet, « [I]es institutrices sont surmenées et peu payées, et il y a relativement peu d'espoir d'avancement même pour les mieux préparées et les mieux douées des institutrices<sup>147</sup>. »

---

<sup>143</sup> « [N]ormal school training remained the exception [...]. The majority of teachers moved into the occupation through other channels, generally by attending model or convent schools and then presenting themselves to local boards of examiners. » Nous traduisons.

<sup>144</sup> À noter que le quatrième tome de la série couvre quatre années des 22 ans aux 25 ans d'Anne approximativement.

<sup>145</sup> Jane Gaskel, « Les femmes et l'éducation », art. cité.

<sup>146</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île* [1915], ouvr. cité, p. 285.

<sup>147</sup> Mary Agnes Fitzgibbon, « Chapitre VII. Littérature », dans Le Conseil des femmes du Canada, *Les femmes du Canada. Leur vie et leurs œuvres* par, s. l., 1900, p. 63. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *FC*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Anne, grâce à Montgomery, représente un espoir pour les jeunes lectrices qui souhaiteraient atteindre des échelons plus élevés de la société ou acquérir plus de responsabilités.

Toutefois, le métier d'écrivaine est, sans nul doute, celui qui nous permet d'affirmer avec conviction l'avant-gardisme d'Anne Shirley. De la création d'un club de lecture avec ses amies à la mise en scène de la pièce de théâtre d'*Élaine*, durant les vacances scolaires du premier tome de la série, jusqu'à la publication de ses premières histoires, Anne a toujours aimé se mettre de l'avant, faire preuve d'imagination. Avant même de publier, l'orpheline aimait déjà être sur la scène publique<sup>148</sup>. En devenant écrivaine, Anne sort délibérément de la sphère privée. Montgomery relate, dans la série *Anne... La maison aux pignons verts*, et plus particulièrement dans les tomes qui composent notre corpus, le parcours d'écrivaine de la jeune fille. Comme pour son personnage, le succès de Montgomery était inattendu :

Des auteurs de fiction tels que Raph Connor, Lucy Maud Montgomery et Stephen Leacock ont connu un succès international remarquable tout en restant au Canada, mais leurs carrières ont été aussi singulières qu'inattendues. En partie parce qu'ils étaient relativement à l'abri des pressions économiques qui pesaient sur la fiction, les poètes ont connu plus de succès et de cohésion, en particulier au cours des deux dernières décennies du dix-neuvième siècle<sup>149</sup>.

Tant pour l'auteure que pour la protagoniste, le processus de création littéraire se déroule dans la plus grande intimité. Même Gilbert Blythe, un camarade de qui Anne se rapproche beaucoup dès la fin du premier tome de la série, ignore les ambitions littéraires de

---

<sup>148</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 174.

<sup>149</sup> « *Such fiction writers as Raph Connor, Lucy Maud Montgomery, and Stephen Leacock achieved remarkable international success while remaining in Canada, but their careers were as singular as they were unexpected. In part because they were relatively free of the economic pressures that constrained fiction, the poets were more successful and more cohesive, especially in the last two decades of the nineteenth century.* » (Tracy Ware, « Cosmopolitan Nationalism: Canadian Literature of Confederation Period, 1867-1914 », dans *Oxford Handbook of Canadian Literature* (éd. par Cynthia Sugars), New York, Oxford University Press, 2016, p. 296 ; nous traduisons.)

la jeune femme. L'écriture et le monde des livres sont un véritable refuge et ont un pouvoir consolateur, autant pour Anne que pour l'auteure<sup>150</sup>.

Montgomery a cependant avoué, dans une lettre adressée à Ephraim Weber le 10 septembre 1908, qu'à l'époque elle n'osait pas encore trop défier les normes sociales. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Montgomery cache aussi à ses lectrices les ambitions de son personnage. Toutefois, l'écriture et le désir de publication prendront, pour Anne, de plus en plus de place dès le troisième tome de la série, *Anne quitte son île* (1915). Montgomery semble avoir surmonté sa peur de la sphère publique. En effet, l'histoire de l'orpheline correspond à l'enfance de l'auteure, avant 1900. À une époque où les suffragettes commençaient à revendiquer certaines responsabilités, Montgomery transmet peut-être ses propres peurs au personnage d'Anne Shirley. Après tout, l'écriture du premier roman de la série s'est faite dans le plus grand secret, ce n'est que lors de son entente avec une maison d'édition que Montgomery en parle véritablement dans son journal intime. Toutefois, Montgomery prévoyait offrir ses journaux intimes à ses garçons. En effet, le 2 août 1931, l'auteure d'Anne écrit : « Il y a environ un an, il m'a semblé que, comme je ne pouvais laisser ce journal qu'à un seul garçon, je devais en faire une copie dactylographiée pour l'autre<sup>151</sup>. » Il aurait donc été intéressant, si cela avait été l'objectif de ce mémoire, de s'interroger sur les intentions de l'auteure en cachant ainsi la publication de son premier roman. Après tout, lorsque ses journaux intimes sont lus par d'autres personnes, le livre est déjà publié depuis des années.

Le métier d'écrivaine que Montgomery attribue à Anne reflète bien les espoirs de jeune fille de l'auteure : ceux d'écrire des histoires et d'être publiée. Comme Lucy Maud Montgomery, Anne a toujours apprécié l'écriture et la lecture, mais ce n'est que vers l'âge

---

<sup>150</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1901-1911*, ouvr. cité, p. 119.

<sup>151</sup> « About a year ago it seemed to me that, as I could leave this journal to only one boy, I should make a typewritten copy of it for the other. » (Lucy Maud Montgomery, *L.M. Montgomery's Complete Journals: The Ontario Years, 1930-1933*, édité et introduction par Jen Rubio, Rock's Mills Press, Oakville, Rock's Mills Press, 2019, p. 188 ; nous traduisons.)

de 19-20 ans, dans le troisième tome de la série *Anne... La maison aux pignons verts* que l'orpheline commence très sérieusement à envisager d'être publiée<sup>152</sup>. Sa motivation principale n'est pas la richesse, mais plutôt la reconnaissance par les autres : « [e]lle était en quête de gloire,[...] ses rêves littéraires n'étaient pas entachés de considérations mercantiles » (*AQI*, p. 117).

### 2.1.2 Critiques et jugements

Il reste extrêmement difficile pour Anne Shirley de recevoir des critiques lorsqu'elle grandit, en particulier lorsque cela concerne ses œuvres. Son besoin d'approbation, évoqué dans le premier chapitre de ce mémoire, se fait beaucoup ressentir lorsque Monsieur Harrison, un voisin de Green Gables, fait des commentaires à Anne à propos de son écriture. Anne ne supporte pas, du moins au début de son cheminement littéraire, les remarques de M. Harrison, c'est pour elle « trop décourageant. » (*AQI*, p. 121) De plus, elle supporte encore moins le refus de sa nouvelle par un magazine. Ce manque de confiance en elle, dû au rejet de deux éditeurs, prend tellement d'ampleur que la jeune femme met complètement de côté ses ambitions littéraires lorsqu'elle ne reçoit pas l'approbation à laquelle elle s'attendait : « “[J]e n'essaierai plus jamais d'écrire d'histoires”, déclara Anne désespérément résolue comme on l'est à dix-neuf ans quand on vient de se faire fermer la porte au nez. » (*AQI*, p. 123) Il est assez paradoxal de remarquer que les premiers pas de l'orpheline dans le monde éditorial sont catastrophiques... du moins selon elle. En effet, elle fait son entrée en littérature en tant qu'auteure dans le cadre d'un concours de la compagnie de poudre à pâte Rollings Reliable qu'elle remporte<sup>153</sup>. Le parcours de la jeune écrivaine est alors tout à fait différent de celui de son auteure qui connaît un immense succès avec *Anne... La maison aux pignons verts*, son premier roman. Nous sommes en droit de poser l'hypothèse selon laquelle

---

<sup>152</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île* [1915], ouvr. cité, p. 112-113.

<sup>153</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, « Un rêve sens dessus dessous », *Anne quitte son île* [1915], ouvr. cité, p. 146 à 150.

Montgomery donne une carrière d'écrivaine plus difficile à Anne afin de mieux respecter la réalité des écrivaines de 1890. Anne Shirley ayant été imaginée dans la société de l'enfance de l'auteure, elle ne peut être trop d'avant-garde. Toutefois, Montgomery a peut-être seulement souhaité offrir à Anne l'opportunité de se montrer résiliente face au monde de l'édition principalement patriarcal.

Dans le troisième tome de la série, Montgomery présente plusieurs points de vue différents sur le fait qu'Anne pratique le métier d'écrivaine, à l'image de ce qu'elle avait fait avec l'éducation féminine. Certains personnages, tels que Gilbert Blythe, Diana et Monsieur Harrison, approuvent son rêve d'écrire des histoires. Par exemple, un jour Anne essuie un refus de la part d'un éditeur et déclare qu'elle n'écrira plus. Monsieur Harrison l'encourage plutôt à continuer : « Si j'étais vous, je ne renoncerais pas » (*AQI*, p. 123). Dans ce contexte d'incertitude face à son talent, Anne Shirley ne réussit pas à accepter la critique, le jugement et le rejet et décide donc de s'isoler pour écrire afin d'éviter d'être confrontée aux opinions d'autrui. Cette attitude de la protagoniste représente bien les difficultés auxquelles faisaient face les femmes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **2.1.3 Parcours littéraire au Canada au début du XX<sup>e</sup> siècle**

Le parcours littéraire d'Anne, tout comme son processus créateur, ressemble à celui de Montgomery. En effet, vers la fin du troisième tome de la série, Anne découvre un court récit qui lui donne envie de le transformer en histoire à part entière, tout comme pour la création d'*Anne* : « Au milieu des manuscrits, Anne en découvrit un écrit sur du papier d'emballage. [...] Anne y jeta un œil puis se mit à le lire avec une vive attention. [...] Après l'avoir lu, elle s'assit, regardant dans le vide ; et quand Stella fut sortie, elle lissa les feuillets chiffonnés. /“Je crois que je le ferai”, dit-elle résolument. » (*AQI*, p. 268) Montgomery était consciente, bien qu'elle ne la comprenait pas nécessairement, de la chance qu'elle a eue en connaissant le succès littéraire de sa série *Anne*. Toutefois, elle ne donne pas le même privilège à l'orpheline. En effet, le cheminement de la jeune femme semble plus ardu et incertain que

celui de sa créatrice. À l'époque à laquelle Anne et Montgomery écrivent, il y a peu de place pour de nouveaux auteurs au Canada. Montgomery a d'abord publié aux États-Unis parce qu'elle était constamment refusée par les éditeurs canadiens. Ce n'était pas un phénomène rare à cette époque, car les espaces littéraires n'étaient pas suffisamment développés au Canada pour accueillir tous les auteurs aspirant à une carrière. Toutefois, Montgomery, après avoir publié ces premiers tomes de la série *Anne... La maison aux pignons verts*, revient sans difficulté publier au Canada où des éditeurs l'attendaient avec impatience. Dans le cas d'Anne Shirley, ses textes reçoivent souvent des refus jusqu'à ce que l'un d'entre eux gagne le concours de la compagnie Rollings. Ce n'est que suite à cela qu'Anne voit enfin son premier texte accepté chez un éditeur : « *L'Ami des jeunes* a accepté un petit texte que je leur ai envoyé il y a une quinzaine de jours », expliqua Anne, qui s'efforçait, sans y parvenir entièrement d'avoir l'air tout à fait accoutumées à voir ses textes acceptés par les éditeurs de revues. » (AQI, p. 269). Toutefois, vivre de l'écriture semble demeurer un rêve inatteignable et Anne s'épanche beaucoup sur ses ambitions littéraires, dans le troisième tome en particulier : « Elle pourrait faire un bon, sinon un noble travail comme professeur ; et le succès de ses petits textes qui recevaient depuis peu l'approbation de certains critiques, augurait bien pour ses rêves littéraires qui commençaient à éclore. » (AQI, p. 306) Dans le quatrième tome de la série, Anne publie plus fréquemment. Elle fait à nouveau face à des commentaires sur sa pratique d'écrivaine. Cette fois, c'est Mme Gibson, une veuve influente à Summerside, la ville où Anne est directrice, qui s'exprime en ces termes à propos des auteures : « Je n'aurais jamais cru qu'une personne écrivant pour les journaux pouvait faire la cuisine<sup>154</sup>. » Ces remarques témoignent de la mentalité de la séparation des sphères qui prédominait au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : la sphère privée de la femme, à la maison, ne peut entrer en relation avec la sphère publique du monde littéraire.

En cela, Anne est d'avant-garde, car il n'est pas commun pour les femmes d'exercer des métiers dans la sphère publique. En effet, le Canada à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est un pays

---

<sup>154</sup> Lucy Maud Montgomery, *Anne au domaine des peupliers* [1936], traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1987, p. 122. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle ADP, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

peu propice à la production littéraire et pose obstacle à la carrière des écrivaines de cette époque. En effet, la population présente au tournant du XX<sup>e</sup> siècle n'est pas suffisante pour accueillir des artistes féminines dans l'espace public :

Les femmes qui font de la littérature, de la musique ou des arts leur profession ne rencontrent pas non plus d'empêchements dans l'exercice de leurs talents. Mais le pays, dont la population est peu considérable, n'offre pas un champ vaste pour l'exercice de talents plus qu'ordinaires. C'est ainsi que la cantatrice canadienne la plus célèbre chante rarement dans son pays ; les tableaux des peintres canadiens les plus habiles ornent les salons étrangers ; les meilleures œuvres littéraires paraissent d'abord à Londres et à New York. Mais toutes ces productions sont du Canada et pour le Canada, estimées et honorées par les Canadiens pour leur mérite présent et les espérances qu'elles donnent pour l'avenir. (FC, p. 66)

Montgomery a d'abord publié ses textes dans des journaux et des revues de New York, de Chicago et même de Philadelphie. Elle a également publié les premiers tomes d'*Anne... La maison aux pignons verts* à Boston parce que les éditeurs canadiens avaient initialement refusé de le faire.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'implication des femmes dans la littérature « commence à peine à s'affirmer » (FC, p. 209). Les femmes apparaissent alors sous des pseudonymes<sup>155</sup> : il y avait à la fin des années 1890, « une extrême réserve [...] de livrer leur nom et leurs œuvres à la publicité » (FC, p. 210). Il est donc possible « d'associer d'emblée l'usage féminin du pseudonyme à l'entrée des femmes dans la sphère publique<sup>156</sup>. » L. M. Montgomery semble toutefois faire partie de l'exception à cette époque, car elle conserve son nom de jeune fille sur ses livres toute sa vie. En effet, « [b]ien qu'un certain nombre [de

---

<sup>155</sup> Voir à ce sujet Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », *Voix et images* [En ligne], vol. 30, n° 1 (*Le pseudonyme au Québec*), automne 2004, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/2004-v30-n1-vi831/009889ar/>.

<sup>156</sup> Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », art. cité, p. 70.

femmes] aient signé de leur nom tout au long des différentes périodes étudiées [...], elles sont minoritaires, voire exceptionnelles<sup>157</sup> ».

Petit à petit, les femmes ont pris de la place dans les journaux et les revues. En effet, « [a]u tournant du vingtième siècle, la convergence du développement urbain, économique et médiatique favorise un accroissement significatif du nombre de femmes de lettres canadiennes-françaises, et crée des conditions favorables à leur percée dans la sphère publique, notamment par la voie du journalisme<sup>158</sup>. » Toutefois, le plus souvent, ces femmes « journalistes » écrivaient sur des sujets « à l'intention de la ménagère modèle » (*FC*, p. 215), des sujets qu'elles connaissaient et maîtrisaient bien. Les femmes quittaient lentement la sphère privée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la presse offre alors « bien plus qu'un simple espace de diffusion [et] constitue un des foyers de pratiques qui a le mieux façonné l'émergence de la pratique littéraire des femmes<sup>159</sup>. »

L'évolution du parcours littéraire des femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se fait progressivement sur plusieurs années. Les courts récits, articles et poèmes étant les formes littéraires privilégiées par les femmes au début de leur carrière, « [l]es œuvres de plus longue haleine font événement quand on les rencontre, tant elles apparaissent rarement. » (*FC*, p. 209) De plus,

[l]e passage du support périodique au support livresque marque une évolution à la fois dans les pratiques d'écriture des femmes et dans la reconnaissance de ces pratiques. La transition du périodique au livre assure une plus grande pérennité aux œuvres et constitue en quelque sorte une tentative de convertir la reconnaissance

---

<sup>157</sup> Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », art. cité, p. 77.

<sup>158</sup> Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », art. cité, p. 68.

<sup>159</sup> Chantal Savoie, « Pour une sociopoétique historique des pratiques littéraires des femmes », *Texte, revue de critique et de théorie littéraire* [En ligne], n° 45/46, 2009, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/reeditions/24-reeditions-de-livres/carrefours-de-la-sociocritique/131-pour-une-sociopoetique-historique-des-pratiques-litteraires-des-femmes>.

journalistique (et qui touche donc le public le plus large) en reconnaissance littéraire<sup>160</sup>.

*Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery fait partie des premières œuvres écrites par une femme à connaître un immense engouement auprès du public dès sa publication.

En ce qui concerne le personnage d'Anne Shirley dans la série de Montgomery, la jeune femme a d'abord tenté de faire publier sa nouvelle « L'expiation d'Averil » dans deux revues, dont *La Femme canadienne*<sup>161</sup>, mais ayant été refusée les deux fois, Anne déclare que « c'est la fin de [ses] ambitions littéraires » (*AQI*, p. 123). En cela, elle est donc comme les auteures du tournant du XX<sup>e</sup> siècle : elle entre dans la sphère publique en publiant, ou du moins en tentant de publier, des nouvelles dans des revues canadiennes pour les femmes, mais elle rencontre des difficultés liées à son statut de femme ainsi que celles liées à la limite imposée par le marché littéraire canadien. C'est toutefois grâce à Diana Barry, ou plutôt à cause d'elle, qu'Anne Shirley verra sa nouvelle publiée pour la première fois. En effet, Diana, sous prétexte de relire « L'expiation d'Averil » afin de faire des commentaires à la jeune auteure, envoie la nouvelle à un concours de la compagnie de poudre à pâte Rollings. C'est ainsi qu'Anne en remporte le premier prix à son grand désarroi, car elle juge « déshonorant d'écrire une histoire pour faire la publicité d'une marque de poudre à pâte » (*AQI*, p. 146).

L'importance des femmes écrivaines au Canada est fortement influencée par la gent masculine qui repousse et rejette les écrits des femmes sous prétexte qu'ils sont puérils et ne peuvent être pris au sérieux :

L'exclusion de la fiction féminine de l'antre masculin du modernisme canadien a été générée en partie par la popularité de plusieurs auteurs féminins prolifiques dont le succès était considéré comme symptomatique de leur manque de valeur sérieuse. L.M. Montgomery, dont *Anne... à la maison aux pignons verts* (1908) et ses sept suites ont été les romans les plus vendus au Canada et à l'étranger pendant tout le

---

<sup>160</sup> Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », art. cité, p. 73.

<sup>161</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île* [1915], ouvr. cité, p. 122-123.

vingtième siècle, a été rejetée par Pacey, qui a déclaré qu'« il serait stupide d'appliquer des normes critiques pour adultes » à « un classique pour enfants » ; dans la même veine, le puissant rédacteur littéraire du Toronto *Globe*, W.A. Deacon, a estimé que « la fiction canadienne ne devait pas descendre plus bas » que *Anne... La maison aux pignons verts*<sup>162</sup>.

L'ascension d'Anne comme auteure est remplie d'embûches et surtout de craintes. Le personnage d'Anne se situe à l'opposé de la place attribuée aux femmes par la société du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. De plus, elle agit contre les pensées traditionalistes de la majorité des habitants d'Avonlea, entre autres celle selon laquelle la femme ne peut intégrer la sphère publique. Elle avait notamment surpris et déplu à une grande partie des habitants de son village en poursuivant des études à l'université tout en enseignant. Cette fois, elle va jusqu'à espérer atteindre les hautes sphères de la société publique en publiant de la littérature.

#### 2.1.4 Évolution de la protagoniste d'Anne

Anne est enseignante avant d'être écrivaine et cela la place aussi un peu à l'avant-garde, car « [à] la fin du [XIX<sup>e</sup>] siècle, la réorganisation progressive du corps enseignant colonial avait confiné les femmes aux niveaux inférieurs des listes de classification[.] Il est également de plus en plus difficile pour les femmes[, dans les années de dépression de 1890,] de passer de l'enseignement privé à l'enseignement public<sup>163</sup>. » (WWT, p. 96) Dans *Anne...*

---

<sup>162</sup> « *The exclusion of fiction by women from the masculine den of Canadian modernism was generated in part by the popularity of several prolific female authors whose success was viewed as symptomatic of their lack of serious value. Hence L.M. Montgomery, whose Anne of Green Gables (1908) and its seven sequels have been Canada's best-selling novels at home and abroad over the entire twentieth century, was dismissed by Pacey, who declared that "it would be silly to apply adult critical standards" to "a children's classic" ; in the same vein, the powerful literary editor at the Toronto Globe, W.A. Deacon, opined that "Canadian fiction was to go no lower" than Anne of Green Gables.* » (Carole Gerson, « Mid-Century Modernity and Fiction by Women, 1920-1950 », dans *The Oxford Handbook of Canadian Literature* [éd. par Cynthia Sugars], ouvr. cité, p. 339 ; nous traduisons.)

<sup>163</sup> « *By the end of the century the gradual reorganisation of the colonial teaching service had confined women to the lower levels of the classified rolls and, during the course of retrenchment in the depression years of the 1890s, departmental regulations had effectively excluded women from senior teaching positions as well as compelling them to retire upon marriage. It was also increasingly difficult for any women to move from private to government teaching.* » Nous traduisons.

*La maison aux pignons verts*, presque toutes les filles qui ont été au collège de Queen's avec Anne enseignent dans une école publique. Ce n'est donc pas uniquement Anne qui se révèle d'avant-garde dans ce contexte, mais bien toutes les jeunes femmes d'Avonlea qui enseignent et, qui plus est, enseignent dans les écoles publiques. De plus, « [e]n 1896, il a été rapporté que 90 % des femmes [...] diplômées du collège étaient enseignantes. » (*WWT*, p. 120) Les récits historiques sont vastes et parfois contradictoires. Il est difficile de calculer précisément ce qui est moderne ou non dans l'enseignement au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle au Canada anglais. Toutefois, Anne, par son éducation et les métiers qu'elle choisit d'exercer, se distingue des autres et est moderne par rapport à son époque.

L'intégration des femmes sur le marché du travail s'est faite très progressivement. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes mariées ont commencé à ne plus s'occuper seulement de l'entreprise familiale et à être rémunérées pour des petits travaux, comme la couture. Ces emplois restaient toutefois dans ce que la société appelle « un travail féminin traditionnel » (*WWT*, p. 117), par exemple s'occuper de la fabrication de vêtements dans les usines textiles.

En ce qui concerne les femmes non mariées, elles peuvent exercer des professions plus diverses, mais seulement jusqu'à ce qu'elles trouvent un mari. Les emplois que ces femmes sans famille occupent ne doivent pas les empêcher d'accomplir leur véritable devoir qui est celui de trouver un mari et de devenir mère. Selon Geraldine Jonçich Clifford, le travail « pourrait même favoriser la formation d'une famille en élargissant les contacts d'une femme avec des hommes mariables » (*WWT*, p. 117). En ce qui concerne l'enseignement, c'était aussi considéré dans la « sphère féminine » et comme « une extension du rôle maternel en tant que premier et plus important éducateur de l'enfant. » (*WWT*, p. 117) L'enseignement par les femmes est perçu, par la société du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, comme un passe-temps en attendant que la femme se marie et fonde une famille. Cela explique la courte durée de la carrière des jeunes enseignantes.

Anne Shirley dans *Anne... La maison aux pignons verts* a la chance d'enseigner beaucoup plus longtemps que la moyenne qui se situe autour de dix-huit mois. En effet, Anne Shirley est, dans *Anne au domaine des peupliers*, enseignante et directrice d'une école

secondaire pendant trois ans et a, auparavant, enseigné pendant un an à Avonlea, tout en continuant ses études à distance.

Nous avons exploré l'hypothèse selon laquelle Montgomery a écrit *Anne... La maison aux pignons verts* afin de montrer les différents choix de futur qui s'offrent aux jeunes femmes canadiennes-anglaises. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, « la femme enseignante était l'un des rares modèles de femme travaillant avec lequel les écolières avaient une expérience directe et prolongée. » (WWT, p. 125) Les accomplissements des femmes, étant souvent relégués à la sphère privée, n'étaient pas visibles pour les jeunes filles. Ces dernières n'avaient pas beaucoup de modèles féminins sur lesquels s'appuyer afin d'imaginer un avenir dans les sphères privées et publiques. L'enseignante pouvait donc être leur seul contact avec une femme qui exerce un emploi.

Anne, dans l'exercice du métier d'enseignante, n'est pas d'avant-garde. Elle suit les normes de son temps et l'évolution sociétale qui a lieu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle est cependant très moderne et en avance sur son temps dans le poste de directrice qu'elle occupe ainsi que dans l'exercice de la création littéraire. Elle s'éloigne alors du traditionalisme représenté par Avonlea et se distingue des autres jeunes femmes de l'œuvre de Lucy Maud Montgomery.

Montgomery n'a pas eu une carrière facile, mais elle a connu un dénouement heureux et elle transpose les obstacles qu'elle a rencontrés, et plus encore au sein du parcours de la jeune Anne Shirley. Anne, dans sa capacité à surmonter toutes les épreuves et les critiques, représente un modèle idéal pour la jeune fille du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons remarquer dans la deuxième partie de notre corpus que Montgomery se laisse de moins en moins brimer, dans son écriture, par le jugement que la société pourrait avoir sur ses choix créatifs. Un élément qui explique cela est que le quatrième tome de notre corpus ne l'est que chronologiquement. En effet, *Anne au domaine des peupliers* a été publiée pour la première fois en 1936. L'auteure, arrivée à un certain âge et ayant une carrière bien établie, a peut-être

senti sa parole se libérer et a souhaité à Anne une liberté qu'elle n'avait pas eu dans les tomes publiés auparavant<sup>164</sup>.

## 2.2 LES RELATIONS DE POUVOIR ET D'INFLUENCE DANS UNE SOCIÉTÉ PATRIARCALE

Nous avons abordé la séparation des sphères féminine et masculine. Que ce soit à l'école ou dans le monde professionnel, il existe une hiérarchie basée sur le sexe de la personne au Canada au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Cette hiérarchie est bien présente à l'Île-du-Prince-Édouard et se retrouve dans *Anne... La maison aux pignons verts*. Dans la série de Lucy Maud Montgomery, la société dominante est patriarcale. C'est une « forme d'organisation sociale traditionnelle, fondée sur la filiation en ligne paternelle et où l'autorité politique, sociale et religieuse est détenue par le père de famille<sup>165</sup> ». La pression exercée par le sexe masculin sur les femmes ainsi que les relations de pouvoir se ressentent particulièrement dans *Anne quitte son île* (troisième tome de la série) et *Anne aux domaines des peupliers* (quatrième tome de la série), car la protagoniste est alors sur le marché du travail.

### 2.2.1 Enseignante et autorité

Bien que l'enseignement soit un métier en expansion pour les jeunes femmes canadiennes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, « [leur] système reproducteur a continué de contrôler

---

<sup>164</sup> En effet, les quatre tomes chronologiques suivants *Anne au domaine des peupliers* racontent le mariage et la vie familiale d'Anne. Si Lucy Maud Montgomery n'avait pas publié ce tome en 1937, Anne Shirley n'aurait publié que quelques nouvelles dans *Anne quitte son île* avant de devenir une épouse et une mère. La question d'un avant-gardisme chez la protagoniste de la série aurait difficilement pu être posée, car elle n'aurait jamais été directrice ni pleinement auteure.

<sup>165</sup> S. a. « Patriarcat », *Dictionnaire de l'Académie française* [En ligne], URL : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9P1004>.

chaque aspect de [leur] vie<sup>166</sup> » (CW, p. 182) pendant des années. Le métier d'enseignante accordait à la femme un avenir meilleur que celui habituellement destiné aux orphelines. En effet, « [le] statut d'enseignant était donc ambigu ; la profession pouvait représenter une ascension sociale pour une fille de fermier, mais pas pour une fille de classe moyenne<sup>167</sup>. » (CW, p. 154) Cela s'explique notamment par le peu de chance d'ascension professionnelle ainsi que par le maigre salaire octroyé à la femme. Toutefois, Montgomery place Anne du côté de l'avant-gardisme en lui octroyant une position d'autorité. En effet, dans les deux derniers tomes de notre corpus, Anne Shirley est directrice d'une école secondaire. Être une femme et obtenir une place d'autorité ou une promotion en enseignement n'était pas commun à cette époque<sup>168</sup>. Lorsque cela arrivait, « les personnes de confiance[, autrement dit les autorités masculines,] n'étaient jamais très éloignées<sup>169</sup>. » (CW, p. 154)

Les religieuses avaient davantage de chance d'obtenir une promotion que les femmes célibataires. Toutefois, « à mesure que la structure professionnelle de l'enseignement évolue dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les perspectives d'emploi des femmes mariées dans les écoles changent également. [...] [D]e plus en plus souvent, les enseignantes perdent leur emploi si elles se marient<sup>170</sup>. » (CW, p. 155) Anne se révèle d'avant-garde par rapport à la majorité des femmes du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, car les enseignants du primaire sont le plus souvent titulaires d'un diplôme universitaire ce qui rend plus difficile l'accès à ce métier pour les femmes, la majorité ne poursuivant pas leurs études jusqu'à l'université<sup>171</sup>. Toutefois, bien que les jeunes enseignantes étaient souvent sous-payées par rapport à leurs

---

<sup>166</sup> « [...] *her reproductive system continued to control every aspect of her being.* » Nous traduisons.

<sup>167</sup> « *The status of a teacher was thus ambiguous; the occupation might represent upward mobility for a farm girl, but not for a middle-class girl.* » Nous traduisons.

<sup>168</sup> Voir à ce sujet Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], ouvr. cité, p. 155.

<sup>169</sup> « [...] *that the trustees were never very far away.* » Nous traduisons.

<sup>170</sup> « *Indeed, as the occupational structure of teaching changed in the second half of the nineteenth century, so did the employment prospects for married women in schools. [...] [M]ore and more often, women teachers lost their jobs if they married.* » Nous traduisons.

<sup>171</sup> Voir à ce sujet Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], ouvr. cité, p. 155.

collègues masculins, « [...] de nombreuses femmes ont pu économiser suffisamment d'argent grâce à l'enseignement pour poursuivre leurs études et leur carrière<sup>172</sup>. » (CW, p. 155) Au Canada anglais du XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes qui enseignaient se voyaient octroyer un salaire moins élevé que les hommes, entre autres parce que l'on considérait qu'elles « effectuaient le travail de la sphère privée, un travail généralement effectué en dehors de l'économie formelle. Les femmes étaient recrutées comme enseignantes parce qu'on pensait qu'elles avaient une aptitude particulière pour ce travail<sup>173</sup>. » (SS, p. 122) Encore une fois, c'est la vision victorienne selon laquelle la place de la femme lui est accordée par une volonté divine qui apparaît. Les femmes, ne pouvant généralement pas intégrer et participer activement à la sphère publique (la politique, l'édition, l'enseignement, etc.), devaient respecter la place que l'homme lui assignait. C'est pour cette raison que les possibilités de progression dans la carrière étaient très rares pour les femmes.

Dans *Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery, la protagoniste se trouve à l'avant-garde de cette réalité historique, car elle est engagée en tant que directrice dans une école secondaire publique après avoir travaillé un an en tant qu'enseignante à l'école d'Avonlea. Marta Danylewycz évoque des faits à ce sujet dans un chapitre du collectif *Maîtresses de maison, maîtresses d'école* :

Dans l'enseignement professionnel et classique, les hommes ont beaucoup plus de possibilités d'avancement vers les postes administratifs. Il n'y a aucune femme parmi les inspecteurs d'écoles, les commissaires, les membres du Conseil de l'Instruction publique ou les surintendants. Dans les écoles où enseignent les femmes, l'absence des hommes peut permettre à une enseignante compétente et ambitieuse de devenir, au mieux, directrice d'école. (MM, p. 94)

Il est ici intéressant de remarquer trois choses. Premièrement, le poste de directrice place Anne en position d'autorité par rapport aux autres enseignants, ce qui ne plaît

---

<sup>172</sup> « *Astonishingly, many women were able to save enough money from teaching to further their education and their careers.* » Nous traduisons.

<sup>173</sup> « *Women were paid low wages because they were performing the work of the private sphere, work usually performed outside the formal economy. Women were recruited as teachers because they were believed to have a special aptitude for the job.* » Nous traduisons.

définitivement pas à tout le monde. Deuxièmement, Anne obtient un poste dans une école secondaire. Celles-ci exigeaient souvent davantage de formation qu'une école primaire. Heureusement pour elle, Anne poursuit ses études à l'université tout en enseignant. Troisièmement, Anne obtient le poste qu'un jeune homme convoitait ce qui engendre la haine des Pringle, famille dominante à Summerside, la ville où se situe l'école dans laquelle Anne est directrice. Anne est une jeune femme et, qui plus est, elle a peu d'expérience. De ce fait, de nombreux membres de la société de Summerside exercent de la pression sur l'enseignante et essaient de faire jouer leurs relations pour qu'elle démissionne.

Dans l'œuvre de Montgomery, les lectrices en apprennent beaucoup sur les personnages grâce à ce qui se dit autour d'eux. La narration hétérodiégétique ne permettant pas toujours d'avoir un accès complet aux pensées et émotions de la protagoniste, ce sont les commentaires des autres personnages de son entourage qui permettent de mieux la connaître. Ceux-ci témoignent aussi des relations qui existaient dans les différents milieux canadiens du XIX<sup>e</sup> siècle dans lesquels Anne évolue, notamment les milieux scolaire, professionnel, religieux et familial. Certains habitants d'Avonlea pensaient déjà qu'« aller à l'université [gonflait Anne] d'orgueil et qu'il était de leur devoir de lui rabaisser un peu le caquet » (*AQI*, p. 19). Les préjugés sur la rousseur suivent également Anne à travers les tomes : « J'ai bien peur qu'les roux n'aient jamais eu une très forte constitution » (*ADP*, p. 216), commente une connaissance d'Anne.

Afin de bien comprendre les subtilités du personnage d'Anne Shirley quant à son modernisme par rapport aux femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il nous faut revenir à son métier le plus insolite : l'écriture et la publication. Débutant sa carrière d'écrivaine par la parution de courtes nouvelles dans les journaux, Anne finit par publier un livre qui connaît un immense succès à l'image de sa créatrice, Lucy Maud Montgomery. En effet, Montgomery a publié le « premier roman canadien — et l'une des rares œuvres de fiction à être reconnu internationalement — à rester en impression pendant un siècle après sa parution (*Anne... La*

*maison aux pignons verts*, 1908)<sup>174</sup>. » Pour une femme, exercer un métier dans la sphère publique va à l'encontre de la vision victorienne qui gouverne le XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle. Nécessairement, cela déplaisait à une partie de la population qui se battait pour empêcher les femmes de bien faire leur travail.

### 2.2.2 Les relations de pouvoir en enseignement

Dans *Anne au domaine des peupliers*, Anne rencontre des difficultés pour se loger, car les Pringle, qui sont la « Famille royale » (ADP, p. 36) de Summerside, ont vu un homme de leur famille se faire refuser le poste de directeur. Dès lors, les Pringle ouvrent les hostilités envers la jeune directrice. La méchanceté des Pringle à son égard et leur refus de coopérer auront des répercussions négatives non seulement sur l'enseignement d'Anne, mais également sur sa vie sociale :

[L]orsque Mme Frank Pringle a organisé un thé pour venir en aide à un projet paroissial [...], j'étais la seule fille de toute l'église presbytérienne à qui l'on n'a pas demandé de s'occuper d'une table. J'ai entendu dire que la femme du pasteur, nouvellement arrivé à Summerside, ayant suggéré qu'on me demande de chanter dans la chorale, a été informée que tous les Pringle s'en iraient si elle s'avisait de le faire. (ADP, p. 37)

Montgomery présente une protagoniste moderne dans ses choix professionnels. Il n'est pas commun à l'époque d'exercer les deux métiers qu'Anne Shirley pratique. L'auteure de la série *Anne... La maison aux pignons verts* croit que chaque homme et femme sur terre a un but à accomplir et des objectifs à atteindre pour être heureux, sans égard pour les conventions sociales. En effet,

la sphère de chacun — qu'il soit homme ou femme — est l'endroit où il peut être le plus heureux et faire le meilleur travail. La majorité des femmes sont plus heureuses

---

<sup>174</sup> « L. M. Montgomery, who published the first Canadian book- and one of only a few works of fiction internationally - to remain in constant print for a century after its publication (*Anne of Green Gables*, 1908). » (Cecily Devereux, « Canadian Feminist Literary Criticism and Theory in the "Second Wave" », dans *The Oxford Handbook of Canadian Literature* (Cynthia Sugars (dir.)), ouvr. cité, p. 856 ; nous traduisons.)

et mieux placées à la maison, tout comme la majorité des hommes le sont dans le monde. Mais il y a des exceptions dans les *deux cas*. Certaines femmes sont nées pour une carrière publique, tout comme certains hommes sont *nés pour cuisiner dans un restaurant*. [...] [C]hacun a le droit d'accomplir le but de sa naissance. Le sexe ne me semble pas entrer en ligne de compte. Il n'y a pas de sexe dans l'esprit, je crois, et — « que chacun trouve le sien », et la sienne, dans les affaires comme dans le mariage<sup>175</sup>. (*LME*, p. 60 ; l'auteure souligne)

Il s'agit là d'un discours résolument avant-gardiste alors même que la première vague du féminisme<sup>176</sup> prend de l'ampleur. Nous savons grâce aux journaux intimes de Montgomery que sa vie maritale ne la comblait pas parfaitement. Sa déception et l'espoir qu'elle nourrissait d'un avenir meilleur pour les femmes se manifestent dans ce passage qui prône la supériorité de l'esprit et le bonheur individuel indépendamment des questions de genre et de sexe.

Si Anne est moderne, elle l'est d'autant plus parce qu'elle obtient le poste de directrice à la place d'un homme grâce à ses qualifications. Toutefois, bien qu'il soit positif pour la jeune lectrice d'avoir un tel modèle de réussite — car cela peut alors lui offrir l'espoir d'un avenir meilleur —, ce fait cache la réalité prédominante de cette époque : « [Un des cousins] au troisième degré [des Pringle] avait posé sa candidature au poste de directeur de l'école et toute la famille a cru que cela lui revenait de droit. » (*ADP*, p. 15) Les Pringle croient que le poste doit naturellement être attribué à leur cousin du fait qu'il est un homme. Ils découvrent

---

<sup>175</sup> « *As for "spheres," I believe anyone's sphere—whether man or woman—is where they can be happiest and do the best work. The majority of women are happiest and best placed at home, just as the majority of men are in the world. But there are exceptions to both. Some women are born for a public career, just as some men are born to cook in a restaurant. Yes, they are! And each has a right to fulfil the purpose of their birth. Sex seems to me to enter very little into the question. There is no sex in mind, I do believe, and—"let each one find his own," and her own, in business as well as matrimony.* » Nous traduisons.

<sup>176</sup> En effet, au Canada, « [l]es mouvements de femmes (ou mouvements féministes) du XIXe siècle et du début du XXe siècle - souvent désignés comme la première vague du féminisme - comprennent des compagnes en faveur de la tempérance, du droit de vote des femmes, du pacifisme, des droits de la main-d'œuvre et de l'accès aux soins de santé. » (Veronica Strong-Boag, « Début des mouvements de femmes au Canada : 1867-1960 », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 15 août 2016, URL : [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/early-womens-movements-in-canada#:~:text=Les%20mouvements%20de%20femmes%20\(ou%20mouvements%20f%C3%A9ministes\)%20du%20XIX%20e,acc%C3%A8s%20aux%20soins%20de%20sant%C3%A9.](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/early-womens-movements-in-canada#:~:text=Les%20mouvements%20de%20femmes%20(ou%20mouvements%20f%C3%A9ministes)%20du%20XIX%20e,acc%C3%A8s%20aux%20soins%20de%20sant%C3%A9.)) Les principales revendications des femmes lors de cette première vague du féminisme sont juridiques et politiques. Lucy Maud Montgomery, quant à elle, va jusqu'à prôner l'égalité des sexes et la liberté d'expression.

donc avec surprise que les diplômes et l'expérience d'Anne Shirley l'emportent sur la règle de la distinction des genres. Rappelons qu'*Anne au domaine des peupliers* a été publié pour la première fois en 1936, soit 21 ans après le troisième tome et à la suite de trois autres tomes de la série. Il n'est donc le quatrième tome de la série que dans la chronologie narrative. En effet, *Anne quitte son île* se clôt sur l'offre d'emploi de directrice à Summerside et par la demande en mariage de Gilbert Blythe. *Anne au domaine des peupliers*, pour sa part, débute par la première année d'enseignement à l'école secondaire. Notre hypothèse, évoquée dans le premier chapitre de ce mémoire, selon laquelle la série *Anne* est gouvernée par deux visions de l'auteure, soit celle de l'adulte et celle de l'enfant, s'affirme davantage dans ce quatrième tome. Il y a également deux tendances qui semblent marquer *Anne... La maison aux pignons verts* : l'une plutôt traditionaliste selon laquelle l'homme a priorité sur la femme dans la sphère publique et l'autre plus moderne selon laquelle les qualifications prévalent sur la vision victorienne, ce qui permet à Anne Shirley de devenir directrice. En effet, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, « le sexe est un facteur beaucoup plus important que l'âge ou l'expérience » (*MM*, p. 109), ce qui vient appuyer la modernité de la décision de nommer Anne en tant que directrice d'une école secondaire publique. Dans les raisons qui poussent la société du XIX<sup>e</sup> siècle à ne pas accorder trop de responsabilités aux femmes, on retrouve le caractère éphémère et donc instable de leur carrière. En effet, « [o]n considère que la présence des femmes sur le marché du travail est occasionnelle et qu'on peut s'en passer alors que celle des hommes est durable et nécessaire pour assurer la subsistance de leur famille. » (*MM*, p. 95)

### **2.2.3 Opportunités de l'enseignement**

Dans le premier chapitre, nous avons aussi abordé différentes raisons pour les jeunes femmes de poursuivre des études supérieures. L'une d'elles est de repousser le mariage. Toutefois, lorsque les femmes obtiennent leurs diplômes, elles n'ont plus beaucoup de liberté et se rapprochent inévitablement du destin qui leur est divinement attribué : celui d'épouse

et de mère. En cela, Anne ne fait pas exception à la règle. À la fin du troisième tome de la série, *Anne quitte son île*, notre protagoniste vient sceller une promesse d'amour avec Gilbert Blythe :

« Ce sera le jour anniversaire de notre bonheur », murmura Anne. [...]

« Mais je devrai te demander d'attendre très longtemps, Anne », poursuivit tristement Gilbert. « Cela me prendra trois ans pour terminer mon cours en médecine. Et même alors, il n'y aura ni bijoux de diamants ni palais de marbre. »

Anne rit.

« Je ne veux pas de bijoux ou de palais de marbre. Je ne veux que toi. [...] Les rivières de diamants et les salons de marbre sont de bonnes choses, mais leur absence laisse plus de "place à l'imagination". Et pour ce qui est d'attendre, cela n'a pas d'importance. Nous serons heureux en attendant, en travaillant l'un pour l'autre, et en rêvant. Oh ! nous aurons des rêves très doux, désormais. » (*AQI*, p. 309-310)

Il n'est sans doute pas anodin que le contrat qui est proposé à Anne Shirley en tant que directrice d'école soit précisément d'une durée de trois ans. Montgomery semble restreindre l'avant-gardisme de sa protagoniste en ne lui permettant pas de poursuivre sa carrière par-delà le mariage. Toutefois, l'auteure accorde à Anne une période de sursis de trois ans et lui aménage ainsi un espace de liberté. Montgomery préfère donc retarder le mariage plutôt que d'interrompre brutalement la carrière d'enseignante d'Anne, afin d'adoucir la réalité de l'époque. Dans tous les cas, Anne représente bien la femme du début du XX<sup>e</sup> siècle, car elle cessera d'exercer son métier d'enseignante afin de fonder une famille. L'enseignement est alors un tremplin entre l'enfance et la vie maritale. L'une des raisons principales qui poussent les femmes mariées à pratiquer un métier à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est lorsque les enfants sont trop jeunes pour aider au revenu familial et que le salaire seul du mari ne suffit plus à subvenir aux besoins familiaux<sup>177</sup>.

---

<sup>177</sup> Voir à ce sujet Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, « L'économie familiale et le travail des femmes mariées », dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, ouvr. cité, p. 305 à 311.

L'enseignement dans *Anne*, comme dans la réalité historique de l'époque de la création de la série, représente également, « pour ceux d'entre eux qui sont d'origine ouvrière, [...] une façon d'améliorer leur statut social, alors que pour ceux issus de la classe moyenne, il offre une alternative respectable aux autres emplois dans les secteurs des professions libérales ou des cols blancs [...] » (*MM*, p. 15). Anne, qui fait toujours partie de la classe ouvrière car elle est adoptée par un couple de frère et sœur fermiers, trouve une autre façon d'améliorer sa position sociale. Détentrice d'un diplôme du collège de Queen's et d'un diplôme de l'université de Redmond, Anne Shirley est déjà en bonne position dans la société d'Avonlea. Avec cet emploi, elle devient plus crédible aux yeux de la société et les gens l'intègrent de plus en plus dans la vie sociale de Summerside.

Tout comme pour l'éducation des jeunes filles, le monde professionnel est divisé en sphères et en genres. Bien que Montgomery n'ait pas représenté cette réalité dans *Anne au domaine des peupliers*, nous pouvons considérer qu'Anne Shirley, comme les enseignantes canadiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, est mal payée parce qu'elle accomplit « le travail de la sphère privée<sup>178</sup> » (*SS*, p. 122). Les femmes sont considérées comme naturellement dotées des capacités nécessaires pour élever des enfants et pour les éduquer. À cause des raisons évoquées pour justifier qu'une femme occupe cet emploi, elles sont souvent sous-estimées et, par conséquent, moins payées que les hommes. Contrairement à ce qui est présenté dans *Anne*, dans le Canada anglais du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, « la reconnaissance d'une compétence dépend du succès de son détenteur à persuader la société de sa valeur, et non du degré de difficulté ou du temps nécessaire pour l'acquérir. Historiquement, les femmes ont moins bien réussi que les hommes dans ce processus parce que les compétences des femmes ont été définies comme appartenant à la sphère privée<sup>179</sup> »

---

<sup>178</sup> « *Women were paid low wages because they were performing the work of the private sphere [...]* ». Nous traduisons.

<sup>179</sup> « [...] *the recognition of skill depends on the success of its possessor in persuading society of its value, not on the degree of difficulty or length of time involved in acquiring it. Women have historically been less successful than men in that process because the skills of women have been defined as belonging to the private sphere [...]* ». Nous traduisons.

(SS, p. 140). C'est ce qu'on retrouve dans *Anne au domaine des peupliers*. Malgré ses qualifications incontestables, les Pringle remettent en question la valeur d'Anne Shirley en tant qu'enseignante à cause de son sexe biologique.

En plus d'être directrice et enseignante, Anne est écrivaine. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il est possible pour les femmes canadiennes de participer et de performer dans des lieux publics, mais elles devaient alors respecter certains critères. Entre autres, « [l]es participantes doivent être accompagnées d'un homme protecteur et leur répertoire se limite à la représentation d'icônes et d'images symboliques<sup>180</sup>. » (SS, p. 145) Si les femmes prennent trop de place sur la scène publique ou ne respectent pas ces critères, elles risquent alors d'être perçues comme des « femmes de la rue<sup>181</sup> » (SS, p. 145). De tous les métiers qu'aurait pu exercer Anne Shirley, Montgomery lui en attribue d'abord un plus traditionnel (enseignante) et un autre plus d'avant-garde (écrivaine). Bien que la société du tournant du XX<sup>e</sup> siècle n'accorde pas la même légitimité à ces deux métiers, le traitement des femmes dans ces milieux est le même : il y a toujours un homme qui a davantage d'autorité qu'elles, qui les « surveille ». De plus, elles reçoivent moins de reconnaissance que la gent masculine. Cela ne semble pas représenté dans *Anne*, bien que cette réalité soit à peine évoquée. Il est possible que cela soit peu abordé à cause de l'avant-gardisme d'Anne par rapport aux mœurs et coutumes de son époque. En effet, la protagoniste de notre corpus, bien qu'elle rencontre des difficultés avec les autorités dominantes de Summerside pendant son occupation du poste de directrice, parvient à triompher et à gagner la reconnaissance et le respect de tous ceux qui l'entourent. De même, elle ne devient pas une grande auteure à succès comme sa créatrice, Lucy Maud Montgomery — sans doute l'auteure souhaite-t-elle montrer qu'il n'est pas aisé de connaître la célébrité et qu'il y a peu d'élus. Anne parvient néanmoins à publier plusieurs petites nouvelles et quelques poèmes.

---

<sup>180</sup> « *Female participants had to be accompanied by a protective male escort, and their performative repertoire was limited to the representation of icons and symbolic imagery.* » Nous traduisons.

<sup>181</sup> « *women of the streets* » Nous traduisons.

Bref, les commentaires de la famille Pringle, de Summerside, sur Anne Shirley en tant qu'enseignante représentent bien la réalité des femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement de leur réalité dans la classe ouvrière. Anne subit beaucoup de pression de la part de ceux qui l'entourent. Il ressort des romans que, parce que c'est une femme, elle doit fournir plus d'effort que la majorité des hommes et être plus performante. On reproche à Anne, entre autres choses, de ne pas être aussi ferme et autoritaire qu'un homme alors que les « qualités naturelles des femmes », leur compréhension et leur patience, sont ce qui la rend plus apte que l'homme à exercer le métier d'enseignante. En ce qui concerne le métier d'écrivaine, il est important de souligner que le marché littéraire canadien de cette époque n'était pas seulement restreint pour les femmes, mais également pour les hommes. Dans la suite de ce chapitre, nous nous intéresserons aux idéaux d'Anne mis à rude épreuve et à la confrontation de ses rêves avec la réalité.

### **2.3 LES CONVICTIONS MISES À RUDE ÉPREUVE**

L'évolution du personnage d'Anne Shirley s'accompagne également de doutes et de questionnements. Dans le cadre de son métier d'enseignante, Anne est confrontée à une réalité peu propice aux méthodes pédagogiques qu'elle aimerait adopter. Elle découvre, à son grand désarroi, que l'usage de la correction corporelle est courant au Canada au XIX<sup>e</sup> siècle. Un contrat de 1878 au Québec contient une « mise en garde contre les châtimens corporels, qui doivent être découragés<sup>182</sup>. » (WWT, p. 137) Toutefois, ce n'est qu'en 1997 au Québec et en 1993 à l'Île-du-Prince-Édouard qu'une *Loi sur les écoles* est venue interdire les châtimens

---

<sup>182</sup> « *The contract also sounded a cautionary note regarding the use of corporal punishment, which was to be discouraged.* » Nous traduisons.

corporels dans les écoles publiques<sup>183</sup>. Avant cela, le châtement corporel, bien qu'il ne soit pas toujours accepté et employé, était légal. Certains enseignants, comme certains personnages d'*Anne... La maison aux pignons verts*, ne voyaient pas d'inconvénient à recourir à la force physique afin d'obtenir l'obéissance désirée. Toutefois, pour Anne Shirley, l'utilisation des corrections corporelles est une honte. Lors d'une conversation entre Anne, Gilbert Blythe et Jane Andrews, dans le second tome de la série<sup>184</sup>, le lectorat se retrouve rapidement confronté à des divergences d'opinions au sujet des châtements corporels :

« [...] Si mes élèves ne m'obéissent pas, je les punirai. »

« Comment ? »

« En leur donnant quelques bons coups de fouet, évidemment. »

« Oh ! Jane, tu ne ferais pas ça », protesta Anne, scandalisée, « *Jane, tu ne pourrais pas !* »

« Bien sûr que je pourrais, et je le ferais, s'ils le méritaient », répondit Jane d'un ton décidé.

« Moi, je ne pourrais *jamais* fouetter un enfant », affirma Anne d'un ton tout aussi décidé. « Je n'y crois pas *du tout*. Mlle Stacy n'a jamais fouetté aucun d'entre nous et il régnait un ordre parfait dans la classe ; M. Philipps était toujours en train de fouetter et c'était l'anarchie. Non, si je ne peux me faire obéir sans sanctionner, je ne dois pas essayer de devenir institutrice. Il existe de meilleurs moyens de se faire obéir. Je devrai essayer de gagner l'affection de mes élèves et alors ils *voudront* faire ce que je leur demande. » (*ADA*, p. 37 ; l'auteure souligne)

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la discipline est au cœur de l'enseignement. En effet, « [s]elon la conception puritaine de l'éducation des enfants, ceux-ci [devaient] être soumis par la peur

---

<sup>183</sup> Voir à ce sujet Global Initiative to end all Corporal Punishment of Children, « Châtiments corporels des enfants au Canada », octobre 2018, [https://endcorporalpunishment.org/wp-content/uploads/country-reports/Canada\\_FR.pdf](https://endcorporalpunishment.org/wp-content/uploads/country-reports/Canada_FR.pdf), p. 3.

<sup>184</sup> Anne, dès le deuxième tome de la série, enseigne à Avonlea afin, d'une part, de rester près de sa tutrice malade, Marilla Cuthbert, et afin, d'autre part, d'amasser suffisamment d'argent pour retourner un jour à l'université. Elle y parvient au cours du troisième tome. Anne Shirley retourne ensuite enseigner dans *Anne au domaine des peupliers* avant d'épouser Gilbert Blythe et de fonder une famille.

de l'autorité<sup>185</sup> [...] ». Dans *Anne au domaine des peupliers* pourtant, la vision prédominante est celle d'Anne. Cette dernière indique assez rapidement qu'elle déteste la discipline<sup>186</sup>, elle va même jusqu'à dire qu'elle « exècre [le] mot » (ADP, p. 37).

Le passage cité plus haut est intéressant puisqu'il permet à Montgomery d'éviter d'émettre une opinion trop tranchée quant à la correction physique. Toutefois, le dégoût qu'éprouve Anne à l'égard des châtiments corporels revient à prendre parti pour la non-violence dans les écoles. Anne est persuadée que l'affection peut être la clé d'un enseignement réussi, mais Gilbert et Jane<sup>187</sup>, et même Monsieur Harrison, un voisin de Green Gables, ne sont pas aussi convaincus de cette méthode :

« Ça ne marchera pas », proclama M. Harrison, « ça ne marchera pas du tout, Anne. “Qui aime bien châtie bien.” Quand j'allais à l'école, le maître me fouettait tous les jours sous prétexte que si je n'étais pas en train de faire un mauvais coup, c'est que j'étais en train d'en comploter un. [...] Mais la nature humaine est restée la même. Notez bien ce que je dis, vous n'arriverez pas à vous faire obéir des jeunes si vous ne gardez pas un bâton en réserve pour eux. La chose est impossible. » (ADA, p. 41)

Bien qu'Anne, avec toute la bonne volonté du monde, refuse d'avoir recours à la force, elle s'y verra contrainte lors de son premier contrat d'enseignement à Avonlea : « Anne saisit la baguette sur son pupitre. C'était une longue et lourde baguette de bois franc. [...] Anne, même furibonde, aurait été incapable de punir cruellement un enfant. Mais la baguette pinça si vivement qu'Anthony perdit finalement son arrogance[.] [...] [Anne] s'assit à son pupitre, honteuse, repentante et amèrement mortifiée. » (ADA, p.120). Ce passage de la série est rempli de douleur, de doute et de frustration pour Anne, car c'est à ce moment qu'elle se rend compte que malgré toute la bienveillance et l'amour avec lesquels elle essaie de transmettre son enseignement, elle ne parvient pas à ses fins sans employer la force, du moins avec le

---

<sup>185</sup> Aline Dirx, *L.M. Montgomery et le phénomène d'Anne of Green Gables sous la loupe du féminisme*, mémoire de maîtrise [En ligne], Université catholique de Louvain, 2021, p. 21, URL : [https://dial.uclouvain.be/downloader/downloader.php?pid=thesis%3A33460&datastream=PDF\\_01&cover=cover-mem](https://dial.uclouvain.be/downloader/downloader.php?pid=thesis%3A33460&datastream=PDF_01&cover=cover-mem).

<sup>186</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne au domaine des peupliers* [1936], ouvr. cité, p. 36-37.

<sup>187</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne d'Avonlea*, ouvr. cité, p. 36-39.

jeune Anthony Pye. Nous ignorons si ce refus de l'utilisation des châtiments corporels s'explique en raison de la violence dont elle aurait été victime dans son enfance mais, lorsque la jeune femme emploie pour la première fois la force sur un élève, quelque chose se brise en elle. Bien que Lucy Maud Montgomery aborde très peu l'enseignement qu'elle-même prodigue, nous pourrions être en droit d'en déduire qu'elle était contre les châtiments corporels. Donner cette même valeur à Anne était peut-être un moyen pour l'auteure d'exprimer ce qu'elle pensait de la correction physique. Tout comme présenté dans *Anne*, les punitions corporelles font l'objet de débats publics au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment parce que Ryerson, qui est particulièrement influent dans les années 1860, valorise un système de récompenses/punitions en l'attribuant à une volonté divine. En effet, selon Ryerson, « [c]'est l'ordre de la Providence qui veut que les plus assidus soient récompensés tandis que les autres sont renvoyés bredouilles<sup>188</sup> ». En fait, il tente de repousser toutes les oppositions en invoquant la loi divine et l'emploie pour tout : « Dans les arrangements de la Providence, la loi, la pénalité nous rencontre partout où nous allons<sup>189</sup>. » (*SP*, p. 35) Selon lui, tout homme a besoin de contrainte et d'encadrement, surtout les enfants. Les enfants « ne sont que des hommes de plus petite taille, plus informes et plus indisciplinés [qui] ont besoin d'être contenus<sup>190</sup> ». Ce système ne plait cependant pas à la majorité des parents et des enseignants<sup>191</sup>. Anne représenterait donc, dans ces circonstances, les mouvements pédagogiques de cette époque. Toutefois, il est important de souligner que, dans la série, Anne ne se désole pas, de prime abord, d'avoir agi à l'encontre de ses convictions, mais plutôt à cause de ce que les autres penseront d'elle. En effet, elle mentionne d'abord Jane et Gilbert, puis M. Harrison qui seront, selon elle, bien contents qu'elle se soit fourvoyée.

---

<sup>188</sup> « *It was the order of Providence that the diligent should be rewarded while others were sent away empty [...]* ». Nous traduisons.

<sup>189</sup> « *In the arrangements of Providence, law, penalty meets us wherever we go.* » Nous traduisons.

<sup>190</sup> « *If this is true of men, it is especially true of children, who are only men of smaller growth, and more unformed and undisciplined. All men needed to be restrained, but children more so.* » Nous traduisons.

<sup>191</sup> Voir à ce sujet Alison Prentice, *The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada*, ouvr. cité, p. 35.

Encore une fois, Anne exprime son besoin d’approbation des autres et son besoin de réussite. Elle est un personnage très vulnérable qui commet autant d’erreurs que n’importe quel être humain. Son personnage à l’illusion de vie puissant permet de normaliser les doutes et les déceptions que peut vivre une jeune femme. Malgré les embûches qu’elle rencontre, Anne n’abandonne pas et persévère dans son métier afin de prodiguer son enseignement comme elle l’entend. Cela rejoint notre hypothèse selon laquelle Montgomery souhaitait offrir à ses lectrices l’espoir de faire ce qu’elles désirent dans la vie.

### **2.3.1 Évolution pédagogique et psychologique**

Nous en apprenons beaucoup sur le personnage d’Anne en étudiant ses convictions et leur progression. En effet, celles-ci changent et nous indiquent que notre protagoniste n’est peut-être pas aussi parfaite qu’elle le semble. Elle commet des impairs, comme tout le monde. Tel que mentionné dans le premier chapitre, Anne Shirley est humaine dans ses doutes, dans ses questionnements et dans ses erreurs, mais également dans ses réussites et dans ses joies aussi simples soient-elles.

Non seulement ses convictions par rapport aux châtimements corporels sont mises à rude épreuve, mais celles envers elle-même en tant que personne et en tant qu’enseignante sont également ébranlées. Dès son arrivée à Summerside, la famille Pringle lui réserve un accueil brutal et froid parce qu’ils croient que la discipline doit régner à l’école et qu’elle a « toujours eu besoin d’une main ferme... un professeur expérimenté, mâle de préférence » (*ADP*, p. 29). L’orpheline est frappée de plein fouet par le manque de confiance que les gens lui accordent, puisqu’elle est une femme et une jeune enseignante. Outre ces deux caractéristiques, le fait qu’Anne est une « enfant trouvée » (*ADP*, p. 36) la désavantage. Encore une fois, son statut social de naissance vient lui porter préjudice et ne l’aide pas à s’intégrer dans cette nouvelle société de Summerside. Toute sa vie et toute sa carrière, Anne est confrontée à des préjugés sur les orphelins. Nous pouvons toutefois remarquer que plus l’histoire avance, moins les commentaires sur sa rousseur et sur son statut d’orpheline la blessent. Entourée de tous ses

amis et surtout de Marilla et de Rachel Lynde qui forment sa famille, Anne gagne confiance en elle.

L'auteure de la célèbre série de 1908 a été enseignante de 1894 à 1898 alors qu'elle était âgée de 20 à 24 ans. Elle a d'ailleurs eu des difficultés pour trouver un poste dans une école, ce qui lui a occasionné beaucoup de stress<sup>192</sup>. Lucy Maud Montgomery n'aborde toutefois pas ses inquiétudes par rapport aux méthodes employées à l'école dans ses journaux intimes. Elle parle d'ailleurs très rarement de son métier d'enseignante sauf lorsqu'elle mentionne qu'elle a environ 60 élèves en 1895 et que cela exige un enseignement assez intensif<sup>193</sup>. Tout comme le fait Anne dans la série, Montgomery démissionnera à la fin de cette année scolaire afin de continuer ses études.

Puisqu'elle n'aborde quasiment jamais l'enseignement dans sa vie privée, nous pourrions penser que Lucy Maud Montgomery n'accorde pas beaucoup d'importance à l'évolution de ce métier. L'auteure de la série ne semble pas soutenir et défendre les principes en enseignement qu'elle prône avec le personnage qu'elle a créé. En effet, Anne, quant à elle, accorde beaucoup d'importance à ses idéaux, à ses croyances et à ses convictions et elle fait rapidement part de son désarroi lorsque ceux-ci ne peuvent être maintenus, comme le montre la citation suivante :

« [J]'ai renoncé à la plupart de mes théories », poursuit [Anne] avec un petit rire.  
« J'en avais la plus belle série imaginable quand j'ai entrepris mon travail d'institutrice, mais elles m'ont toutes trahie à un moment ou à un autre. »

« Même ta théorie sur les châtiments corporels », la taquina Mme Allan.

Anne rougit.

« Je ne me pardonnerai jamais d'avoir fouetté Anthony. » (ADA, p. 157)

---

<sup>192</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1889-1900*, ouvr. cite, p. 227.

<sup>193</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1889-1900*, ouvr. cité, p. 274.

Anne est consciente, en tant qu'enseignante, que ses principes ne peuvent pas tous être maintenus. La théorie et la pratique ne sont pas toujours compatibles et cela déplaît à l'orpheline. La citation ci-haut permet de bien mettre en lumière l'évolution des idéaux professionnels de la jeune femme. En effet, elle dit avoir « renoncé » à plusieurs d'entre eux après y avoir été confrontée. Tout comme cela se manifestait dans sa façon de parler et dans les expressions de son imagination<sup>194</sup>, les lectrices peuvent suivre la transformation des idéaux d'Anne depuis ses études à Queen's jusqu'à ceux de la femme qui enseigne à Avonlea, puis à Summerside.

### **2.3.2 Remise en question et doutes professionnels**

Dans la série, Anne Shirley rêve assez rapidement de devenir écrivaine, mais ce rêve lui semble trop grand ou trop loin pour être réalisé. Anne possède une grande imagination qui se manifeste dans ses longs discours et dans la création d'histoires, et ce dès la première page de la série. Cependant, lorsqu'elle obtient son diplôme du collège de Queen's et qu'elle choisit de mettre ses études de côté afin de prendre soin de Marilla, elle devient tout de suite plus terre à terre. Cette situation entraîne des changements en elle, comme si elle avait soudain compris le poids des responsabilités et qu'elle devait être plus sage. Elle parle moins, s'agite moins et fait également moins d'erreurs. Cette transformation se reflète fortement sur ses croyances et sur ses convictions.

Pendant plusieurs chapitres d'*Anne quitte son île*, la protagoniste espère être publiée et pouvoir vivre de sa plume. Montgomery met en avant un personnage qui réfléchit et qui commet parfois des erreurs, mais par-dessus tout, elle crée un personnage qui change et qui progresse. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, il n'était pas courant que les protagonistes d'un roman soient imprégnés de l'effet-personnage dont parle Vincent Jouve<sup>195</sup>. Avec Anne Shirley,

---

<sup>194</sup> Voir à ce sujet le premier chapitre de ce mémoire.

<sup>195</sup> En effet, les personnages semblent de plus en plus pourvus, aux yeux des lecteurs, d'une vie autonome à leur auteur : « C'est le mouvement naturel du lecteur que de se laisser prendre au piège de l'illusion référentielle.

jeune femme orpheline et adoptée par un couple de fermiers, Lucy Maud Montgomery fait partie de ces « quelques Canadiennes [qui] par la réflexion, par leur claire vue des choses, par les services réels qu'elles ont rendus, ont préparé la voie pour celles qui vont les suivre, et fait reconnaître le droit de toutes de se livrer au travail auquel elles sont aptes. » (*FC*, p. 66) L'auteure de la célèbre série de 1908 présente justement un personnage qui ouvre la voie à d'autres femmes plus modernes. Anne Shirley n'abandonne jamais, elle chemine dans les différentes sphères de la société tout en évoluant en tant que personnage et en tant que personne.

### 2.3.3 Histoire fictive et historique

Il est intéressant de prendre conscience de la réalité historique des femmes canadiennes du XIX<sup>e</sup> siècle pour analyser Anne. En seulement dix ans, entre 1881 et 1891, d'énormes progrès ont été faits dans les divers métiers et professions qu'occupent les femmes. « [A]u Canada, [elles] se sont introduites dans les établissements industriels, et aussi dans les professions et emplois ci-devant réservés exclusivement aux hommes. » (*FC*, p. 99) L'arrivée des femmes dans les emplois dits « masculins » se justifie par l'industrialisation du Canada qui aurait déchargé les femmes de leurs occupations quotidiennes, telles que la couture et la fabrication de produits laitiers. Elles devaient donc trouver une autre façon d'occuper leur temps. Il est également frappant de constater que l'entrée des femmes sur le marché du travail n'était alors perçue que comme temporaire. En effet, « [l]es exigences de la vie moderne[, du début du XX<sup>e</sup> siècle,] obligent beaucoup de femmes à se livrer à des travaux longtemps réservés aux hommes seulement, mais ces dérogations accidentelles à l'ordre naturel ne devraient pas dégénérer en système ou principe général. » (*FC*, p. 121) Dans le monde éducationnel, il était nécessaire pour les femmes qui militaient pour les droits à l'éducation

---

L'effet de vie d'un personnage s'impose parfois avec tant de force que certains lecteurs en arrivent à inférer une existence autonome de l'être romanesque. » Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, ouvr. cité, p. 108.

de rassurer la gent masculine sur leur faculté à enfanter en étant davantage instruite. Encore une fois, dans le monde professionnel, la séparation des sphères se fait ressentir : il est primordial pour les hommes de se rappeler que la place des femmes est à la maison et que leur intrusion dans la sphère publique n'est que temporaire.

Bien que les femmes soient de plus en plus présentes sur le marché du travail, le recensement mené en 1891 auprès de la population employée au Canada leur offre pour la première fois une voix dans la catégorie des emplois. Grâce au tableau récapitulatif de *Femmes du Canada*<sup>196</sup>, il est possible de constater que l'Ontario est la province canadienne qui emploie le plus de femmes de tout le pays, suivie du Québec. L'Île-du-Prince-Édouard se place, quant à elle, au cinquième rang sur les huit provinces à engager des femmes. Les trois professions ayant recruté le plus de Canadiennes, outre les métiers traditionnels d'enseignantes et de domestiques, sont « teneur de livres », « service administratif » et « commis et copistes ». Ces trois emplois comptent respectivement 15, 12 et 11 femmes employées<sup>197</sup> à l'Île-du-Prince-Édouard. Anne Shirley n'est alors pas du tout avant-gardiste avec son emploi d'enseignante vis-à-vis de ce tableau des professions. N'oublions toutefois pas que les perspectives d'évolution dans la carrière étaient extrêmement rares pour les femmes de cette époque. Anne reste donc moderne dans sa promotion de directrice. Également, les chiffres permettent de constater qu'il était rare que des éditeurs engagent des femmes — seulement 26 femmes dans tout le Canada en 1891<sup>198</sup>. Le métier d'écrivaine, comme celui de journaliste d'ailleurs, n'est pas mentionné, ce qui laisse penser qu'Anne est une pionnière dans ce domaine.

---

<sup>196</sup> Voir à ce sujet Mme O. C. Edwards, « Professions et carrières. Compilation, éducation professionnelle », Le Conseil des femmes du Canada, *Les femmes du Canada. Leur vie et leurs œuvres*, ouvr. cité, p. 97-98.

<sup>197</sup> Voir à ce sujet Mme O. C. Edwards, « Professions et carrières. Compilation, éducation professionnelle », Le Conseil des femmes du Canada, *Les femmes du Canada. Leur vie et leurs œuvres*, ouvr. cité, p. 97.

<sup>198</sup> Voir à ce sujet Mme O. C. Edwards, « Professions et carrières. Compilation, éducation professionnelle », Le Conseil des femmes du Canada, *Les femmes du Canada. Leur vie et leurs œuvres*, ouvr. cité, p. 97.

En résumé, la protagoniste de la série se situe à l'avant-garde des mentalités représentées par la société d'Avonlea. La majorité des habitants croient que l'usage de la correction corporelle dans l'enseignement est inévitable alors qu'Anne s'évertue à promouvoir l'écoute et la tendresse comme méthode pédagogique. Toutefois, elle représente quand même la femme de son temps au regard des mœurs du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, car, bien que toujours légal, le châtiment corporel était de moins en moins employé. Enfin, Anne Shirley suit également l'évolution de son temps dans son métier d'enseignante, car c'était l'un des métiers les plus exercés par les femmes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

## **2.4 LA VIE COMMUNAUTAIRE COMME VECTEUR DE CHANGEMENT DU MONDE**

### **2.4.1 S'impliquer socialement dans sa nouvelle vie**

Dans cette section, nous nous intéressons à la protagoniste sous un nouvel angle. Nous souhaitons aborder les implications d'Anne dans la vie communautaire et son désir d'aider autrui. En effet, dès le premier tome de la série, Anne crée des groupes tels que le « Club des conteuses d'histoires » (*APV*, p. 190) afin de se faire une place dans la communauté d'Avonlea. Ce club est composé de quelques amies de l'orpheline (Diana Barry, Ruby Gillis et Jane Andrews) et a pour but de cultiver son imagination et de s'entraîner à rédiger et à raconter des histoires<sup>199</sup>. Cet espace créatif permet à Montgomery de mettre en place plusieurs éléments. D'abord, Anne intègre la sphère publique grâce à cet espace : les jeunes filles du club aiment s'entraîner à interpréter des pièces de théâtre qu'elles présentent ensuite au grand public<sup>200</sup>. En particulier, Anne interprète Éléonore dans la pièce « Lancelot et

---

<sup>199</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 190.

<sup>200</sup> Le théâtre faisant généralement appel à la notion de spectacle et de public, il s'agit d'une forme d'art relevant de la sphère publique.

Élaine<sup>201</sup> ». Ce club favorise également l'imagination d'Anne et offre à la jeune fille un espace pour l'exprimer. Anne a d'ailleurs fondé le club dans le but d'entretenir son imagination et d'améliorer celle de Diana : « “Tu [aurais une imagination], si tu la cultivais”, dit Anne, avec enthousiasme. “Je viens d'échafauder un plan, Diana. Formons, toi et moi, un club rien qu'à nous, pour nous raconter des histoires et les rédiger, afin de nous entraîner. [...] Tu devrais entretenir ton imagination, tu sais. Mlle Stacy le dit. [...]” » (APV, p. 190) Plus tard, d'autres jeunes camarades rejoignent le club d'Anne et mettront ainsi à l'épreuve leur imagination. Cette activité permet à Anne de découvrir différents styles d'écriture et d'autres idées romanesques que les siennes. Cette rencontre avec l'imagination de diverses personnes alimente probablement aussi celle de la protagoniste de notre corpus. L'imagination et ses manifestations sont des éléments du roman qui placent l'orpheline à l'avant-garde des femmes de la société canadienne-anglaise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

De plus, un des objectifs de ce « Club des conteuses d'histoires » est de s'exercer à l'invention et à la rédaction d'histoires tout en s'entraînant à réciter des textes. Le club fait ainsi office de cours préparatoire aux futures professions d'auteure et d'enseignante d'Anne Shirley en l'exerçant à communiquer son savoir et ses écrits et à s'exprimer devant autrui. En effet, c'est à ce moment qu'Anne commence à écrire des histoires tout en recevant des commentaires de ses camarades sur ses écrits. Bien que cela aurait dû la préparer aux critiques qu'elle recevra plus tard, Anne accepte difficilement les avis contraires concernant ses créations. Toutefois, dans ce groupe, elle représente la figure d'autorité de la création littéraire, celle qui s'y connaît le plus dans le domaine et qui fait office de mentore pour les autres. C'est à ce titre qu'Anne décrit à Marilla l'évolution de ses « élèves » du club : « Toutes les filles s'en sortent bien. Ruby Gillis est plutôt sentimentale. Elle met trop d'amour dans ses histoires, et tu sais[, Marilla,] que trop, c'est pire que trop peu. Jane n'en met jamais, parce qu'elle dit qu'elle se sent toute gênée de les lire ensuite à voix haute. » (APV, p. 190) Cette position « d'autorité » l'entraîne à être patiente et pédagogue avec ses amies. Il est

---

<sup>201</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, « Une pauvre belle au teint de lis », dans Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 200 à 207.

intéressant de remarquer que, grâce au Club qu'elle fonde, Anne gagne de l'importance dans le petit cercle d'amies : sa présence et la place qu'elle acquiert deviennent encore plus légitimes aux yeux des autres. Cela permet à Anne de se sentir bien et incluse, car elle maîtrise le domaine de la création littéraire et de l'imagination : « "C'est extrêmement intéressant", confia Anne à Marilla. "Chacune des filles doit lire son histoire à voix haute, et ensuite, nous en discutons. [...] La plupart du temps, c'est moi qui dois leur donner un sujet, mais ce n'est pas difficile, car j'ai des millions d'idées dans la tête." » (*APV*, p. 190). Ce club, exclusivement féminin, permet à Anne et ses amies, par l'écriture et la discussion, de nourrir leur vie intérieure et sociale tout en évoluant psychologiquement.

Dans le second tome de la série, c'est par le biais de la « Société d'amélioration du village », qu'Anne fonde avec Gilbert et plusieurs autres jeunes de leur âge, que la protagoniste prend activement part à la vie communautaire. Cette société ne tente pas d'améliorer les habitants d'Avonlea, mais plutôt d'« embellir le village » (*ADA*, p. 17). Les membres de la Société d'amélioration du village repeignent, par exemple, la salle de spectacles délabrée. Ils ont auparavant fait une collecte de fonds en passant de maison en maison afin de pouvoir payer la peinture nécessaire. Ils ont également convaincu un propriétaire de démolir un bâtiment qui gâchait la vue de tous. Pour cela, ils ont dû persuader les habitants d'Avonlea de la nécessité de ces améliorations pour l'intérêt de tout le village. Les réunions de la société sont également l'occasion de faire des « rencontres occasionnelles et, par conséquent, [d'engendrer] du "plaisir". » (*ADA*, p. 18) Encore une fois, Anne occupe une position d'autorité : c'est elle qui préside le groupe et qui dirige les prises de décisions. Anne Shirley et Gilbert Blythe sont les piliers de cette société, à tel point que Diana a peur « que la Société d'amélioration s'effondre après [leur] départ » (*ADA*, p. 281). L'orpheline en est fière car, au fil du temps, sa société dépasse « l'étape expérimentale et [devient] un fait accepté. Les gens plus âgés commencent à s'y intéresser et les habitants de White Sands parlent d'en mettre une sur pied, eux aussi. » (*ADA*, p. 204) Ce rayonnement et cette notoriété amènent naturellement Anne à avoir de grandes ambitions pour son avenir.

#### 2.4.2 Objectifs de la création de cette vie communautaire active

Bien que cela concerne davantage l'enfance d'Anne, il est important de mentionner que nous ne trouvons pas, ou très peu, d'informations sur les activités parascolaires des jeunes filles du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'exception de la prise en charge des jeunes frères et sœurs et de l'aide aux tâches ménagères. Toutefois, il semble que les femmes avaient plus de liberté une fois qu'elles étaient mariées. Elles pouvaient alors s'impliquer dans quelques organismes et clubs<sup>202</sup>. Cela leur permettait de sortir de la sphère privée de la famille et de créer des amitiés. Il convient néanmoins de souligner que ces lieux de rencontre restaient restreints pour les femmes canadiennes. L'un des seuls espaces qui permettaient aux femmes de sortir de la maison était l'église. En effet, « [l]a manière acceptable pour les femmes d'être fortes et d'avoir une identité en dehors du foyer était spirituelle<sup>203</sup>. » (SS, p. 209) Des personnages, comme Rachel Lynde et Madame Allan, représentent bien cette occupation des femmes mariées, puisque Madame Allan est femme de pasteur et que Rachel Lynde s'implique dans toutes les activités pastorales. Anne Shirley, pour sa part, est païenne à son arrivée à Green Gables, ce à quoi Marilla remédie très rapidement en l'obligeant à apprendre des prières et à aller à l'école du dimanche. Anne ne représente toutefois pas la protestante assidue comme pourraient l'espérer les autres habitants du village, l'église n'étant pas un lieu d'implication communautaire qui attire la jeune fille.

Non seulement la protagoniste d'Anne est d'avant-garde dans son implication dans la communauté, mais elle l'est d'autant plus que la société, qu'elle tente d'intégrer tant bien que mal, la tient à l'écart. Comme le définit Isabelle Daunais<sup>204</sup>, Anne se trouve être un personnage romanesque dans sa tentative d'intégrer une société qui ne veut pas d'elle sous prétexte qu'elle est une étrangère et une orpheline. Il est alors intéressant de remarquer que

---

<sup>202</sup> Voir à ce sujet Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], ouvr. cité, p. 187.

<sup>203</sup> « *The acceptable way for women to be strong and have an identity outside the home was spiritually.* » Nous traduisons.

<sup>204</sup> Isabelle Daunais, « Le personnage et ses qualités », art. cité.

même lorsque cette société d'Avonlea l'accepte enfin, Anne ne se contente pas d'apprécier la place qu'on lui attribue. Elle est ambitieuse et souhaite toujours se surpasser et surtout avoir de meilleures conditions de vie sociétale. Par exemple, elle souhaite étudier, exercer un métier et prendre le temps dont elle a besoin pour découvrir ce qu'elle souhaite pour son avenir. Ce n'était pas nécessairement évident pour une jeune femme de cette époque de disposer de toutes ces options.

Rappelons que la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au Canada anglais marque la progression des mouvements des femmes<sup>205</sup>. Deux types de revendications sont émises par les femmes de cette époque. Il y a « le féminisme maternel ou social<sup>206</sup> » (CW, p. 217) qui interroge la place attribuée aux femmes et le « féminisme de l'égalité des droits ou féminisme de l'équité<sup>207</sup> » (CW, p. 218) qui revendique notamment le droit de vote. L'implication des femmes dans la société est une préoccupation grandissante dans le Canada anglais du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles souhaitent avoir les mêmes droits que les hommes, car elles possèdent les mêmes capacités : « En tant qu'êtres humains, les femmes sont dotées d'une âme et de capacités, mais la coutume et la loi leur interdisent de participer à la vie publique<sup>208</sup>. » (CW, p. 217). Anne représente, en quelque sorte, ces revendications. Bien que Montgomery « n'incite pas

---

<sup>205</sup> Nous parlerons de « mouvement des femmes » plutôt que de « mouvement féministe », car le terme « féministe » représentait, dans le Canada anglais du XIX<sup>e</sup> siècle, « un degré d'engagement assez extrême en faveur de la femme ». « Mouvement des femmes » était donc l'appellation privilégiée par une majorité de femmes. « *Most of them accepted both types of feminist arguments, emphasizing one or the other a seemed most useful or appropriate, apparently without feeling any contradiction. Most of them would have been reluctant to adopt the term feminist, which at that time meant a quite extreme degree of commitment to women's issues. They preferred instead to speak of what was then called the woman movement; in this, many kinds and groups of women could and did cooperate.* » [« La plupart d'entre elles acceptaient les deux types d'arguments féministes, mettant l'accent sur l'un ou l'autre de ceux qui leur semblaient les plus utiles ou les plus appropriés, apparemment sans ressentir de contradiction. La plupart d'entre elles étaient réticentes à adopter le terme "féministe" qui, à l'époque, signifiait un degré d'engagement assez extrême en faveur des questions féminines. Elles préféraient parler de ce que l'on appelait alors le mouvement des femmes ; dans ce mouvement, de nombreux types et groupes de femmes pouvaient coopérer et coopéraient effectivement. »] (CW, p. 218 ; nous traduisons.)

<sup>206</sup> « [...] *maternal or social feminism* ». Nous traduisons.

<sup>207</sup> « [...] *equal-rights or equity feminism* ». Nous traduisons.

<sup>208</sup> « *As human beings, women were endowed with souls and abilities, but they were barred by custom and law from participating in public life.* ». Nous traduisons.

activement au changement<sup>209</sup> », elle est « consciente de l'évolution des temps<sup>210</sup> » et a créé un personnage qui va au-devant des revendications du mouvement des femmes. En effet, tel que nous l'avons vu dans le premier chapitre de ce travail, Anne poursuit des études au collège puis à l'université dans les mêmes classes que ses camarades masculins. Elle s'implique dans la communauté en créant un club de création littéraire et elle met sur pied la « Société d'amélioration du village » avec plusieurs jeunes de son âge. De plus, elle exerce deux métiers rémunérés, soit ceux d'enseignante et d'écrivaine. Du premier au quatrième tome de la série *Anne... La maison aux pignons verts*, Anne Shirley prend déjà la place que les femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mettront des années à atteindre.

En conclusion, le métier d'enseignante qu'exerce Anne est assez commun pour les jeunes femmes canadiennes de l'époque. En revanche, ce qui est impressionnant dans le parcours d'Anne tient au fait qu'elle poursuit des études supérieures et qu'elle devient directrice d'une école secondaire. Les positions d'autorité dans l'enseignement, telles que la direction d'une école, n'étaient que très rarement accordées à des femmes. Elles n'avaient que peu de chance d'améliorer leur carrière, particulièrement pour le niveau secondaire. De plus, pour la classe ouvrière dont Anne fait partie, l'enseignement et la direction d'une école représentent une ascension sociale, car cela lui offre l'opportunité d'améliorer sa situation d'orpheline et de fille de fermiers. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes faisaient de bonnes « assistantes » dans une école contrôlée par les hommes. Anne se démarque ainsi des femmes qui composent 83 % des personnes engagées dans les écoles primaires en 1920<sup>211</sup>.

Anne est également d'avant-garde dans son métier d'écrivaine. Même si l'orpheline ne connaît pas le même succès que son auteure, elle publie des textes et intègre ainsi la sphère

---

<sup>209</sup> Aline Dirkx, *L.M. Montgomery et le phénomène d'Anne of Green Gables sous la loupe du féminisme*, ouvr. cité, p. 78.

<sup>210</sup> Aline Dirkx, *L.M. Montgomery et le phénomène d'Anne of Green Gables sous la loupe du féminisme*, ouvr. cité, p. 77.

<sup>211</sup> Voir à ce sujet Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], ouvr. cité, p. 154.

publique, comme peu de femmes le faisaient à cette époque. En effet, il était un peu plus commun de rencontrer des femmes journalistes que des femmes écrivaines au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

L'un des aspects les plus importants dans la vie d'une jeune femme est sans aucun doute sa vie amicale et amoureuse. Le mariage est, pour la majorité des Canadiennes anglaises du XIX<sup>e</sup> siècle, la finalité à laquelle elles aspirent. Bien que le mariage ne soit pas le but principal de sa vie, Anne Shirley souhaite également trouver l'homme de ses rêves et, éventuellement, fonder une famille. Au chapitre suivant, nous porterons notre attention sur les relations amicales et amoureuses de la protagoniste de notre corpus afin de déterminer en quoi Anne Shirley se distingue des conceptions traditionnelles.





## CHAPITRE 3

### L'ÉDUCATION SENTIMENTALE ET LE PASSAGE À LA VIE ADULTE

#### 3.1 L'ESPRIT DE COMPÉTITION EN AMITIÉ

La personnalité pétillante d'Anne Shirley répand un souffle nouveau sur Avonlea dès qu'elle arrive dans le village. Son imagination débordante et son empathie profonde lui permettent de se faire des amis. Toutefois, Anne possède une caractéristique en amitié qui peut, à certains moments, devenir une tare. En effet, la jeune fille est très compétitive. Cet esprit de compétition, né de sa rencontre rocambolesque avec Gilbert Blythe, stimule sa motivation : Anne cherche à se surpasser et à être la meilleure dans tout ce qu'elle entreprend, notamment à l'école. Cela l'amène à repousser ses limites et à devancer son époque, entre autres en allant au collège et à l'université.

Toutefois, bien que la compétitivité aide la jeune femme à connaître beaucoup de succès, elle a aussi de mauvais côtés. En effet, pendant des années, Anne autoalimente la haine qu'elle a ressentie lorsque Gilbert l'a insultée en se remémorant cet événement, même lorsque d'autres sentiments tentent d'émerger :

En dépit de la blessure d'amour-propre qu'elle avait subie, elle découvrait dans les yeux noisette de Gilbert, où se mêlait autant de timidité que d'amitié sincère, quelque chose de très agréable. Son cœur se mit à battre plus vite. Mais la vieille amertume se chargea d'effacer cet étrange sentiment et fortifia sa mémoire, aussi vivante que si elle avait eu lieu la veille. Gilbert l'avait appelée « poil de carotte » ! Il l'avait humiliée publiquement, à l'école, devant tout le monde ! Son ressentiment pouvait sembler risible aux adultes et à la terre entière, mais il n'était pas de ceux que le temps peut négligemment balayer. Elle détestait Gilbert Blythe. Non, elle ne lui pardonnerait jamais ! (APV, p. 205)

Heureusement, en grandissant, Anne se rend compte qu'il est absurde d'entretenir une telle colère envers un camarade de classe et, peu à peu, l'orpheline abandonne sa rancune à l'égard du jeune homme.

### 3.1.1 Une relation hors du commun

La rivalité et l'esprit de compétition qui existe entre Gilbert Blythe et Anne Shirley ne nous semblent pas d'avant-garde par rapport aux amitiés entre hommes et femmes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, les chapitres précédents le mentionnent, les écoles mixtes étaient plus courantes dans les milieux ruraux à cause d'un manque de budget, d'enseignants ou encore d'élèves. Les amitiés entre les personnes des deux sexes devaient donc être courantes et admises. Ce qui est moins commun toutefois, c'est la proximité entre Anne et Gilbert. En effet, la relation qui existe entre ces deux personnages n'est pas simple comme devrait l'être une amitié entre un garçon et une fille à cette époque. Leur amitié est ambiguë. En tant que lecteur nous sommes conscients des véritables sentiments qu'ils entretiennent l'un pour l'autre, mais eux et leur entourage semblent les ignorer, ce qui peut mener à des situations confuses. Dans les quatre premiers tomes de la série, les personnages commentent la relation entre Anne et Gilbert. Par exemple, Rachel Lynde affirme que « [c]es deux-là finiront par se fréquenter » (*AQI*, p. 24). Mademoiselle Lavendar, une amie d'Anne, atteste que la jeune fille et Gilbert sont « faits l'un pour l'autre, destinés l'un à l'autre » (*AQI*, p. 199) et qu'il ne sert à rien de lutter. Ces dires provenant des proches de l'orpheline génèrent chez elle une angoisse et une frustration, car elle n'accepte pas que l'on contrôle sa vie amoureuse en tentant d'influencer ses décisions : cela la met hors d'elle<sup>212</sup>.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, le Canada était toujours en développement : le territoire était en pleine expansion et les villages étaient souvent éloignés. Cela favorisait donc les

---

<sup>212</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île* [1915], ouvr. cité, p. 171.

rencontres avec des gens proches de son milieu. Comme les villages n'étaient pas nécessairement rapprochés les uns des autres, les habitants d'un même village ne rencontraient pas tous les jours de nouvelles personnes, ce qui les amenait à beaucoup se fréquenter entre eux. En effet, à cette époque, les endroits pour sociabiliser étaient le voisinage, les fêtes familiales, locales et religieuses. Dans les milieux plus riches toutefois, la fréquence des bals encourageait les relations interpersonnelles<sup>213</sup>. Anne, bien qu'elle vienne d'un milieu plutôt modeste, s'éloigne des traditions, qui voudraient qu'elle ne fréquente que des hommes de son voisinage, en rencontrant des hommes à l'université. Le départ pour ses études amène l'orpheline à faire la connaissance de beaucoup de jeunes gens de différents milieux. Des personnages, comme Rachel Lynde et Marilla Cuthbert, sont très surpris lorsqu'ils ont vent des relations qu'entretient Anne avec Royal Gardner, un jeune homme fortuné qu'elle a rencontré à l'université. Ils pensent qu'Anne ferait « mieux de ne jamais adresser la parole à un jeune homme qui ne vient pas de l'Île. » (*AQI*, p. 57) Bien que nous puissions affirmer que les personnages principaux de la série *Anne... La maison aux pignons verts* ne sont ni francophones ni Acadiens, il nous semble tout de même pertinent de transposer les observations de Georges Arsenault, concernant les mariages entre Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard, aux croyances conservatrices présentes à Avonlea. En effet, il écrit qu'« [au XIX<sup>e</sup> siècle,] les Acadiens [de l'Île-du-Prince-Édouard] refusent pendant très longtemps de s'unir en mariage à des gens d'un autre groupe ethnique<sup>214</sup> ». Les personnages d'*Anne* représentent ce que pensent beaucoup de Canadiens au tournant du XX<sup>e</sup> siècle ; il est préférable, selon eux, que les jeunes filles choisissent les hommes de leur village, plus précisément, ils croient qu'Anne Shirley devrait privilégier sa relation avec Gilbert Blythe.

---

<sup>213</sup> Maxime Gauthier et Jean-Sébastien Marsan, « Les rencontres amoureuses selon les époques », dans *Aujourd'hui l'histoire* [En ligne], Radio-Canada, 15 février 2023, URL : <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/aujourd-hui-l-histoire/segments/entrevue/432519/rencontres-amoureuses-amour-couple>.

<sup>214</sup> Georges Arsenault, « Le dilemme des Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard au 19<sup>e</sup> siècle », *Acadiensis* [En ligne], vol. 14, n<sup>o</sup> 2, printemps 1985, p. 31, URL : [https://www.erudit.org/en/journals/acadiensis/1985-v14-n2-acadiensis\\_14\\_2/acad14\\_2art02.pdf](https://www.erudit.org/en/journals/acadiensis/1985-v14-n2-acadiensis_14_2/acad14_2art02.pdf).

Deux périodes au XIX<sup>e</sup> siècle, définies par le sociologue Gordon Clanton, semblent délimiter la thématique de l'amour : l'amour puritain et l'ère victorienne de l'amour. La première lie « l'amour, le sexe et la camaraderie à l'intérieur du mariage<sup>215</sup> ». La seconde amène l'amour à se rationaliser<sup>216</sup>. L'ère victorienne considérait que l'amour dans le mariage relevait du hasard, tandis que l'amour puritain croit en l'amitié et en l'amour dans la cellule familiale. Selon le modèle généré par les personnages féminins des romans gothiques de l'ère victorienne, « l'héroïne trouve toujours l'amour, [mais] celui-ci ne sort jamais des conventions sociales[...] [...] Il n'y a donc pas d'aventure, de grandes émotions ou de mariage en dehors de son rang, car le bonheur est dans le respect des conventions. » (RA, p. 117) Anne se distingue de ces héroïnes, comme celles de Jane Austen, car elle sort des normes sociales afin de rencontrer de nouvelles personnes. Roy Gardner, qu'Anne fréquente pendant deux ans, n'est d'ailleurs pas de sa classe sociale. Il s'agit d'un jeune homme appartenant à une « des familles les plus riches et les plus anciennes de la Nouvelle-Écosse. » (AQI, p. 212) Toutefois, l'orpheline demeure traditionnelle lorsqu'elle fréquente Gilbert Blythe et qu'elle accepte de l'épouser, puisqu'il est natif d'Avonlea.

### 3.1.2 De la rivalité à l'amitié rassurante

De la rivalité entre Gilbert et Anne, il ressort peu à peu une amitié et une compréhension mutuelle encore plus grande que l'amitié entre Anne Shirley et Diana Barry. En fait, comme Diana ne peut poursuivre ses études afin de respecter la tradition et puisqu'elle est plutôt limitée dans sa capacité imaginative<sup>217</sup>, elle ne peut pas comprendre tout ce que vit Anne au collège, à l'université ou encore par rapport à son métier

---

<sup>215</sup> Anne-Marie Shink, « Ce que les romans d'amour ont à nous apprendre », *Cahiers d'histoire* [En ligne], vol. 36, n° 2 (Histoire d'émotions : saisir les perceptions, penser les subjectivités), 2019, p. 114, URL : <https://doi.org/10.7202/1066847ar>. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle RA, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>216</sup> Voir à ce sujet Anne-Marie Shink, « Ce que les romans d'amour ont à nous apprendre », art. cité, p. 114.

<sup>217</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 190.

d'enseignante. L'annonce des fiançailles, puis du mariage de Diana crée également un fossé entre les deux jeunes filles. C'est dans les moments et dans les situations où Anne se sent délaissée par Diana que Gilbert devient important pour elle. Il est présent pour écouter ses confidences et pour la conseiller, notamment sur ses créations littéraires.

Un autre élément qui renforce leur relation est qu'il représente pour Anne, dès le début du collège, la familiarité et Green Gables. En effet,

[L]orsque Anne se retrouva tout à coup seule dans une grande salle en compagnie de cinquante autres qu'elle ne connaissait pas, sauf un, elle se sentit quelque peu déroutée ; et celui qu'elle connaissait, ce grand brun, assis de l'autre côté de la salle, ne lui avait guère donné l'occasion de l'apprécier et ne pourrait donc lui être d'un grand réconfort. Et pourtant, elle se sentait indéniablement heureuse qu'ils fussent tous les deux dans la même classe ; leur vieille rivalité pourrait ainsi suivre son cours. Eût-elle été absente, Anne s'en serait sentie perdue. (*APV*, p. 250)

C'est seulement quand elle se sent seule parmi tous les étudiants du collège de Queen's qu'Anne daigne accorder un peu d'importance aux émotions positives que lui fait ressentir Gilbert. Toutefois, elle conserve la mauvaise habitude d'ignorer ses émotions et les associe à la rivalité si familière qui les unit depuis quelques années. Inconsciemment, la rivalité qui existe entre Gilbert et Anne se transforme en réconfort, en point d'ancrage. La présence de Gilbert devient, pour Anne, un soulagement et un appui. De manière semblable, la rivalité entre Josie Pye et Anne, qui existait à cause de l'attention que Gilbert accordait à Anne (Josie en était jalouse), se transforme aussi. Depuis qu'elles se sont rencontrées, une animosité existe entre elles. Toutefois, lorsqu'elles partent étudier à Queen's, Anne associe Josie à sa maison : « Le déluge de larmes qu'Anne appréhendait se serait certainement produit si, à ce moment précis, n'était apparue Josie Pye, Anne fut si heureuse de reconnaître un visage familier qu'elle oublia son animosité d'autrefois pour Josie. Même une Pye était la bienvenue, puisqu'elle lui rappelait Avonlea. » (*APV*, p. 252) En raison de son besoin urgent de réconfort, Anne abandonne petit à petit les rivalités qu'elle alimentait souvent seule dans sa tête. Cependant, ce n'est que bien plus tard, après la fin de leurs études à Queen's, qu'Anne accepte d'avouer à Gilbert et de s'avouer à elle-même que la rancune qu'elle avait entretenue envers lui est oubliée : « Je t'ai pardonné depuis longtemps, en fait, depuis ce jour où nous

nous trouvions sur le débarcadère. Mais je ne le savais pas, à l'époque. Quelle petite oie bornée j'étais. Je m'en suis voulu — aussi bien te confesser toute la vérité — je m'en suis voulu amèrement depuis. » (APV, p. 277) Cette citation met en lumière l'évolution d'Anne qui a suffisamment confiance en elle pour accepter de se sentir vulnérable face à ses émotions.

La jeune protagoniste de notre corpus a une certaine facilité à se faire des amies, comme elle l'exprime elle-même vers la fin du premier tome de la série *Anne... La maison aux pignons verts*. Au collège, elle s'entoure « peu à peu d'un petit cercle d'amies à son image : remplies d'imagination, réfléchies, ambitieuses. » (APV, p. 256) Toutefois, outre Gilbert Blythe, personne ne possède l'esprit de compétition académique dont Anne Shirley a besoin.

### **3.1.3 La concurrence en amour**

Nous avons jusqu'ici abordé la compétition du point de vue académique qui existe entre Gilbert et Anne. Il nous semble aussi important d'aborder un autre type de compétition qui, cette fois, n'existe pas entre les deux jeunes camarades mentionnés ci-haut, mais plutôt entre Anne et les autres jeunes femmes de son âge. Il s'agit de la rivalité en amour. Gilbert est un jeune homme très prisé à Avonlea et même en dehors du village lorsqu'il part étudier et enseigner. Malgré le fait qu'Anne Shirley avoue, à la fin du premier tome de la série, qu'elle ne déteste plus autant Gilbert que lorsqu'ils se sont rencontrés, elle n'est définitivement pas prête, à ce moment-là, à avouer qu'elle ressent peut-être plus qu'une simple amitié à l'égard du jeune homme. Elle refuse d'accepter ses vrais sentiments et d'admettre devant les autres qu'elle avait tort au sujet du jeune Blythe. Pourtant, Anne essaie de ne pas laisser paraître sa jalousie lorsque ses camarades et d'autres femmes dans la série de Montgomery font des commentaires sur le charme de Gilbert.

Malgré sa tentative de la cacher, la jalousie d'Anne se manifeste à diverses occasions, notamment lors d'une conversation avec Philippa, une amie de l'orpheline : « “[...]

J'épouserais Gilbert Blythe s'il était riche." [précise Philippa]./"Oh ! Crois-tu ?" demanda assez méchamment Anne./"Nous n'apprécions pas du tout cette idée même si nous ne voulons pas de Gilbert, oh ! non", se moqua Phil. » » (*AQI*, p. 178) Philippa a bien conscience des sentiments d'Anne pour Gilbert même si cette dernière ne se les avoue pas. C'est pour cette raison que Philippa se permet de se moquer ainsi de la jeune femme lorsqu'elle a des réactions spontanées qui trahissent ses sentiments. De plus, Anne réagit avec jalousie lorsqu'elle découvre que Gilbert correspond avec Ruby Gillis, une amie commune, alors qu'il ne lui écrit pas : « Ainsi donc Gilbert écrivait à Ruby ! Très bien. Il en avait parfaitement le droit, bien entendu. [...] Elle rejeta la lettre de Ruby avec hargne. » (*AQI*, p. 55) Les lectrices peuvent clairement ressentir la frustration d'Anne lorsqu'elle découvre que Gilbert écrit uniquement à Ruby. Par ailleurs, Anne se montre offusquée lorsque des « commérages de Redmond » (*AQI*, p. 85) associent son nom à celui de Gilbert, tant leur amour mutuel inavoué saute aux yeux de tous : « Cela la mettait hors d'elle, mais il n'y avait rien à faire ; elle ne pouvait quand même pas rejeter un vieil ami comme Gilbert[...] » (*AQI*, p. 85) Bien que les sentiments de la protagoniste de notre corpus soient flagrants pour le lectorat, Anne Shirley continue de les nier ce qui rend la compétition amoureuse particulièrement difficile pour elle : « Elle se tourna vers Roy avec une expression des plus gaies. [...] Pourtant, ce n'était pas Roy qu'elle voyait. Elle était intensément consciente que Gilbert se tenait sous les palmes de l'autre côté de la salle et qu'il conversait avec une jeune fille qui devait être Christine Stuart. » (*AQI*, p. 216) La jeune femme, en dépit de ce qu'elle dit, ne peut s'empêcher de chercher Gilbert du regard et de l'observer jusqu'à l'épier lorsqu'elle est avec son prétendant Roy Gardner. Ce n'est malheureusement que lorsque Gilbert Blythe tombe très malade au risque de sa vie que la protagoniste de la série abandonne des idéaux et accepte ses sentiments amoureux pour le jeune homme. Alors que tout espoir de guérison semble perdu, Anne reconnaît enfin qu'elle a eu tort de se mentir à elle-même :

Elle aimait Gilbert, elle l'avait toujours aimé. Elle le savait maintenant. Elle savait qu'elle ne pouvait pas plus l'écarter sans douleur de sa vie qu'elle aurait pu se trancher la main droite et l'écarter de sa vie. Et cette connaissance venait trop tard, trop tard même pour avoir la déchirante consolation d'être à ses côtés pendant les

derniers moments. Si elle n'avait pas été aussi aveugle, aussi stupide, elle aurait le droit d'être près de lui à présent. (*AQI*, p. 301)

Il est intéressant de comparer Anne aux héroïnes romanesques de la même époque, car bien que « l'amour victorien se doit d'être rationnel » (*RA*, p. 118), Anne se montre parfois obstinée en amour. À ce titre, les romans sentimentaux devaient apprendre aux lectrices « les codes [et][...] les bons mots afin de naviguer en toute sécurité sur le marché matrimonial. » (*RA*, p. 119) Anne, au contraire, est submergée par ses émotions, perdue dans ce qu'elle ressent. En cela peut-être, elle rejoint la croyance puritaine selon laquelle « l'amour est devenu un facteur de plus en plus important lorsqu'il est question de mariage. » (*RA*, p. 119) Dans ce contexte, il ne suffit plus aux femmes de trouver un mari afin de s'assurer une sécurité financière et sociale, il s'agit plutôt d'établir une relation très personnelle avec son compagnon. Anne, tant par rapport à l'amour puritain qu'à l'amour de l'ère victorienne, se montre d'avant-garde, car bien que l'amour était plus important et présent dans les mariages romanesques, il faut attendre la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour que le personnage romanesque devienne « le maître de sa vie et [agisse] comme il le désire. » (*RA*, p. 122) Anne Shirley est bien l'héroïne de son histoire et maîtresse de sa destinée. Elle choisit ce qui la rend heureuse, ce qui lui vaut énormément de critiques de la part des personnages qui l'entourent.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la lecture de romans est une occupation de plus en plus importante pour les femmes. Malgré les objectifs des romans sentimentaux « de guider les femmes en amour, afin d'éviter les écueils et de trouver le bon partenaire tout en respectant les règles de la bienséance » (*RA*, p. 118), une crainte subsiste dans la société de cette époque sur l'effet de telles lectures sur la jeunesse. En effet, les femmes pourraient commencer à croire « que l'amour est la chose [la] plus importante, au-dessus des principes et du maintien d'une bonne réputation. » (*RA*, p. 117) Ayant elle-même connu un amour sincère dans sa jeunesse, Montgomery semble, avec *Anne... La maison aux pignons verts*, vouloir montrer aux jeunes lectrices de sa série que l'amour est effectivement très important dans le mariage et qu'il est tout à fait légitime d'hésiter et d'avoir peur de prendre une mauvaise décision, tout comme son personnage Anne Shirley.

Bref, la rivalité et l'amitié qui existent entre Anne et Gilbert sont uniques, surpassant même l'amitié entre Diana et l'orpheline. La compétition qui existe entre les deux camarades permet à Anne d'atteindre des compétences académiques qu'elle n'aurait probablement pas atteintes sans cette motivation. La compétition en amour est toutefois plus difficile pour la protagoniste de la série qui refuse d'admettre sa jalousie, ce qui l'empêche de vivre un amour sincère avant plusieurs années. Toutefois, Anne ne se distingue pas des femmes du XIX<sup>e</sup> siècle uniquement à cause de son esprit compétitif, mais également à cause de son désir d'entretenir des amitiés avec tout le monde quel que soit le rang social. C'est ce que nous explorerons dans la prochaine section du chapitre.

### 3.2 L'AMITIÉ POUR LA MARGINALITÉ

Depuis qu'elle est toute petite, Anne a une certaine aisance à se faire des amis. En effet, « [e]lle était douée pour l'amitié ; des amies, elle en avait abondamment » (APV, p. 256). La protagoniste de la série *Anne... La maison aux pignons verts* n'a pas peur d'aller à la rencontre de gens qui sont moins conventionnels ou qui ne sont pas de son milieu. À travers les quatre tomes de notre corpus, Anne se rapproche des personnes qui se tiennent en marge de la société aussi bien que des personnes qui viennent de la haute société ou du même milieu social qu'elle. Son statut social rend les différentes amitiés qu'elle forme particulières, car il ne lui permet pas de fréquenter les lieux de sociabilisation les plus prisés, comme la haute société en a l'occasion lors des bals. En tant qu'orpheline adoptée par un couple de fermiers, les endroits les plus propices aux rencontres restent le voisinage. Les nouvelles rencontres sont donc plus difficiles puisque tout le monde se connaît déjà à Avonlea. Toutefois, les parcours éducationnel et professionnel d'Anne lui ouvrent des portes et lui donnent accès à des milieux qui lui auraient probablement été inaccessibles sans la fréquentation de l'université, par exemple. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'idéologie des sphères masculine et féminine confinait les femmes à leur maison, à leur famille ou, parfois, à leur église. La religion était une sphère dans laquelle les femmes pouvaient se retrouver et discuter sans

avoir peur de dépasser les limites de ce qui était considéré comme approprié pour elles. Anne se distingue donc des femmes de son époque à cause de ses nombreuses occupations qui sortent de la sphère privée.

### **3.2.1 L'amitié à Avonlea**

Dès son arrivée à Green Gables, Anne réussit à nouer des amitiés. Elle parvient également à transformer des relations haineuses en relations amicales, comme celle avec Rachel Lynde et celle avec Gilbert Blythe. Anne est un personnage qui éprouve de la reconnaissance envers ce qu'elle reçoit et possède, sentiment qui s'accroît encore davantage lorsqu'elle est adoptée par Marilla et Matthew. Elle est consciente de la chance qu'elle a de se trouver dans un milieu tel qu'Avonlea :

Toute mon enfance, j'avais été solitaire, assoiffée d'amour. Je commence tout juste à réaliser à quel point je l'étais. Personne ne se souciait ni ne voulait s'occuper de moi. J'aurais été misérable sans cette étrange vie que je rêvais, dans laquelle j'imaginai tous les amis et l'amour dont j'avais tant besoin. Mais tout a changé à mon arrivée à Green Gables. Ensuite, je t'ai rencontrée[, Diana]. Tu ne peux pas savoir ce que ton amitié signifiait pour moi. (ADA, p. 284)

L'amitié qu'entretiennent Anne Shirley et Diana Barry ne va pas de soi dès le début de la série. En effet, les deux jeunes filles n'appartiennent pas aux mêmes rangs sociaux, ce qui rend leur amitié différente de celle entre Anne et Gilbert, qui fait partie d'une classe sociale plus basse et donc plus près de celle d'Anne. Effectivement, Anne fait partie de la classe sociale la plus basse de la société et Diana, pour sa part, fait plutôt partie de la bourgeoisie. Le père de cette dernière est marchand et ils ont de bonnes possessions, notamment leur grande maison et leurs terres. Ils ne sont toutefois pas aussi riches que leur tante Barry, qui est une vieille fille fortunée. D'autres éléments qui auraient pu séparer les jeunes filles sont le manque d'imagination de Diana et l'excès de celle d'Anne ainsi que le traditionalisme de la famille de Diana qui l'empêche, notamment, de poursuivre ses études. Malgré tout, Anne trouve en Diana une amie de cœur. C'est en partie à cause de l'amitié forte qui existe entre

les deux jeunes filles qu'Anne a peur de perdre son amie lorsque Fred, le mari de Diana, entre en jeu. Anne ressent alors du rejet et craint que ce nouveau membre dans la vie de Diana vienne l'éloigner d'elle : « Je suis sûre que je ne pourrai plus lui confier tous mes secrets, à présent ; elle pourrait les répéter à Fred. » (*ADA*, p. 318) À partir de ce moment, Anne s'éloigne un peu de Diana. Le cheminement sentimental et marital de l'orpheline étant moins avancé que celui de son amie, Anne se sent moins liée à la jeune épouse.

Malgré le lien d'amitié puissant qui unit les deux jeunes filles, l'ardeur d'Anne et son étourderie cause souvent des ennuis à Diana Barry. L'exemple le plus flagrant, et sans doute le plus connu, est lorsque l'orpheline enivre accidentellement Diana en lui donnant à boire de la liqueur de framboise, une boisson alcoolisée, au lieu du sirop de framboise, lors d'une invitation à prendre le thé<sup>218</sup>. Anne avait alors eu l'autorisation d'inviter son amie chez elle pour un après-midi, c'était là une grande marque de confiance de la part de Marilla. Anne se lie également facilement d'amitié avec des gens de la haute société. D'abord avec Diana, dont la famille est beaucoup plus riche que celle d'Anne, puis avec Mademoiselle Barry, la grand-tante très riche de Diana. La particularité de cette dernière amitié est qu'elle a commencé de manière désastreuse alors qu'Anne et Diana reviennent d'un concert ayant eu lieu à la salle de spectacles de Newbridge<sup>219</sup>. Les jeunes filles sautent alors sur la vieille femme qui était déjà couchée dans leur lit. En plus, d'être un lieu peu commun pour les rencontres entre jeunes gens, les salles de spectacle sont considérées par Marilla comme un endroit qu'ils ne devraient pas fréquenter : « [Q]uant à ce concert de la Société, c'est de la foutaise, et les petites filles ne devraient pas être autorisées à se rendre dans des lieux tels que celui-là. [...] [I]l n'est pas question que tu commences à courailler dans des concerts et à traîner dehors à n'importe quelle heure de la nuit. » (*APV*, p. 139) Marilla finit toutefois par céder et laisser Anne assister à ce concert, à cause de la ténacité de Matthew qui insiste pour qu'Anne y aille. C'est à cette soirée que la catastrophe survient et que l'orpheline rencontre

---

<sup>218</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, « Une invitation à prendre le thé qui tourne au tragique », *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 114-123.

<sup>219</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 143-147.

la tante Barry qui la prendra d'abord en grippe. À cause de son impulsivité, elle porte préjudice à une vieille dame et à Diana : « “Je n'ai vraiment pas de chance, pauvre de moi”, soupira plaintivement Anne. “Non, seulement, je me mets toujours dans des situations impossibles mais j'y entraîne, en plus, mes meilleures amies, les personnes pour qui j'irais jusqu'à me saigner les veines. [...]” » (APV, p. 144) Par cette plainte, Anne souligne son intention de ne faire du mal à personne et de prendre soin de ses amis. C'est grâce à eux notamment qu'elle devient « une adulte tout à fait convenable » (APV, p. 228). Il est intéressant de remarquer que les romans sentimentaux de l'ère victorienne mettaient souvent en scène « une jeune fille qui apprend à naviguer dans la société : comment choisir les bons cercles sociaux, [à] qui faire confiance [...] » (RA, p. 116-117). Cette description correspond tout à fait au personnage d'Anne qui tente de saisir quelles sont les personnes qui l'aideront à évoluer dans les différentes sphères de la société. Au fil du temps heureusement, grâce à l'imagination fertile et la capacité empathique très développée de la jeune protagoniste de la série qui distrait énormément la vieille fille, une amitié forte se développe entre Anne et Mademoiselle Barry. Cette dernière finit d'ailleurs par apprécier Anne au point de lui léguer une partie de son héritage<sup>220</sup>.

La protagoniste d'Anne... *La maison aux pignons verts* accorde une grande importance à ses amitiés. Toutefois, elle semble aussi avoir de la difficulté à pardonner. Dans notre corpus, elle se montre parfois très têtue et rancunière. Ce n'est que dans les cas les plus critiques qu'elle s'aperçoit de la valeur de ce qu'elle possède :

Tout comme dans la Bible, il existait une Apocalypse dans la vie de chacun. Anne lisait la sienne dans la nuit amère, comme si elle veillait un moribond pendant des heures de tempête et de ténèbres. [...] Elle se recroquevilla près de la fenêtre et, pour la première fois de son insouciant vie, elle souhaita pouvoir mourir, elle aussi. Si Gilbert la quittait, sans une parole, un signe, un message, elle ne survivrait pas. (AQI, p. 301)

---

<sup>220</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île* [1915], ouvr. cité, p. 173-174.

Ce long extrait d'*Anne quitte son île* permet de se rendre compte de l'évolution de la relation qui lie Anne et Gilbert. Au fil des romans, une amitié se développe. Peu à peu, la jeune femme accepte qu'elle ait eu tort sur ce qu'elle croyait ressentir pour le jeune homme et regrette même ses agissements du passé.

Montgomery écrit une œuvre qui, au même titre que les romans victoriens, « est à la fois une source de divertissement et d'éducation morale pour ses lecteurs, mais surtout pour ses lectrices. » (RA, p. 116) En effet, l'amitié est un autre élément de la série qui est présenté sous tous ses aspects. De l'amitié innocente de l'enfance au sentiment de trahison causé par les moqueries sur la couleur de cheveux d'Anne en passant par le rejet en raison de son rang social, la colère, la réconciliation et le pardon entre Anne et Gilbert, Montgomery peint des amitiés similaires dans les sentiments à celles que vivent les lectrices. Les amitiés présentées dans la série *Anne... La maison aux pignons verts* permettent aux jeunes lectrices, et même aux jeunes lecteurs, de se retrouver, de se reconnaître en Anne Shirley. Elle n'est pas un personnage parfait. À ce titre, la protagoniste de la série n'entretient pas que des relations amicales sans défaut.

### 3.2.2 L'amitié pour les extrêmes

Peut-être est-ce sa capacité empathique ou simplement l'imagination débordante dont elle fait preuve qui font qu'Anne ne craint pas ce qui est différent ni l'inconnu. Que ce soit pour se lier d'amitié avec des gens de son âge ou plus âgés, Anne n'hésite jamais à aller vers les autres. On le voit par exemple avec les personnages de Philippa Gordon, une jeune étudiante riche qu'Anne rencontre à l'Université, et de Mademoiselle Lavendar, une dame qui habite en marge d'Avonlea. On voit également cela avec le personnage de Monsieur Harrison qui « avait déjà acquis la réputation d'être un individu bizarre... un "excentrique" [...] » (ADA, p. 9). En se liant d'amitié avec une diversité de personnes, la protagoniste de notre corpus se distingue des femmes canadiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui, respectant une certaine norme sociale, se contentaient souvent d'être amies avec les gens de leur milieu.

En effet, les liens amicaux se créent dans des « cercles sociaux<sup>221</sup> ». Il fallait donc en faire partie ou y être invité pour espérer tisser de nouveaux liens. Toutefois, Anne est d'avant-garde sans doute moins à cause des amitiés inhabituelles qu'elle crée qu'à cause des lieux de rencontre dans lesquels elle les fonde. Tel que mentionné dans la partie précédente, les lieux de rencontre de l'époque se situaient principalement dans le village natif des jeunes gens. Par contre, « [d]ans les milieux plus huppés, les jeunes ont accès aux bals<sup>222</sup> ». Anne Shirley a la chance d'être la seule enfant de Matthew et Marilla Cuthbert, elle n'a donc pas à prendre soin de jeunes frères et sœurs pendant sa jeunesse. De plus, le perfectionnisme de Marilla en ce qui concerne l'entretien de sa maison permet à Anne d'échapper aux tâches ménagères et octroie à la jeune fille beaucoup de temps pour explorer le monde qui l'entoure et ainsi y faire des rencontres. Lors d'une de ces promenades, dans le second tome de la série, Anne se lie d'amitié avec une femme qui vit dans une maison reculée de tous, Mademoiselle Lavendar<sup>223</sup>. Il n'est pas évident de situer le statut social de ce personnage, car il ne semble ni riche ni pauvre. Tout ce qui est dit est que Mademoiselle Lavendar vit dans une maison avec Charlotta, une jeune fille de quatorze ans qui fait à la fois figure de servante et de dame de compagnie, loin de tous au point que la plupart des gens ne connaissent pas son existence ou l'ont oubliée.

Ces amitiés extraordinaires ont permis à Anne de développer ses capacités d'adaptation. Bien que sa situation d'orpheline l'y avait déjà bien entraînée, les amis qu'elle se fait se révèlent être une microsociété dans laquelle elle évolue au même titre que celle de la famille<sup>224</sup>. Tel que l'explique Dominique Demers en citant Marie Winn, journaliste et

---

<sup>221</sup> Claude Bidart, « Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation » [En ligne], *Transversalités*, n° 113, 2010, p. 68, URL : <https://shs.hal.science/halshs-00484900/document>.

<sup>222</sup> Maxime Gauthier et Jean-Sébastien Marsan, « Les rencontres amoureuses selon les époques », entrevue citée.

<sup>223</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, « Cette gentille Mlle Lavendar », *Anne d'Avonlea* [1909], ouvr. cité, p. 216-231.

<sup>224</sup> Voir à ce sujet le présent mémoire, chapitre 1, p. 23-24.

auteure, l'amitié revêt, au fil des décennies, une place de plus en plus importante dans le développement des enfants et des sociétés :

Marie Winn, une des apôtres de la disparition de l'enfance souligne elle aussi, non seulement l'importance du groupe d'amis dans la vie des enfants et des adolescents, mais la nature différente du lien qui unit ces jeunes :

Depuis longtemps, les enfants ont des liens particuliers entre eux. Mais il y a des différences fondamentales entre les liens formés sous la protection d'hier et les relations entre les enfants actuels ; les amitiés passées recherchaient l'édification de nouvelles énergies, celles d'aujourd'hui sont souvent forgées avec des faiblesses communes<sup>225</sup>.

L'union fait la force et les groupes de jeunes, enfants et adolescents, semblent obéir à ce *leitmotiv* trahissant ainsi un sentiment d'abandon<sup>226</sup>.

Les personnes qui composent le cercle d'amis d'Anne la conseillent et l'aident à traverser les moments difficiles en l'écoutant ou simplement en étant présentes. Un exemple des amitiés solides qu'a fondées Anne est le sacrifice que fait Gilbert en laissant l'école d'Avonlea sous la direction d'Anne. En effet, bien que partir enseigner dans une école plus éloignée engendre des coûts supplémentaires, Gilbert sait qu'Anne tient à rester près de Marilla Cuthbert après le décès de Matthew<sup>227</sup>. De même, Anne peut toujours compter sur le franc-parler de Philippa Gordon pour la rappeler à l'ordre, notamment lors de sa recherche de l'amour : « “Phil”, supplia Anne, “va-t-en s'il te plaît ; j'ai besoin d'être seule quelques instants. Mon monde vient d'éclater en mille morceaux. Je veux le reconstruire.” “Sans Gilbert ?” demanda Phil en s'en allant. » (*AQI*, p. 184) Si les propos de Philippa n'incitent pas Anne à agir immédiatement, ils viennent tout de même semer le doute dans l'esprit de notre protagoniste.

---

<sup>225</sup> Marie Winn, *Enfants sans enfance*, Boucherville, éditions de Mortagne, 1985, p. 216, cité par Dominique Demers, *Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature jeunesse*, ouvr. cité, p. 68.

<sup>226</sup> Dominique Demers, *Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature jeunesse*, ouvr. cité, p. 68.

<sup>227</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], ouvr. cité, p. 277.

Bref, Anne ne se distingue pas des femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec son cercle d'amis, elle suit simplement les changements de son temps. Elle n'est pas non plus d'avant-garde en ce qui concerne ses nombreuses amitiés, bien que certaines soient marginales. Toutefois, Anne s'éloigne du traditionalisme prince-édouardien, car elle jouit de lieux de rencontre généralement réservés à des classes sociales plus élevées que la sienne. La fréquentation du collège et de l'université lui permet de disposer de plus d'endroits où rencontrer des gens, et plus spécialement des jeunes hommes.

Lentement, alors qu'Anne est à l'Université de Redmond, les amitiés deviennent des « amitiés spéciales<sup>228</sup> » : les jeunes gens commencent à se fréquenter « à un niveau plus profond et plus intime<sup>229</sup> ». Les prochaines sections de ce chapitre se concentrent sur la vie amoureuse d'Anne Shirley.

### 3.3 L'EMPRISONNEMENT D'ANNE DANS UNE CONCEPTION AMOUREUSE ROMANESQUE

À cause de son imagination débordante, Anne est emprisonnée dans une conception amoureuse romanesque pendant les trois premiers tomes de la série avant d'évoluer vers une vision plus réaliste de l'amour dans le quatrième tome. Elle refuse notamment plusieurs demandes en mariage parce que les relations qu'elle entretient avec les jeunes hommes ne correspondent pas à l'image qu'elle se fait de l'amour. Anne représente là une des visions victoriennes de l'amour<sup>230</sup>. En effet, elle correspond aux « héroïnes de Jane Austen [et du roman de l'amour conjugal], vives d'esprit, autonomes, indépendantes[, car elle refuse] de se marier si ce n'est pas pour un amour véritable [...] » (RA, p. 118). Ce qui est intéressant,

---

<sup>228</sup> S. a., « Les fréquentations : Les fréquentations au sein de la communauté », Bibliothèque et Archives Canada, *Oui, je le veux. L'amour et le mariage au Canada du XIX<sup>e</sup> siècle. Les lettres d'amour sélectionnées...* [En ligne], s. l., s. d., URL : [https://artsandculture.google.com/story/\\_QXhMJCC4hcnLw?hl=fr](https://artsandculture.google.com/story/_QXhMJCC4hcnLw?hl=fr).

<sup>229</sup> S. a., « Les fréquentations : Les fréquentations au sein de la communauté » [En ligne], art. cité.

<sup>230</sup> En effet, « l'époque victorienne donne naissance à deux genres de romans sentimentaux, qui connaîtront chacun une grande popularité : le roman gothique et le roman de l'amour conjugal. » (Anne-Marie Shink, « Ce que les romans d'amour ont à nous apprendre », ouvr. cité, p. 116.)

c'est qu'Anne a la liberté de refuser de bonnes opportunités de mariage afin de faire un mariage heureux. Les femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle ne pouvaient pas toutes se le permettre. Comme l'exprime Janet Guildfort, l'« idéologie [de la séparation des sphères] proposait que le mariage et la maternité soient les voies de la sécurité économique et de l'influence sociale<sup>231</sup>. » (SS, p. 141) Les femmes n'avaient parfois pas d'autres choix que de se trouver un mari dès qu'elles le pouvaient afin de sécuriser leur avenir, car les normes sociales en vigueur incitaient à ce qu'elles deviennent épouses et mères le plus rapidement possible. L'université toutefois reste un moyen pour certaines jeunes femmes plus privilégiées de repousser le mariage. C'est le cas notamment de Philippa Gordon qui retarde son mariage autant que possible en allant étudier à l'Université de Redmond. Dans d'autres cas, la vie maritale n'enchantait pas les femmes et celles-ci choisissaient alors une carrière d'enseignante plutôt que la « loterie précaire du mariage<sup>232</sup> » (WWT, p. 96). Au milieu et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le Canada était encore en plein développement et les rares recensements hommes-femmes canadiens établis et disponibles révèlent des inégalités de nombre entre les deux sexes. En effet, « à cette époque, [il y a] toujours plus de femmes que d'hommes, ce ne sont pas toutes les filles qui trouvent un mari et la concurrence est vive<sup>233</sup>. » Bien que les auteurs du collectif dont est tiré cette citation parlent alors de Montréal et des villes qui l'entourent, cette situation peut s'appliquer à plus d'une province canadienne au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>231</sup> « *This ideology proposed that marriage and motherhood were the routes to economic security and social influence.* » Nous traduisons.

<sup>232</sup> « *to the precarious lottery of marriage* ». Nous traduisons.

<sup>233</sup> Micheline Dumont et Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, ouvr. cité, p. 163.

### 3.3.1 L'idéal amoureux

Anne se distingue de plusieurs catégories de femmes canadiennes de cette période, car elle fréquente différents hommes avant de choisir son époux. Cette tâche ne lui est toutefois pas facile, car elle est emprisonnée dans une conception faussée de l'amour. La vision d'Anne est principalement influencée par la littérature qu'elle lit. N'ayant plus eu accès à l'amour parental depuis le décès de ses parents, Anne semble s'être plongée dans le monde littéraire afin de recevoir l'amour auquel elle a droit. La vision romantique qu'elle a de l'homme idéal ne correspond toutefois pas à ce qu'elle vit au quotidien, mais la jeune femme ne s'en rend pas compte immédiatement. La conception de l'amour qu'elle alimente s'avère parfois négative, car cela l'empêche de faire les bons choix, ou du moins de voir les merveilleuses opportunités qui s'offrent à elle. Par exemple, si Anne n'avait pas été aveuglée par sa colère envers Gilbert et si elle n'avait pas été certaine qu'il ne correspondait pas aux multiples critères qu'elle associait à l'homme idéal, elle aurait pu trouver en lui un ami fidèle et compréhensif beaucoup plus tôt dans la série. En effet, ses réflexions idéalistes la font ainsi passer à côté de beaucoup de choses. Cela éveille parfois une certaine frustration chez les autres personnages de la série, comme Philippa qui s'emporte contre la protagoniste de notre corpus lorsque cette dernière refuse la première demande en mariage de Gilbert Blythe : « Tu ne reconnais pas l'amour quand tu le croises. Tu as inventé quelque chose d'imaginaire que tu appelles l'amour et tu t'attends à ce que la réalité ait la même apparence. » (*AQI*, p. 184) Ils sont parfois déconcertés par les décisions d'Anne Shirley. L'orpheline est cantonnée à ses principes et ne change pas d'avis facilement. C'est pourquoi, même lorsqu'elle commence à avoir des sentiments pour Gilbert et à changer d'avis sur la nature de leur relation, elle refuse d'admettre ce qu'elle ressent :

Elle s'aperçut tout à coup que Gilbert n'était plus un écolier. [...] Anne le trouva très beau, même s'il n'avait jamais correspondu à son idéal. [...] Il devait être très grand, avoir une expression distinguée et mélancolique, un regard impénétrable et une voix tendre et sympathique. Il n'y avait rien de mélancolique ou d'impénétrable dans la physionomie de Gilbert, mais peu importait puisqu'il n'était qu'un ami. (*ADA*, p. 203)

La protagoniste de notre corpus est persuadée que lorsqu'elle croisera son homme idéal, elle le reconnaîtra. Diana soulève toutefois une question importante en mentionnant à Anne que les idéaux peuvent changer. Anne affirme alors de manière péremptoire que les siens ne changent pas : « [J]e ne pourrai pas aimer un homme qui n'y répondrait pas. » (ADA, p. 282 ; l'auteure souligne) Anne montre là encore son fort caractère et sa détermination à toute épreuve. Même si elle commence à s'admettre ses torts dans ses relations amicales et amoureuses, elle n'est pas prête à l'avouer à autrui. En cela, elle peut rappeler le caractère vif et obstiné d'Elizabeth Bennet<sup>234</sup> de Jane Austen. Ces différents passages viennent aussi renforcer son effet de vie. De fait, dans son éducation sentimentale, Anne est très vulnérable et fragile, ce qui la rend plus humaine. Les déceptions qu'elle vit, ainsi que les joies, donnent l'impression aux lectrices qu'elle pourrait être n'importe quelle jeune femme du tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

### 3.3.2 Résister à l'amour véritable : les relations d'Anne Shirley

Les relations d'Anne Shirley sont intéressantes à analyser dans le cadre de ce mémoire afin de tenter de comprendre les intentions de l'auteure en créant ce personnage. Nous savons grâce aux journaux intimes de Lucy Maud Montgomery que cette dernière était éperdument amoureuse d'un jeune homme, Herman Leard, un fermier de Bedeque, à l'Île-du-Prince-Édouard<sup>235</sup>. Montgomery rompt même ses fiançailles avec Edwin Simpson pour le jeune

---

<sup>234</sup> Voir à ce sujet Jane Austen, *Orgueils et préjugés* [1813]. Nous nous autorisons un rapprochement entre Elizabeth Bennet et Anne Shirley, car elles sont toutes deux des personnages littéraires faisant partie de la vision victorienne qui gouvernait l'Angleterre et le Canada anglais.

<sup>235</sup> Dans son journal intime en 1898, Montgomery écrit d'ailleurs à son sujet : « *I had never dreamed that I was capable of such love as possessed me - ay, possessed is the right word. Simply to be under the same roof with hom brought a strange torturing sweetness that nothing could wholly embitter - a blow from hom would have been sweeter than any other man's fondest caress.* » [« Je n'avais jamais imaginé être capable d'un amour tel que celui qui m'a possédé - oui, possédé est le mot juste. Le simple fait d'être sous le même toit que lui m'apportait une étrange douceur torturante que rien ne pouvait altérer - un coup de lui aurait été plus doux que la caresse la plus tendre de n'importe quel autre homme. » Nous traduisons.] (Lucy Maud Montgomery, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1889-1900*, ouvr. cité, p. 407.)

fermier. Malheureusement, le jeune homme dont elle était éprise décède de la grippe en 1899, mettant ainsi fin à leur amour naissant. Cet épisode de la vie de Montgomery semble beaucoup affecter la façon dont elle conçoit l'amour par la suite. À plusieurs reprises, dans ses journaux intimes, elle mentionne l'amour qu'elle éprouvait pour Herman Leard, toujours avec une pointe de regret.

Nous pensons que la vision romantique d'Anne peut être interprétée de diverses façons. D'abord, on peut penser qu'elle n'est que l'adaptation fictionnelle de la propre vie amoureuse de l'auteure et de ses espoirs perdus d'une vie heureuse. En effet, Lucy Maud Montgomery, avant de rencontrer Herman Leard, et bien avant d'épouser Ewen Macdonald, avait eu plusieurs prétendants, tout comme Anne Shirley. On peut ainsi faire un rapprochement entre Montgomery qui a presque épousé Ewen Macdonald avant de rencontrer l'âme sœur, Herman Leard, et son personnage qui croit que l'homme idéal est Royal Gardner.

Ensuite, on pourrait interpréter l'enfermement d'Anne dans une conception amoureuse comme une volonté de l'auteure de rendre le personnage réaliste. Adeptes de lecture depuis qu'elle est en âge de lire, Anne s'attache aux personnages et aux idées véhiculées à travers les mots, comme toute lectrice peu importe son époque. Elle représenterait alors les rêves d'une jeune fille qui se laisse influencer par ses diverses lectures.

Enfin, il est possible de voir cette conception romantique que privilégie Anne comme un moyen pour Montgomery de mettre de côté la pression sociale du mariage et de la famille. Elle donne ainsi une vision différente de l'avenir aux jeunes lectrices de l'œuvre en permettant à la protagoniste de continuer ses études en plus d'entamer une carrière d'enseignante sans trop heurter la société dans laquelle la série *Anne... La maison aux pignons verts* s'inscrit. Nous pouvons donc interpréter la ténacité d'Anne pour ses principes comme étant un souhait de Montgomery adressé aux jeunes filles. Nous croyons qu'elle formule par son œuvre le désir que ses lectrices aient de plus hauts standards en amour et rêvent le plus longtemps possible. Montgomery semble dire à son public que, peu importe les erreurs de parcours qu'elles font, elles trouveront toujours le chemin qui les mènera à l'homme de leur vie. Comme pour l'éducation, Lucy Maud Montgomery n'a pas eu la vie

qu'elle souhaitait en amour. Elle a sans doute vécu, à travers le personnage d'Anne Shirley, la fin romantique qu'elle n'a pas pu connaître avec Herman Leard.

### 3.3.3 Certitudes, hésitations et jugements

Nous savons maintenant qu'Anne est une grande romantique qui se situe constamment entre la rêverie et l'imagination. Dans toutes les sphères de sa vie, cela influence tant positivement que négativement sa position sociale et l'approbation qu'elle reçoit de son entourage. À plusieurs moments dans l'œuvre de Montgomery, Anne est déçue des gens qui l'entourent et des événements de la vie. Elle conserve et alimente un idéal romantique depuis qu'elle est toute petite, notamment grâce à ses nombreuses lectures qui ne cessent de nourrir son imaginaire. Cependant, c'est lors de sa première demande en mariage qu'elle est confrontée à une désillusion romantique. La demande, trop ordinaire selon Anne, détruit ses idéaux et la façon dont elle se voyait gentiment refuser le prétendant :

« [J] » ai eu ma première demande en mariage[, songeait Anne.] J'imaginai que cela m'arriverait un jour, mais jamais que ce serait si terre à terre. C'est terriblement amusant – et pourtant c'est douloureux en même temps. »

Anne connaissait pertinemment la nature de cette douleur, même si elle ne pouvait la traduire en mots. Elle avait rêvé secrètement de la première fois qu'on lui ferait la grande demande. [...] Un rêve de jeune fille venait de perdre tout son éclat. Ce processus douloureux se poursuivrait-il jusqu'à ce que tout soit devenu banal et prosaïque ? (*AQI*, p. 83-84)

En grandissant, Anne se rend compte que son imagination n'est pas compatible avec le monde et qu'elle doit s'adapter à la société afin de se voir acceptée parmi les habitants d'Avonlea. Elle ne prévoyait toutefois pas changer ses idéaux amoureux, comme elle l'avait fait pour ses convictions sur le châtiment corporel en enseignement. Anne est profondément

attristée par la demande de Billy Andrews qui a de surcroît délégué la tâche à sa sœur<sup>236</sup> ; elle va même jusqu'à qualifier ce moment de « cauchemar ».

Toutefois, lorsqu'Anne rencontre Royal Gardner, elle croit rencontrer le prince charmant, l'homme qui correspond à tous ses idéaux : « Grand, beau, l'air distingué, les yeux sombres, mélancoliques, impénétrables, la voix modulée, musicale, sympathique, oui, le héros de ses rêves se tenait devant elle en chair et en os. Il n'aurait pu ressembler de plus près à son idéal même s'il avait été fait sur mesure. » (*AQI*, p. 210) Il semble la subjuguier et la fasciner. C'est pourtant lorsque sa tête est sûre d'elle que son cœur se met à douter. Anne est certaine que ce qu'elle ressent pour Royal Gardner est de l'amour : « En ce qui concernait Roy, elle était évidemment amoureuse de lui, et même follement. Comment pouvait-il en être autrement ? Ne correspondait-il pas à son idéal ? » (*AQI*, p. 223) Visiblement, Anne tente de se convaincre et de convaincre ceux qui l'entourent des sentiments qu'elle voudrait éprouver pour le jeune homme, mais ils ne sont pas dupes. Rachel Lynde et Marilla Cuthbert émettent d'ailleurs certaines réticences à l'idée qu'Anne épouse Roy Gardner :

C'était bien d'être riche ; pourtant même une personne aussi pratique que Mme Rachel ne considérerait pas la chose comme essentielle ; si Anne aimait le Bel inconnu plus que Gilbert, il n'y avait rien à redire ; mais Mme Rachel avait terriblement peur qu'Anne commette l'erreur de faire un mariage d'argent. Marilla connaissait trop bien Anne pour craindre une telle chose ; mais elle avait l'impression que quelque chose allait de travers dans le schéma universel. (*AQI*, p. 228)

Plus Anne fréquente le jeune homme, plus elle semble prendre conscience de son incompatibilité avec Roy. Elle commence alors à émettre des doutes sur ses idéaux amoureux : « [E]lle se demandait, mal à l'aise, si la vie avec un homme dénué d'humour ne risquait pas de devenir un peu fade à la longue. Mais qui pouvait s'attendre à ce qu'un héros mélancolique et impénétrable voie le côté amusant des choses ? Ce serait tout simplement insensé. » (*AQI*, p. 223-224) Anne se rend compte, peu à peu, que les différents critères

---

<sup>236</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, « Anne reçoit sa première demande en mariage », dans Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île*, ouvr. cité, p. 79-84.

qu'elle avait attribués à son mari idéal ne correspond pas toujours avec ce qu'elle recherche réellement dans la vie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, « l'amour et le manque d'amour dans [le] mariage [relevait] du hasard<sup>237</sup> ». Toutefois, Anne, avec tous ses idéaux, ne laisse pas suffisamment de place à la surprise et à l'inattendu. Il faut souligner à ce sujet qu'Anne correspond davantage à la vision littéraire de la fin du XX<sup>e</sup> siècle selon laquelle « il ne suffit [plus] de prendre sa place dans la société et de jouer son rôle, il faut trouver sa place, être le héros de sa propre histoire, prendre ses propres décisions et travailler à son bonheur. » (RA, p. 122) La protagoniste d'Anne... *La maison aux pignons verts* dépasse alors les limites de l'imagination, car cette figure du protagoniste ayant le contrôle de sa destinée est apparue bien après le décès de l'auteure.

Lucy Maud Montgomery interroge le véritable amour à travers les réflexions d'Anne tout en tentant d'apporter des réponses à son personnage. Par ailleurs, ces réponses sont peut-être également destinées à elle-même enfant. Montgomery semble, en effet, lui répondre que l'amour est là où on ne le cherche pas : il est simple et inattendu. Dans le cas d'Anne, il se trouve en son ami Gilbert Blythe qu'elle connaît depuis plusieurs années. Cela fait écho avec l'amour de l'auteure pour Herman Leard. Alors fiancée, elle ne s'attendait pas à tomber passionnément amoureuse du fermier. De ce que nous percevons de ses journaux intimes, Montgomery était perturbée par ce qu'elle ressentait pour le jeune homme : elle ne s'y attendait visiblement pas. Anne, tout comme son auteure, s'interroge de plus en plus sur l'amour : « Pour dire la vérité, cet amour ne correspondait pas exactement à ce qu'[Anne] en avait imaginé. Mais, s'interrogeait-elle mélancoliquement, existait-il quelque chose dans la vie qui ressemblait à l'idée qu'on s'en faisait ? » (AQI, p. 285) Remettre en doute ses croyances fait partie de l'évolution d'Anne et l'amène à gagner en sagesse dans plusieurs aspects de sa vie.

---

<sup>237</sup> Anne-Marie Shink, « Ce que les romans d'amour ont à nous apprendre », ouvr. cité, p. 115.

Anne est définitivement différente de la majorité des jeunes femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle : elle est emprisonnée dans une conception romanesque de l'amour. Son imagination débordante l'amène à des conclusions, parfois fantasques, de ce que doivent être l'amour et l'homme idéal. Toutefois, comme les jeunes femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Anne s'interroge sur ce qu'elle ressent. Elle se sent perdue et confuse et elle a peur de ce qu'elle peut éprouver. Anne Shirley n'est en rien d'avant-garde dans sa recherche de l'amour et dans l'interrogation de ses sentiments, elle est simplement un jeune personnage à l'effet de vie bien développé.

### **3.4 FRIVOLITÉ AMOUREUSE ET LIBERTÉ, LE CAS D'ANNE SHIRLEY**

Montgomery offre à Anne beaucoup d'opportunités rarement accessibles aux femmes du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, d'abord en permettant à l'orpheline d'avoir une éducation complète dans des écoles publiques mixtes, ensuite en lui attribuant deux métiers publics, dont un plus avant-gardiste que l'autre – celui d'écrivaine –, et enfin, en lui allouant du temps. En effet, Montgomery permet à Anne d'être libre dans ses relations amoureuses et de prendre le temps de trouver la personne qui lui convient. Bien que cette tendance prenne de plus en plus d'ampleur à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il est encore peu commun que les femmes choisissent de profiter de leur carrière et d'une liberté amoureuse avant de se marier.

#### **3.4.1 Différentes femmes, différents modèles**

Dans *Anne... La maison aux pignons verts*, Montgomery met en scène plusieurs modèles de femmes, à commencer par Anne Shirley qui fait preuve d'une grande liberté et d'une certaine frivolité amoureuse. En effet, la jeune femme fréquente différents garçons dans les tomes deux et trois de la série et reçoit six demandes en mariage qu'elle refuse. L'auteure de la célèbre série présente ensuite Diana, plus traditionnelle, qui, comme nous l'avons vu, ne poursuit pas ses études après l'obtention de son diplôme secondaire. Elle se

marie dès qu'elle reçoit une demande en mariage et fonde une famille. Philippa Gordon, une amie d'Anne, représente une autre catégorie de la femme du début du XX<sup>e</sup> siècle : elle a déjà deux prétendants qui la courtisent depuis déjà plusieurs mois. Elle refuse toutefois de se marier aussi jeune et repousse donc le mariage en poursuivant des études à l'université. C'est également un moyen pour elle d'avoir le temps de prendre une décision aussi importante que le choix de son époux. Il s'avèrera d'ailleurs que l'homme idéal pour elle n'était pas parmi ces deux prétendants, c'est à l'Université qu'elle le rencontrera et l'épousera par la suite. D'autres personnages, tels que Marilla Cuthbert, qui est une vieille fille de classe moyenne, et la tante Barry, qui est une vieille fille riche, viennent ajouter différentes perspectives aux avènements potentiels des jeunes femmes du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle. Il est toutefois intéressant de remarquer qu'aucune religieuse n'est présentée dans la série. Bien que Rachel Lynde soit très croyante et s'investisse beaucoup dans la vie pastorale, elle n'est pas une sœur. Madame Allan, pour sa part, est femme de pasteur et s'occupe de l'enseignement à l'école du dimanche, mais représente tout de même l'épouse. De nombreuses femmes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle privilégiaient l'éducation, la vie professionnelle et « l'indépendance à la loterie précaire du mariage, estimant [...] que le mariage pouvait être "l'existence la plus horrible et la plus injuste qui soit pour les femmes"<sup>238</sup> » (WWT, p. 96). La frivolité dont fait preuve Anne dans ses relations interpersonnelles pourrait donc ne pas être d'avant-garde, mais simplement de son temps malgré les nombreuses demandes en mariage reçues.

Anne Shirley est un personnage ambigu car, bien qu'elle fasse constamment preuve d'un enfermement dans une illusion romantique, elle fait également preuve d'un réalisme étonnant pour une jeune fille de son âge. En effet, à plusieurs reprises, la protagoniste de notre corpus réduit ses options maritales à des missionnaires. Dès son arrivée à la gare lorsqu'elle n'a que douze ans, Anne mentionne à Matthew Cuthbert qu'il risque de n'y avoir qu'un missionnaire peu exigeant qui l'accepte en tant qu'épouse à cause de sa condition modeste : « Je suis si ordinaire que personne ne voudra jamais m'épouser, sauf, peut-être, un

---

<sup>238</sup> « *Some may even have chosen independence in the preference to the precarious lottery of marriage, believing with Miles Franklin, that marriage could be 'the most horribly tied-down and unfair-to-women existence going' and preferring to economic independence of a home-based family enterprise.* » Nous traduisons.

missionnaire. Je pense qu'un missionnaire ne ferait pas trop le difficile. » (APV, p. 20) Certains chercheurs, comme Jean Mitchell, croient que nous retrouvons dans cet extrait une influence de la vie de Montgomery. En effet, « [c]e passage suggère que Montgomery avait une connaissance considérable des missionnaires et du type de vie qu'ils offraient à leurs épouses<sup>239</sup>. » (AW, p. 158) Pourtant, jusqu'à ce qu'Anne Shirley choisisse un mari, elle ne cesse de prioriser l'image romancée qu'elle se fait de l'amour. Elle refuse plusieurs demandes en mariage dont une qui aurait pu la placer en très bonne position sociale pour le reste de sa vie, alors que l'« idéologie [de la séparation des sphères] suggérait que le mariage et la maternité étaient les voies pour la sécurité économique et sociale<sup>240</sup>. » (SS, p. 141) Montgomery lui octroie donc une liberté amoureuse distincte de sa position financière et sociale.

### 3.4.2 Une vie amoureuse occupée

En amour, tout comme en éducation et dans la vie professionnelle, Anne Shirley se distingue des autres jeunes femmes d'Avonlea. Elle se permet des écarts de conduite par rapport aux mœurs sociales, mais ces écarts sont beaucoup plus discrets et tabous que dans les autres sphères de sa vie. En effet, tout ce qui se rapporte à la vie sentimentale, les fréquentations et la vie intime, a été tabou pendant plusieurs décennies dans la société canadienne-anglaise. Toutefois, Anne ne demande pas toute l'attention qu'elle reçoit de la part des jeunes hommes. Bien que certaines femmes d'Avonlea et certaines personnes au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle croyaient que la seule raison pour les femmes d'aller au collège et à l'université était de pouvoir élargir leur réseau de connaissance afin de pouvoir trouver un

---

<sup>239</sup> « *This passage suggests that Montgomery had considerable knowledge of missionaries and the kind of life they offered to wives.* » Nous traduisons.

<sup>240</sup> « *This ideology proposed that marriage and motherhood were the routes to economic security and social influence.* » Nous traduisons.

mari plus facilement<sup>241</sup>, Anne ne fréquente pas l'université pour cette raison. Elle refuse même plusieurs demandes en mariage dont certaines faites par des anciens camarades de classe. Il est intéressant de souligner que seules deux des six demandes en mariage que reçoit la jeune protagoniste ne proviennent pas d'une connaissance d'Avonlea. En effet, la première demande en mariage que reçoit Anne est faite par Billie Andrews, un jeune homme d'Avonlea. La seconde est faite par Charlie Sloane un autre camarade d'Avonlea avec qui Anne est également allée au collège. La troisième demande est faite par Gilbert Blythe alors qu'Anne la redoutait depuis un moment : « Bien sûr, Gilbert était fidèle et tous les soirs que c'était possible, il se frayait péniblement un chemin jusqu'à Green Gables. Mais ses visites n'étaient plus ce qu'elles avaient coutume d'être et Anne les craignait presque. » (*AQI*, p. 169) La protagoniste de la série est si aveugle à l'égard de ses véritables sentiments qu'elle va même jusqu'à dire à Gilbert qu'il a « tout gâché » (*AQI*, p. 183) avec sa demande en mariage. C'est ensuite Samuel, un jeune homme dont on sait peu de choses si ce n'est qu'il souhaite construire son chez-lui à Valley Road, qui demande sa main à Anne. Ces quelques indices nous laissent penser qu'il ne vient pas d'Avonlea. Anne ne refuse toutefois pas la demande de cet homme parce qu'elle ne l'aime pas, mais uniquement parce qu'elle ne le connaît pas<sup>242</sup>. La cinquième demande, faite par Royal Gardner, se solde également par un échec. Elle refuse de l'épouser après deux ans de fréquentation, car elle se rend compte qu'elle ne l'aime pas suffisamment pour passer sa vie avec lui. Après l'avoir refusé, Anne se sent plus libre : « C'était son heure d'humiliation, de honte et de mépris de soi. Leurs vagues la submergèrent. Et pourtant, derrière tout cela, pointait une étrange sensation de liberté retrouvée. » (*AQI*, p.287-288) Cette demande vient ouvrir les yeux à Anne sur ce qu'elle ressent et pense de l'amour :

Je ne flirtais pas avec lui, j'ai honnêtement cru, jusqu'à la dernière minute, que je l'aimais. [...] Je veux quelqu'un qui appartienne à ma vie. Ce n'est pas le cas avec Roy. De prime abord, sa belle apparence et sa propension à faire des compliments romantiques m'ont monté à la tête ; par la suite, j'ai pensé qu'il fallait que je sois

---

<sup>241</sup> Voir à ce sujet le chapitre 1 de ce mémoire.

<sup>242</sup> Voir à ce sujet Lucy Maud Montgomery, *Anne quitte son île*, ouvr. cité, p. 256-257.

amoureuse parce qu'il correspondait à mon idéal aux yeux sombres. [...] Je sais ce que je veux.[...][...] Le problème, c'est que ma volonté change et que je dois me refaire une nouvelle idée de tout cela. [...] J'espère que plus jamais personne ne me demandera en mariage, tant que je vivrai[.] (AQI, p. 288-289)

Cet événement vient faire réfléchir Anne. Peut-être ne doit-elle pas être amoureuse de l'idéal qu'elle imagine depuis toute petite ? En vieillissant, sa personnalité et son caractère ont évolué, tout comme son physique. Elle a conscience de ces changements, mais elle n'a pas compris que ses idéaux pouvaient eux aussi avoir évolué.

Quand arrive enfin la grande et dernière demande en mariage, Anne est prête, mentalement et sentimentalement. Cette fois, elle accepte la demande de Gilbert Blythe, deux ans après avoir refusé de l'épouser. Anne Shirley n'hésite plus, elle a 22 ans et elle est certaine de ce dont elle a besoin dans sa vie amoureuse. Elle affirme enfin ce qu'elle ressent et, surtout, elle l'exprime à celui qui est le plus concerné, Gilbert.

### 3.4.3 Liberté de fréquentation et de choix du mari

Entre ces différentes demandes en mariage, Anne se fait courtiser. À plusieurs reprises, elle reçoit des amis masculins chez elle, seule ou en compagnie de ses colocataires et amies. Cela n'est pas courant à l'époque, car les visites à domicile font partie des étapes de fréquentation entre une jeune fille et un prétendant. De plus, ces visites doivent toujours être supervisées par la présence d'un membre de la famille. Également,

[L]es sorties à l'extérieur sans surveillance [étaient] rarement autorisées par les parents de la jeune fille et [étaient] perçus comme inconvenants. Lorsqu'elles [avaient] lieu, ce [n'était] jamais seul à seul que les amoureux se promenaient. Ils [étaient] accompagnés d'un parent, un frère ou une sœur plus jeune ou plus vieux, chargé de les chaperonner, et les occasions de rapprochement [étaient] rares<sup>243</sup>.

---

<sup>243</sup> Le Réseau de diffusion des archives du Québec, « Les fréquentations », dans *Clin d'œil sur nos traditions*, s. l., s. d., URL : [https://rdaq.banq.qc.ca/expositions\\_virtuelles/coutumes\\_culture/juin/mariage\\_noces/clin\\_oeil\\_tradition.html](https://rdaq.banq.qc.ca/expositions_virtuelles/coutumes_culture/juin/mariage_noces/clin_oeil_tradition.html).

La surveillance et l'influence des parents de familles ouvrières toutefois sont moindres, car leurs enfants « travaillent et vivent en pension loin de chez eux<sup>244</sup> » dans bien des cas. Aussi, « [d]epuis les années 1880, l'autorité exercée sur les fréquentations et la vie sociale des jeunes s'assouplit au Canada<sup>245</sup>. » La liberté avec laquelle Anne fréquente des jeunes hommes sans le consentement préalable de Marilla Cuthbert n'est donc pas aussi d'avant-garde que nous l'avions d'abord supposé. Néanmoins, Anne l'est définitivement dans la liberté de choix du mari. À une époque où « [l] » idéologie de la séparation des sphères confine la plupart des femmes dans des rôles de soutien et d'éducation, comme des spectatrices et des assistants de scène<sup>246</sup> » (SS, p. 147), Montgomery attribue du temps à Anne. Du temps pour s'éduquer, pour exercer des métiers, pour apprendre à se connaître avant de prendre un mari. Tel que mentionné à plusieurs reprises, Anne fréquente des hommes issus de diverses classes sociales. Elle refuse cinq demandes en mariage et, en cela, elle est d'avant-garde : elle ne cède pas à la pression sociale. Tous les personnages qui entourent Anne, notamment Mme Lynde, Marilla, Diana et Philippa, s'attendent à ce qu'elle épouse Gilbert. Dès le début du premier tome de la série, lorsque l'orpheline arrive à Avonlea et rencontre Gilbert, ils sont persuadés qu'elle formera une famille avec le jeune Blythe. Toutefois, à la grande stupéfaction de tout le monde, la première fois qu'il lui demande de l'épouser, elle refuse.

Malgré ces fréquentations et ces nombreuses demandes en mariage, Anne Shirley est incontestablement traditionnelle dans le choix final de son époux. Peut-être est-ce dû au rôle de femme de pasteur qu'occupait Lucy Maud Montgomery ? En effet, Montgomery fait abandonner au personnage d'Anne tout ce pour quoi elle se battait et luttait depuis trois tomes. Dans *Anne aux domaines des peupliers*, et les tomes qui suivent, Montgomery semble

---

<sup>244</sup> Peter Ward, « Histoire du mariage et du divorce », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 7 février 2006, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/histoire-du-mariage-et-du-divorce#:~:text=Toutefois%2C%20jusque%20dans%20les%20ann%C3%A9es,pas%20dans%20son%20int%C3%A9r%C3%AAt%20v%C3%A9ritable>.

<sup>245</sup> Peter Ward, « Histoire du mariage et du divorce », art. cité.

<sup>246</sup> « *Separate spheres ideology confines most women to nurturing and supportive roles, such as spectators and behind-the-scenes helpers.* » Nous traduisons.

vouloir réintégrer à travers Anne, sans que cela ne soit trop flagrant, les normes sociales de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la place sociale attribuée aux femmes par la religion, leur destinée inévitable d'épouse et de mère, le manque d'éducation et les inégalités sociales. En offrant cette fin à l'éducation et à la carrière avant-gardiste de la jeune protagoniste d'*Anne... La maison aux pignons verts*, Montgomery la ramène vers une conception conventionnelle de la femme. Anne épouse finalement un homme qui vient de son milieu, de son île d'adoption, un jeune homme que sa famille connaît.

Anne s'inscrit également dans son temps quant à l'âge auquel elle se marie. En effet, la protagoniste de notre corpus se marie lorsqu'elle a environ 26 ans. Bien que cela puisse sembler tardif pour une femme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les années 1880 à 1900 sont marquées par une hausse de l'âge moyen à laquelle la population canadienne se marie. Comme il est possible de le voir dans l'ouvrage *Canadian Woman: A History*, l'âge moyen de mariage est passé de 26,9 ans en 1881 à 27,9 ans en 1891 pour les femmes de l'Île-du-Prince-Édouard<sup>247</sup>. Anne n'est donc pas d'avant-garde pour cela. Dans le tableau représentant l'évolution de l'âge moyen de mariage dans les provinces canadiennes, il est intéressant de noter que c'est à l'Île-du-Prince-Édouard qu'il est le plus élevé, l'âge moyen de mariage des autres provinces se situant entre 20 et 25,9 ans en 1881 et entre 22,3 et 26,6 ans en 1891. Cependant, malgré la réalité historique, Anne est la dernière de ses amies et de son entourage à se marier. Elle a pris le temps dont elle avait besoin pour se découvrir avant de débiter sa vie maritale.

#### **3.4.4 La maternité au-delà du corpus**

Un dernier aspect n'a pas été abordé, car il n'est présent que dans les tomes suivant ceux qui composent notre corpus : il s'agit de la maternité. Bien que nous ayons déjà établi que certaines femmes canadiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle préféraient l'éducation et la carrière à la maternité, il n'en reste pas moins que, tôt ou tard, la majorité d'entre elles se

---

<sup>247</sup> Voir à ce sujet Gail Cuthbert Brandt, *Canadian Women: A History* [1988], ouvr. cité, p. 203.

mariaient et fondaient une famille. Le tournant du XX<sup>e</sup> siècle toutefois est marqué par une diminution du taux de natalité qui s'explique notamment par la possibilité d'avoir une meilleure éducation et par l'ouverture du marché du travail aux femmes, mais également par un plus grand contrôle de la fécondité. Des méthodes, comme l'allaitement à plus long terme ou l'avortement<sup>248</sup> sont de plus en plus connus et entraînent, dès lors, une diminution de l'enfantement. En effet, « [l]es Canadiennes du 18<sup>e</sup> siècle ont eu en moyenne un peu plus de huit enfants. [...] [L]eurs petites-filles nées vers 1867 n'auront que 4,8 enfants<sup>249</sup>. » Nous pouvons donc aisément extrapoler la courbe descendante du taux de natalité aux années qui ont suivi également. De plus, « [l]es chutes de natalité autant au Québec qu'en Ontario laissent supposer que les femmes ont outrepassé les interdictions et qu'elles ont su se communiquer l'information<sup>250</sup>. » En comparaison avec ces réalités canadiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Anne Shirley, qui se marie à cette époque<sup>251</sup>, a accouché de six enfants. Elle est donc au-dessus de la moyenne du taux de natalité ; la protagoniste n'est pas d'avant-garde en cela. Peut-être est-ce là l'influence de la vie d'épouse de pasteur que mène Lucy Maud Montgomery qui transparait dans son écriture ? Pourtant, Diana Barry, qui était jusque-là un personnage très traditionnel, est moderne par rapport à Anne Shirley, car elle n'aura que deux enfants dans la série *Anne... La maison aux pignons verts*. Nous devons toutefois avouer que

---

<sup>248</sup> Il est toutefois important de savoir que l'avortement et la contraception étaient alors illégaux. En effet, « [e]n 1869, les avortements sont sévèrement réprimés [...] [et e]n 1892, c'est la distribution d'information et de matériel contraceptif ou abortif qui devient illégal. » (Micheline Dumont & Collectif Clio, « Quand on se marie », *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, coll. « Idéelles », 1982, p. 171-172.) Il faut attendre 2016 avant que l'Île-du-Prince-Édouard rende l'avortement accessible (il n'y avait aucun moyen d'obtenir l'avortement sur l'île avant cette date) alors que l'avortement est décriminalisé au Canada depuis 1988. (Linda Long, « Avortement au Canada » [6 février 2006], *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 10 mai 2022, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/avortement>.)

<sup>249</sup> Micheline Dumont & Collectif Clio, « Quand on se marie », *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, ouvr. cité, p. 169-170.

<sup>250</sup> Micheline Dumont & Collectif Clio, « Quand on se marie », art. cité, p. 173.

<sup>251</sup> Nous supposons seulement que l'année de mariage d'Anne Shirley et Gilbert Blythe se situe entre 1895 et 1900. Nous basons notre réflexion sur la temporalité du dernier tome de la série *Anne... La maison aux pignons verts*, *Rilla d'Ingleside* (1939). En effet, ce dernier livre se déroule pendant la Première Guerre mondiale. Les deux plus vieux garçons d'Anne sont alors en âge d'être enrôlés et d'aller se battre. Cela signifie qu'ils ont au minimum 16 ans en 1914 et donc que Walter, le plus jeune des deux frères, est né au plus tard en 1898.

le nombre d'enfants qu'elles ont n'est pas précisément mentionné dans les différents tomes qui suivent notre corpus. Enfin, tout comme le rapport au corps était tabou au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, les différentes méthodes abortives et de contraceptions ne sont pas du tout mentionnées dans la série de Montgomery.

En conclusion, ce chapitre nous permet de voir comment Anne oscille constamment entre le traditionalisme et l'avant-gardisme d'une femme au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. C'est est un personnage curieux qui aime apprendre de tout. Ces qualités font qu'elle n'a pas peur d'aller vers les autres, ce qui participe à l'agrandissement de son cercle d'amis. Elle est toutefois très rancunière et compétitive ce qui lui porte parfois préjudice, comme dans les différents cas que nous avons explorés. Les amitiés que la protagoniste d'*Anne... La maison aux pignons verts* forme l'aident également à monter les échelons de la société d'Avonlea et ceux des différentes villes dans lesquelles elle part enseigner et étudier. Elle se distingue ainsi des femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, car elle améliore sa situation grâce à elle seule.

Nous avons ensuite étudié les relations amoureuses de la protagoniste. Profondément imaginative et romantique, Anne s'est enfermée pendant plusieurs années dans une conception romanesque de l'amour et de l'homme idéal. Il a été extrêmement difficile pour elle d'ouvrir les yeux et de voir l'amour de manière plus réaliste. Toutefois, cet emprisonnement lui a permis de rencontrer plus de jeunes hommes car, indécise, elle refuse plusieurs demandes en mariage, ce qui ne décourage pas ceux-ci de la courtiser. Dans la dernière partie de ce chapitre, nous avons étudié différents aspects liés à la fréquentation d'hommes, au choix de l'époux, au mariage et à la maternité. Ces différents éléments nous révèlent qu'Anne n'est pas d'avant-garde en amour. Sans être traditionnelle non plus, la protagoniste de la série *Anne... La maison aux pignons verts* suit les évolutions de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.





## CONCLUSION

Au terme de ce mémoire, nous constatons qu'Anne est un personnage qui nous échappe. La complexité et la richesse de son personnage font que les lecteurs et les lectrices peuvent se reconnaître en elle. Bien qu'Anne Shirley semble davantage tendre vers une figure féminine hors de la norme, elle suit majoritairement les normes sociales du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, au cours de nos recherches, nous avons remarqué qu'Anne est d'avant-garde ou traditionnelle sur plusieurs points, mais que, de manière générale, elle représente davantage les évolutions de l'époque au Canada.

Nous avons conclu du premier chapitre, qui portait sur l'éducation intellectuelle et morale d'Anne, que la protagoniste d'*Anne... La maison aux pignons verts* est définitivement d'avant-garde sur ce point par rapport aux femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. D'abord, elle entame ses études par elle-même en s'éduquant à l'écriture et à la lecture. Elle découvre ainsi des mondes merveilleux dans la littérature qui lui permettent de surmonter la solitude de l'orphelinat. Ensuite, grâce à Matthew et Marilla Cuthbert, Anne accède à une éducation complète dans des écoles publiques où le sexe biologique n'est pas suffisant pour justifier une séparation des sphères. Cependant, son éducation morale et religieuse est plus traditionnelle, mais ce n'est pas suffisamment présent dans les romans pour dépasser l'avant-gardisme de l'éducation collégiale et universitaire de la jeune femme.

Le second chapitre, qui portait sur l'éducation professionnelle, valide notre hypothèse initiale. En effet, Anne Shirley est d'avant-garde dans la liberté dont elle dispose dans sa carrière. Il est évident qu'elle tente d'abord de s'épanouir personnellement avant de chercher à fonder une famille. Pour ce faire, elle exerce deux métiers : ceux d'enseignante et d'écrivaine. Le premier, bien que plutôt traditionnel, place Anne à l'avant-garde des femmes du début du XX<sup>e</sup> siècle, car la jeune femme profite d'une progression dans sa carrière. Effectivement, elle devient directrice dans le quatrième tome de la série, surpassant alors les

normes sociales de l'époque grâce à son éducation et son intelligence. Le deuxième métier qu'exerce Anne est résolument avant-gardiste. L'environnement littéraire au Canada anglais du XIX<sup>e</sup> siècle n'était pas très développé et n'offrait pas une ouverture optimale pour les nouveaux auteurs et particulièrement pour les écrivaines. Il est donc étonnant pour la société que représente Avonlea qu'Anne pratique la création littéraire et surtout qu'elle parvienne à être publiée.

Enfin, le troisième chapitre abordait l'éducation sentimentale d'Anne Shirley et confirme également notre hypothèse originale. Effectivement, Anne, malgré son penchant pour les amitiés marginales et malgré la liberté et le temps dont elle dispose dans sa vie amoureuse, demeure résolument traditionnelle en amour et en amitié. La protagoniste de notre corpus balance entre avant-gardisme et traditionalisme. Jusqu'à ce que nous nous intéressions à cet aspect de son éducation, elle oscillait principalement entre l'innovation et l'actualité des pratiques de son temps. Toutefois, la décision finale d'épouser Gilbert Blythe et celle de fonder une famille rendent Anne traditionnelle. Ces choix prennent une place très importante dans l'étude que nous avons menée, car Montgomery aurait pu décider d'orienter le personnage d'Anne Shirley pleinement vers l'avant-gardisme de l'époque dans laquelle elle s'inscrit, ou du moins vers le modernisme. Or, au niveau interrelationnel, l'auteure de la série semble avoir abandonné l'idée de rendre Anne d'avant-garde. Dans son cheminement académique et dans son développement de carrière, une tendance semblait se dessiner vers une vie avant-gardiste pour la protagoniste de notre corpus. Anne aurait pu tomber amoureuse d'un jeune homme étranger à l'Île-du-Prince-Édouard et fonder une famille en poursuivant sa carrière. Elle aurait alors été d'avant-garde, mais l'auteure a plutôt opté pour une vie maritale tout à fait traditionnelle. Les journaux intimes de Montgomery ne révèlent aucun indice sur la raison d'une telle décision. Qui plus est, le quatrième tome de notre corpus ayant été publié en 1936, Montgomery aurait très bien pu se permettre davantage d'écart dans la vie maritale d'Anne. Le public de 1936 aurait, très probablement, été plus réceptif et ouvert que celui de 1908 lors de la parution du premier tome de la série, les courants féministes et les mouvements des femmes ayant pris énormément d'ampleur entre ces deux dates de publications.

La seconde partie de notre problématique portait sur les intentions de l'auteure en créant une protagoniste rousse, orpheline, à l'imagination débordante. Pour une œuvre dont le premier tome de la série paraît en 1908, il est étonnant de constater à quel point Anne Shirley d'*Anne... La maison aux pignons verts* est un personnage complet. Dotée d'une intelligence et d'une perspicacité qui fait sourire le lecteur à plusieurs reprises, Anne commet également des impairs et apprend de ses erreurs. Son personnage permet aux jeunes lectrices, à qui est initialement adressé le premier tome de la série, de s'identifier à une protagoniste fictive. De plus, Lucy Maud Montgomery offre à ces jeunes lectrices du début du XX<sup>e</sup> siècle différentes représentations de la femme à travers *Anne*, mais aussi à travers tous les personnages de la série. En effet, Anne Shirley représente non seulement l'accessibilité à l'éducation, mais elle annonce, au fil des tomes de notre corpus, l'évolution de l'idéologie de la séparation des sphères. Anne indique que les idéaux changent. Comme l'écrit Kathleen A. Miller dans l'article « Weaving a Tapestry of Beauty: Anne Shirley as Domestic Artist », « [l]es romans de Montgomery envoient des messages puissants à propos du féminisme et des rôles des genres aux jeunes lecteurs du début du XX<sup>e</sup> siècle et d'aujourd'hui<sup>252</sup>. » Montgomery souhaite peut-être qu'avec ce personnage, les jeunes lectrices puissent espérer des changements, notamment la progression dans leur carrière. Tel que mentionné, l'auteure n'ose toutefois pas se prononcer contre les mœurs encore très traditionnelles de la vie maritale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien que ce ne soit pas explicité dans ses journaux intimes, nous pensons que Lucy Maud Montgomery n'a pas osé se montrer trop d'avant-garde à cause de sa propre situation maritale de femme de pasteur, sans oublier la probabilité que ses éditeurs aient influencé son écriture.

En bref, il est compliqué d'affirmer catégoriquement dans quelle case placer Anne Shirley à cause de la richesse de son personnage qui crée des tensions sur l'échelle sociale. À la lumière de notre étude, nous concluons toutefois que bien qu'Anne semble être d'avant-

---

<sup>252</sup> « *Montgomery's novel sends powerful messages about feminism and gender roles to young readers of both the early-twentieth century and today.* » (Kathleen A. Miller, « Weaving a Tapestry of Beauty: Anne Shirley as Domestic Artist », *Canadian Children's Literature* [En ligne], vol. 34, n° 2, 2008, p. 31 ; URL: <https://ccl-lcj.ca/index.php/ccl-lcj/issue/archive> ; nous traduisons.)

garde de premier abord, elle ne l'est finalement pas totalement. Certains éléments, dont sa vie amoureuse, sont suffisamment présents dans l'œuvre pour supplanter le modernisme des autres sphères de la vie de l'orpheline. Compte tenu de la rapide évolution des mœurs et coutumes entourant les droits des femmes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, nous pensons plutôt qu'Anne suit les changements de son temps.

D'autres éléments et pistes de recherches pourraient s'avérer intéressants pour poursuivre la réflexion amorcée dans ce mémoire. Premièrement, il convient de remarquer que les milieux dans lesquels évolue Anne Shirley sont majoritairement féminins. En effet, très peu d'hommes ont un rôle déterminant dans notre corpus. Matthew Cuthbert, qui n'est présent que dans le premier tome, joue un rôle décisif dans l'évolution d'Anne. Étonnamment, il agit comme figure maternelle, par son affection, son empathie et son écoute envers Anne, avant même que Marilla ne le devienne. Gilbert Blythe, ennemi, ami, puis mari d'Anne, joue également un rôle important dans la série, car il affecte non seulement le processus d'apprentissage d'Anne à l'école, mais aussi sa vie sentimentale. Outre ces deux personnages, très peu d'hommes interviennent de manière significative dans la vie de la protagoniste de notre corpus. Monsieur Harrison, voisin de Green Gables, encourage Anne à ne pas se fier aux apparences et l'invite à réfléchir sur sa pratique d'écriture. Monsieur James Pringle critique fortement Anne dans sa pratique d'enseignement et l'amène alors à s'interroger sur ses idéaux et sa pédagogie. Enfin, Anthony Pye, le jeune élève qu'Anne corrige physiquement à l'école, oblige la protagoniste de la série à repenser les valeurs qu'elle souhaite transmettre à ses élèves ainsi qu'aux idéaux qu'elle entretient comparativement à la réalité à laquelle elle doit les appliquer. À l'exception de ces quelques personnages qui permettent à Anne d'évoluer en tant que personnage à l'effet de vie très prononcé, aucun homme n'est mis de l'avant dans les quatre tomes qui constituent notre corpus. Il serait pertinent de s'interroger sur le pourquoi d'une telle décision de la part de Lucy Maud Montgomery.

Finalement, il serait particulièrement digne d'intérêt de mener une analyse semblable à celle de ce mémoire en prenant pour objet d'étude les livres écrits ultérieurement par Montgomery. En effet, peut-être que le personnage d'Emily dans *Emily of New Moon* est aussi, sinon plus, d'avant-garde qu'Anne Shirley. Les autres protagonistes ayant été créées ultérieurement dans un contexte où les droits des femmes étaient davantage pris au sérieux, l'auteure leur a peut-être offert un avenir plus proche de celui que nous connaissons que de celui que connaît le personnage d'Anne Shirley.



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### CORPUS PRIMAIRE

#### **Œuvres à l'étude**

- MONTGOMERY, Lucy Maud, *Anne au domaine des peupliers* [1936], traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1987.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *Anne d'Avonlea* [1909], traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1986.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *Anne quitte son île* [1915], traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1986.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *Anne... La maison aux pignons verts* [1908], traduit de l'anglais par Henri-Dominique Paratte, Paris, Édition du Club France Loisirs, 1986.

#### **Autres œuvres de l'auteure**

##### **Romans**

- MONTGOMERY, Lucy Maud, *Emily of New Moon*, Toronto/New York, McClelland & Stewart/Stokes Company, 1923.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *Rainbow Valley*, Toronto/New York, McClelland & Stewart/Stokes Company, 1919.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *Rilla of Ingleside*, Toronto/New York, McClelland & Stewart/Stokes Company, 1920.

## Récits autobiographiques

- MONTGOMERY, Lucy Maud, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1889-1900*, édité par Mary Henley Rubio et Elizabeth Hillman Waterston, préface de Michael Bliss, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *The Complete Journals of L.M. Montgomery: the PEI Years, 1901-1911*, édité par Mary Henley Rubio et Elizabeth Hillman Waterston, Oxford, Oxford University Press, 2013.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *L.M. Montgomery's Complete Journals: The Ontario Years, 1911-1917*, édité par Jen Rubio, préface de Jonathan F. Vance, Oakville, Rock's Mills Press, 2016.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *L.M. Montgomery's Complete Journals: The Ontario Years, 1930-1933*, édité et introduction par Jen Rubio, Rock's Mills Press, Oakville, Rock's Mills Press, 2019.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *The Green Gables Letters from L.M. Montgomery to Ephraim Weber, 1905-1909*, édité par Wilfrid Eggleston, Toronto, The Ryerson Press, 1960.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *The Doctor's Sweetheart and Other Stories*, édité et introduction par Catherine McLay, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1979.
- MONTGOMERY, Lucy Maud, *The Road to Yesterday*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1974.

## CORPUS SECONDAIRE

### Ouvrage sur l'auteure à l'étude

#### Livre

- BRUCE, Harry, *Maud. La vie de Lucy Maud Montgomery* [1992], traduction de l'anglais par Michèle Marineau, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1997.

## Ouvrages sur l'œuvre à l'étude

### Articles et chapitres

- AZ-ZAHRA, Fatimah Salsabila et Nur SAKTININGRUM, « Anne Shirley's Character Development and its Causes as Seen in *Anne of Green Gables* by Lucy Maud Montgomery », *Lexicon*, vol. 6, n° 2, octobre 2019, p. 119-132.
- DAWSON, Janis, « Literary Relations: Anne Shirley and Her American Cousins », *Children's Literature in Education*, vol. 33, n° 1, mars 2002, p. 29 à 51.
- KARR, Clarence, « Lucy Maud Montgomery and Anne », *Authors and audiences: popular canadian fiction in the early twentieth century* [2000], Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2014, p. 125-137.
- MACLULICH, T. D., « L. M. Montgomery's Portraits of the Artist: Realism, Idealism, and the Domestic Imagination », *ESC: English Studies in Canada*, vol. 11, n° 4, décembre 1985, p. 459-473.
- MCINTOSH, Andrew, Chantal GAGNON et Neil BESNER, « Anne, la maison aux pignons verts », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 26 mars 2009, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/anne-la-maison-aux-pignons-verts>.
- MURRENUS PILMAIER, Valerie, « “Kindred Spirits”, Vulnerability as the Key to Transformative Female Relationships in L.M. Montgomery's *Anne of Green Gables* », dans *Gender(ed) identities: critical rereadings of gender in children's and young adult literature*, édité par Tricia Clasen et Holly Hassel, , New York, Routledge, 2017, p. 150-164.)
- MILLER, Kathleen A., « Weaving a Tapestry of Beauty: Anne Shirley as Domestic Artist », *Canadian Children's Literature* [En ligne], vol. 34, n° 2, 2008, p. 31 ; URL: <https://ccl-lcj.ca/index.php/ccl-lcj/issue/archive>.

- ORFORD, Emily-Jane et Denise MÉNARD, « Anne of Green Gables, The Musical », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 19 août 2019, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/anne-of-green-gables-the-musicaltm>.
- THOMAS, Christa Zeller, « The Sweetness of Saying “mother”? Maternity and Narrativity in L.M. Montgomery’s *Anne of Green Gables* », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature Canadienne* [En ligne], vol. 34, n° 2, 2009, p. 40-57, URL : [https://www.erudit.org/fr/revues/scl/2009-v34-n2-scl34\\_2/scl34\\_2art03/](https://www.erudit.org/fr/revues/scl/2009-v34-n2-scl34_2/scl34_2art03/).

### Mémoires

- DIRKX, Aline, *L.M. Montgomery et le phénomène d’Anne of Green Gables sous la loupe du féminisme*, mémoire de maîtrise [En ligne], Université catholique de Louvain, 2021, p. 21, URL : [https://dial.uclouvain.be/downloader/downloader.php?pid=thesis%3A33460&datastream=PDF\\_01&cover=cover-mem](https://dial.uclouvain.be/downloader/downloader.php?pid=thesis%3A33460&datastream=PDF_01&cover=cover-mem).
- JONES, Amber L., *The Natural Progression of an Orphan: L.M. Montgomery Anne of Green Gables*, mémoire de maîtrise, Tennessee Technological University, 2009.

### Ouvrages collectifs

- GAMMEL, Irene et Elizabeth EPPERLY, *L.M. Montgomery and Canadian Culture*, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, 1999.
- LEDWELL, Jane et Jean MITCHELL (dir.), *Anne Around the World: L.M. Montgomery and Her Classic*, Montréal/Kingston/Londres/Ithaca, McGill-Queen’s University Press, 2013.

### Sites Web

- S. a., « Anne of Green Gables », *Sullivan entertainment* [En ligne], 2022, URL : <https://www.sullivanmovies.com/portfolio/anne-green-gables>.
- S. a., « From Book to Screen », *Anne of Green Gables* [En ligne], 2021, URL : <https://www.anneofgreengables.com/behind-the-scenes>.

## Ouvrages sur la littérature jeunesse

### Article et chapitre

- PRINCE, Nathalie, « Chapitre 3. Les ambiguïtés du personnage », dans Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse* [En ligne], Paris, Armand Colin, collection « Hors collection », 2021, p. 122 ; URL : <https://www-cairn-info.ezproxy.uqar.ca/la-litterature-de-jeunesse--9782200628000.htm>.
- PRUD'HOMME, Johanne, « Éléments de poétique de la littérature pour la jeunesse : le personnage de l'enfant-narrateur », *Cahiers scientifiques de l'ACFAS*, n 103 (*Littérature pour la jeunesse*), 2005, p. 21-31.

### Monographies

- DEMERS, Dominique et Paul BLETON, *Du petit poucet au dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse*, Boucherville/Sainte-Foy, Québec/Amérique Jeunesse/Télé-Université, 1994.
- SALTMAN, Judith, « Canadian Children's Literature at the Millennium », *Windows and Words: A Look at Canadian Children's Literature in English*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2003.

### Thèse et mémoire

- DEMERS, Dominique, *Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature jeunesse*, thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, 1993.
- WOZNY, Hannah, *La figure de l'orphelin dans la littérature de jeunesse*, mémoire de maîtrise, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2010-2011.

### Ouvrage collectif

- MICKENBERG, Julia L. et Lynne VALLONE, *The Oxford handbook of children's literature*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

## Ouvrages sur l'histoire littéraire

### Articles et chapitres

- ANDRÈS, Bernard, « Histoire d'histoires littéraires », *Voix et Images*, vol. 14, n 2 (*L'édition au Québec*, dirigé par Jacques Michon), hiver 1989, p. 325-330.
- COMPAGNON, Antoine, « Faire l'histoire littéraire du XX<sup>e</sup> siècle », *L'histoire littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, dirigé par Luc Fraise, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 469-474.
- MENANT, Sylvain, « Vers une nouvelle histoire littéraire : la reconstruction du continuum », *L'histoire littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, dirigé par Luc Fraise, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 16-24.
- MORENCY, Jean, « L'histoire littéraire à l'épreuve des sciences humaines : l'exemple de la littérature québécoise », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 48, n°2 (*Regards interdisciplinaires sur l'histoire*, dirigé par Jeremy Hayhoe), 2017, p. 47-66.

### Monographie

- ANDRÉ, Valérie, *La rousseur infamante. Histoire littéraire d'un préjugé*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, coll. « L'Académie en poche », 2013.

### Ouvrage collectif

- KLINCK, Carl Frederick, *Histoire littéraire du Canada : Littérature canadienne de langue anglaise*, Laval, Presses de l'Université Laval, 1970.

## Ouvrages sur le personnage romanesque

### Article

- DAUNAI, Isabelle, « Le personnage et ses qualités », *Études françaises*, vol. 41, n° 1 (*Le personnage de roman*, dirigé par Isabelle Daunais) hiver 2005, p. 9-25.

### Monographie

- JOUVE, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

### Ouvrages sur l'histoire des femmes au Canada

#### Articles et chapitres

- ANDERSON, Doris, « Condition féminine », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 2014, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/condition-feminine>.
- CHAMBRON, Michel et Michaël BAMBRUN, « Conformisme », *Encyclopédie Universalis* [En ligne], s. d., URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/conformisme-psychologie/>.
- FITZGIBBON, Mary Agnes, « Chapitre VII. Littérature », dans Le Conseil des femmes du Canada, *Les femmes du Canada. Leur vie et leurs œuvres* par, s. l., 1900, p. 63.
- GASKEL, Jane, « Les femmes et l'éducation », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 2014, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/women-and-education>.
- LONG, Linda, « Avortement au Canada » [6 février 2006], *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 10 mai 2022, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/avortement>.
- S. a. « Patriarcat », *Dictionnaire de l'Académie française* [En ligne], URL : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9P1004>.
- SAVOIE, Chantal, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », *Voix et images* [En ligne], vol. 30, n° 1 (*Le pseudonyme au Québec*), 2004, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/2004-v30-n1-vi831/009889ar/>.
- SAVOIE, Chantal, « Pour une sociopoétique historique des pratiques littéraires des femmes », *Texte, revue de critique et de théorie littéraire* [En ligne], n° 45/46, 2009,

URL : <http://ressources-socius.info/index.php/reeditions/24-reeditions-de-livres/carrefours-de-la-sociocritique/131-pour-une-sociopoetique-historique-des-pratiques-litteraires-des-femmes>.

- STRONG-BOAG, Veronica, « Début des mouvements de femmes au Canada : 1867-1960 », L'encyclopédie canadienne [En ligne], 15 août 2016, URL : [https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/early-womens-movements-in-canada#:~:text=Les%20mouvements%20de%20femmes%20\(ou%20mouvements%20f%C3%A9ministes\)%20du%20XIX%20e,acc%C3%A8s%20aux%20soins%20de%20sant%C3%A9](https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/early-womens-movements-in-canada#:~:text=Les%20mouvements%20de%20femmes%20(ou%20mouvements%20f%C3%A9ministes)%20du%20XIX%20e,acc%C3%A8s%20aux%20soins%20de%20sant%C3%A9).

### Monographies

- DUMONT, Micheline, *L'instruction des filles au Québec (1639-1960)*, Ottawa, Société historique du Canada, 1990.
- FAHMY-EID, Nadia et Micheline DUMONT, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983.
- KEALEY, Linda, *Enlisting Women for the Cause: Women, Labour and the Left in Canada, 1890-1920*, Toronto, University of Toronto Press, 1998.
- PRENTICE, Alison, *The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2004.

### Ouvrages collectifs

- BOUTILIER, Beverly et Alison PRENTICE, *Creating Historical Memory: English-Canadian Women and the Work of History*, Vancouver, UBC Press, 2014.

- COOK, Sharon Ann et collab., *Framing our past Canadian women's history in the twentieth century*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2022.
- CUTHBERT BRANDT, Gail, *Canadian Women: A History* [1988], 3<sup>e</sup> éd., Toronto, Nelson Education, 2011.
- DUMONT, Micheline & Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, coll. « Idéelles », 1982.
- MORTON, Susan et Janet V. GUILDFORD, *Separate Spheres: Women's Worlds in the 19<sup>th</sup>-Century Maritimes*, Fredericton, Presses Acadiensis, 1994.
- PRENTICE, Alison et Marjorie R. THEOBALD, *Women Who Taught*, Toronto, University of Toronto Press, 1991.

### **Ouvrages sur l'histoire du Canada**

#### **Articles et chapitres**

- ARSENAULT, Georges, « Le dilemme des Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard au 19<sup>e</sup> siècle », *Acadiensis* [En ligne], vol. 14, n<sup>o</sup> 2, printemps 1985, p. 29 à 45, URL : [https://www.erudit.org/en/journals/acadiensis/1985-v14-n2-acadiensis\\_14\\_2/acad14\\_2art02.pdf](https://www.erudit.org/en/journals/acadiensis/1985-v14-n2-acadiensis_14_2/acad14_2art02.pdf).
- CROTEAU, John T., « La « Farmer's Bank of Rustico » - Une des premières banques du peuple », *Revue d'histoire de l'Amérique française* [En ligne], vol. 10, n<sup>o</sup> 1, juin 1956, p. 46, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/301741ar>.
- CURTIS, James E., « Classes sociales », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 7 février 2006, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/social-class>.
- GAUTHIER, Maxime et Jean-Sébastien MARSAN, « Les rencontres amoureuses selon les époques », dans *Aujourd'hui l'histoire* [En ligne], Radio-Canada, 15 février 2023, URL : <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/aujourd-hui-l-histoire/segments/entrevue/432519/rencontres-amoureuses-amour-couple>.

- Global Initiative to end all Corporal Punishment of Children, « Châtiments corporels des enfants au Canada » [En ligne], octobre 2018, [https://endcorporalpunishment.org/wp-content/uploads/country-reports/Canada\\_FR.pdf](https://endcorporalpunishment.org/wp-content/uploads/country-reports/Canada_FR.pdf), p. 3.
- Gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard, « Faits historiques », *Île-du-Prince-Édouard, Canada* [En ligne], 2024, URL : <https://www.princeedwardisland.ca/fr/information/bureau-du-conseil-executif/faits-historiques>.
- S. a., « Les fréquentations : Les fréquentations au sein de la communauté », Bibliothèque et Archives Canada, *Oui, je le veux. L'amour et le mariage au Canada du XIX<sup>e</sup> siècle. Les lettres d'amour sélectionnées...* [En ligne], s. l., s. d. URL, <https://artsandculture.google.com/story/QXhMJCC4hcnLw?hl=fr>.
- The Canadian Encyclopedia, « Guerre de Sept Ans (résumé en langage simple) », *L'encyclopédie Canadienne* [En ligne], 17 janvier 2020, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/guerre-de-sept-ans-resume-en-termes-simples#:~:text=La%20guerre%20de%20Sept%20Ans,ainsi%20que%20d'autres%20territoires>.
- WARD, Peter, « Histoire du mariage et du divorce », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], 7 février 2006, URL : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/histoire-du-mariage-et-du-divorce>.

### **Monographies**

- RUMILLY, Robert, *Histoire des Acadiens*, Montréal, Éditions Fidesm 1955.
- SUGARS, Cynthia, *The Oxford Handbook of Canadian Literature*. New York, Oxford University Press, 2016.

### **Ouvrages sur l'empathie et les émotions**

#### **Articles et chapitres**

- JORLAND, Gérard, « L'empathie, histoire d'un concept », dans *L'empathie* (dir. Alain Berthoz et Gérard Jorland), cité par Miryam Leclerc, *Les discours sur l'empathie et*

*la possibilité de fondement éthique de l'empathie dans les essais contemporains sur le roman*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, 2013.

- LEMMENS, Kateri, « Dans la peau des autres : de l'imagination narrative à l'imagination morale », *Nouveaux cahiers d'Ethos* [En ligne], n° 1 (*Éthique et empathie. Regards croisés dans une perspective transdisciplinaire*, dir. Diane Léger et Thuy Aurélie Nguyen), 2015, URL : <https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1015/>.
- NGUYEN, Thuy Aurélie, « Éthique et empathie à l'épreuve du baigneur dans *Riz noir* d'Anna Moï », *Nouveaux cahiers d'Ethos* [En ligne], n° 1 (*Éthique et empathie. Regards croisés dans une perspective transdisciplinaire*, dir. Diane Léger et Thuy Aurélie Nguyen), 2015, URL : <https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1015/>.
- SHINK, Anne-Marie, « Ce que les romans d'amour ont à nous apprendre », *Cahiers d'histoire* [En ligne], vol. 36, n° 2 (Histoire d'émotions : saisir les perceptions, penser les subjectivités), 2019, p. 114, URL : <https://doi.org/10.7202/1066847ar>.

### **Mémoire**

- LECLERC, Miryam, *Les discours sur l'empathie et la possibilité de fondement éthique de l'empathie dans les essais contemporains sur le roman*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, 2013.

### **Autre œuvre citée**

- AUSTEN, Jane, *Orgueils et préjugés* [1813], s. l. s. d.



